
Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Homayun Sepehr, M. (1986). *La société iranienne au travers des nouvelles de Nader Ebrahimi, 19 août 1953-11 février 1979* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : <https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/213528/1/3036c3ff-7cd9-4a0a-ae93-a0f7d6f21b18.txt>

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

----- **English Version** -----

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

**Institut de Philologie et
d'Histoire Orientales et Slaves**

**LA SOCIETE IRANIEENNE
AU TRAVERS DES NOUVELLES DE
NADER EBRAHIMI**

(19 AOUT 1953- 11 FEVRIER 1979)

TOME I

Thèse présentée en vue de
l'obtention du grade de
docteur en philologie et
histoire orientales, sous la
direction de Madame
le Professeur A. DESTREE

1985-1986

Mohammad HOMAYUN SEPEHR

40517
UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

Institut de Philologie et
d'Histoire Orientales et Slaves

**LA SOCIETE IRANIENNE
AU TRAVERS DES NOUVELLES DE
NADER EBRAHIMI**

(19 AOUT 1953- 11 FEVRIER 1979)

TOME I

Thèse présentée en vue de
l'obtention du grade de
docteur en philologie et
histoire orientales, sous la
direction de Madame
le Professeur A. DESTREE



1985-1986

Mohammad HOMAYUN SEPEHR

695.755
v. 1
cop. 2

2503666

à Heshmat TEHRANI

qui m'a offert la vie et m'a éveillé
aux charmes de la littérature persane
à la lumière
de Khayyam et de Hāfiz.

به حشمت تهرانی
هم زندگی را بمن ارزانی داشت و مرا هوشیار نمود
به عذایبت ارباب پارسی بار دانشانی
خیام و حافظ

Cette recherche est le fruit d'un travail de longue haleine qui n'aurait pu aboutir sans la bienveillance, le soutien, le conseil et l'amitié de ceux qui ont aidé à sa réalisation.

D'abord, nous tenons à exprimer notre plus vive reconnaissance à Madame le Professeur A. DESTREE pour avoir accepté la direction de notre travail et pour nous avoir si patiemment conseillé.

Nous remercions également Monsieur le Professeur VANDERBERGH pour nous avoir inspiré, ainsi que Monsieur R. ANCIAUX pour l'intérêt qu'il a bien voulu nous témoigner.

Nous tenons à citer la collaboration de Christian NEDERGEDAELT qui nous a facilité l'accès à la bibliographie anglaise, a permis la rédaction en français de notre travail et qui s'est chargé des modalités pratiques de sa composition et de son édition; ainsi que celle de Masha'allah LABANI MOTLAGH, mon frère, qui, à Téhéran, fut notre interprète auprès de Nader EBRAHIMI et qui n'a pas ménagé son enthousiasme pour favoriser notre travail.

Enfin, nous remercions notre entourage et nos amis pour leurs encouragements et leur soutien. Particulièrement Ahmad AMINIAN qui a éveillé notre intérêt pour l'oeuvre de N. EBRAHIMI; Farima MALEK MADANI qui a traduit pour nous "Mahi siah koutchoulou" (le petit poisson noir) de S. BEHRANGUI et "Hediye baraye rouzhaye khab" (Le cadeau des jours heureux) de N. EBRAHIMI; Flora YASGHOUMIANST qui elle a traduit "Khaneysi baraye shab" (Une maison pour la nuit) de N. EBRAHIMI; et Brigitte PIERRET qui a bien voulu relire les épreuves de notre travail.

AVERTISSEMENT

Le système de transcription utilisé ici est un système dérivé de celui d'*Abstracta Iranica* (*Studia Iranica*, supplément bibliographique annuel) reproduit ci-dessous.

On a cependant respecté l'orthographe des noms de certains auteurs, prenant en considération le choix de ces auteurs eux-mêmes.

D'autre part, les noms persans et arabes passés dans la langue française ont reçu l'orthographe des dictionnaires Robert ou Larousse.

Les transcriptions reprises dans les citations ont été également respectées.

s	س	ā	آ
(ch) sh	ش	a	ا
ṣ	ص	b	ب
z	ز	p	پ
t	ط	t	ت
ẓ	ظ	s	ث
'a	ع	(j) dj	ج
(gh) q̄	غ	toh	ح
f	ف	h	ه
(q) gh	ق	kh	خ
k	ک	d	د
g	گ	z	ذ
l	ل	r	ر
m	م	z	ز
n	ن	(zh) ẓ	ژ
u - ou - ow - o	و		
h	ه		
i - y - yy - ey - ye	ی		
' - ye	ی		

Concernant les dates notées dans les bibliographies :

sh : *tarikḥ-e shahanshahi* - histoire de l'empire du Grand Cyrus, chronologie instaurée en Iran en 1976 et abolie quelques temps avant la Révolution Islamique de 1979.

i : *irāni* - ère de l'hégire
chronologie qui débute en 622, lorsque Mahomet quitta La Mecque pour Médine.

Rem. : à l'époque Seldjoukide, l'Iran prit le soleil comme repère, alors que le monde arabe se réfère à la lune.

Exemple : 1976 = 2537 sh = 1357 i = 1398 h. gh. (*hedjri ghamari - voyage de la lune*)

AVANT-PROPOS

La révolution qui ébranla l'Iran le 11 février 1979, bouleversa dans tous les domaines (social, économique, politique, militaire, culturel, religieux) les structures du pays.

"La révolution iranienne fut un événement comparable en ampleur aux révolutions française et russe. Ce ne fut pas un changement de régime de routine, le remplacement du Roi X par le général Y grâce à l'agencement d'un coup d'Etat militaire - substitut au scrutin dans bien des pays - ou la chute d'un dictateur laissant la nature de l'Etat intacte. La révolution iranienne encadra l'effondrement total d'une autocratie apparemment puissante et centralisée, fondée et soutenue par l'unité loyale des forces militaires et l'émergence de ses ruines d'un Iran complètement différent dans pratiquement tous ses aspects." ()*

Nous nous trouvions face à une société en train de vivre un des moments les plus importants de son Histoire.

Ce phénomène n'a pas été le résultat d'une circonstance fortuite. Ce fut le fruit de la gestation d'un germe porté au fil du temps dont le développement a été favorisé par divers éléments qui se sont greffés sur le cours de l'Histoire (développement des classes sociales, changement des structures socio-économiques, cours du pétrole, personnages sociaux, courants religieux, mouvements littéraires, etc.).

Nous pouvons trouver les reflets de ces changements cristallisés dans la littérature de ces trente dernières années.

*"Tout auteur répond à une problématique de l'époque : en examinant le contenu des ouvrages contemporains, on verra comment sont abordés les problèmes de notre temps et quelles solutions ils reçoivent. L'ensemble de ces réponses, que chaque auteur propose à titre d'individu, nous fera connaître les modèles idéologiques présentés à l'imagination des lecteurs et destinés à agir sur leur conscience." (**)*

Trente années de production littéraire qui pourrait répondre à beaucoup de questions que se posent les principaux intéressés dans le cours de cette révolution afin de déterminer leurs origines.

(*) A. PARSONS - The Pride and the Fall - p. 131
Jonathan Cape - London - 2e ed. 1984

(**) H. ZALAMANSKY - Etude des contenus, étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine - p. 122
in R. ESCARPIT - Le littéraire et le social -
Flammarion - Paris - 1970

Nous avons été sensibilisé à cette richesse de signification sociale lorsqu'en 1979-80, nous nous sommes attaché à la traduction d'un recueil de nouvelles écrites par un écrivain iranien contemporain : N. EBRAHIMI. (*)

Nous avons réalisé que ce travail nous ouvrait les portes d'une recherche plus fouillée, nécessitant une méthodologie plus étudiée qui nous conduirait à la découverte de la société iranienne pendant quelques vingt-cinq années, au travers du regard que lui a porté N. EBRAHIMI dans ses nouvelles.

Pourquoi avoir choisi Nader EBRAHIMI ?

L'oeuvre de N. EBRAHIMI présente une telle variété qu'elle nous permettait d'aborder différents domaines de la société urbaine.

L'atmosphère qui se dégage de son oeuvre est chargée de sentiment politique, caractéristique principale de la production littéraire de la période qui nous concernait.

Cette diversité dont EBRAHIMI fait preuve dans son écriture le distingue des écrivains qui se sont spécialisés dans un créneau de création, négligeant les autres dimensions de l'expression littéraire.

Nous avons déterminé l'époque sur laquelle porterait notre recherche : 19 août 1953 - 11 février 1979.

C'est suite au coup d'Etat du 19 août 1953 et aux remous sociaux qui s'ensuivirent que EBRAHIMI écrit sa première nouvelle, "*Deshmān*" (Insulte) qui entame un cycle qui aboutira, en 1979, à "*Djang-e bozorg az madre-seye Amiriyan*" (Le grand conflit de l'école Amiryan) qui clôture une page de la vie sociale et d'un mouvement littéraire et artistique en Iran.

Pendant ces vingt-cinq années, différents événements balayèrent la société, transformant une communauté traditionnelle en une société occidentalisée.

Le despotisme et l'intransigeance de la monarchie, la violence et la cruauté de l'appareil répressif, les valeurs traditionnelles bafouées, le bouleversement des classes sociales et les conflits qui les opposèrent, l'irréversible ascension de l'idéologie islamique Shi'ite se révèlent dans la création artistique et littéraire qui en cristallisent l'intensité.

Ajoutons encore un principe essentiel de l'esthétique littéraire de l'époque : l'écrivain ne peut déroger à la reproduction réaliste ou symbolique de la tension socio-politique qui écrase les rapports sociaux sous peine de se voir exclu de la communication privilégiée qu'un auteur peut entretenir avec le public.

"Toute manifestation (donc l'écriture) est l'oeuvre de son auteur individuel et exprime sa pensée et sa manière de sentir mais ces manières de penser et sentir ne sont pas des entités indépendantes par rapport aux actions et comportements des autres hommes."

(*) "*Ghazaldastan-haye sal-e bad*" - Histoires d'amour de la mauvaise année traduction présentée pour l'obtention du grade de licencié en philologie et histoire orientales, sous la direction de Madame le Professeur A. DESTREE - U.L.B. 1979-80

Elles n'existent et ne peuvent se comprendre que par leurs relations inter-individuelles qui leur donnent tout leur contenu et leur richesse." ()*

Dès le commencement de notre recherche, nous avons été confronté à l'absence de théorie définie applicable au déroulement de notre démarche.

*"...des progrès vraiment substantiels pourront être réalisés seulement le jour où la sociologie de la littérature deviendra un domaine de recherches collectives se poursuivant dans un nombre suffisamment grand d'universités et de centres de recherches de par le monde." (**)*

Néanmoins, il ne faut pas minimiser l'apport de théoriciens tels G. LUKACS, S. FREUD, L. GOLDMANN, J.P. SARTRE, etc.

En Iran, ce secteur de la recherche est encore à l'état embryonnaire. A notre connaissance, le seul travail important dans ce domaine a été réalisé par DJAMSHID M. IRANIAN, qui s'est penché sur le roman persan entre 1930 et 1970.

IRANIAN détermine trois périodes- repères (HEDJĀZI - HEDAYAT - ĀLEAHMAD) dont il analyse les bases particulières.

1. *'Ziba'* de M. HEDJĀZI, écrit en 1930, qui est un roman naturaliste.
2. *'Bouf-e kour'* (La chouette aveugle) de S. HEDAYAT, écrit en 1936, qui est un mélodrame psychologique.
3. *'Hadji āghā'* de S. HEDAYAT, écrit en 1945, qui est un roman-publiste.
4. *'Modir-e madreseh'* (Le directeur d'école) de D. ĀLEAHMAD, écrit en 1948, qui est un roman réaliste de critique sociale.
5. *'Nefrin-e zamin'* (La malédiction de la terre) de D. ĀLEAHMAD, écrit en 1968, qui est un roman réaliste de sociologie.

A ces cinq romans, il faut encore ajouter l'article *'Occidentalisation'* de D. ĀLEAHMAD." (***)

(*) L. GOLDMANN - Sciences humaines et philosophie - p. 134
Denoël-Gonthier - Paris - 1966

(**) L. GOLDMANN - Pour une sociologie du roman - p. 13
Gallimard - Paris - 1964

(***) DJAMSHID M. IRANIAN - La réalité sociale et le monde du roman - p. 32
"Vaghiat-e edjtemā'i va djahān-e dāstān"
ed. Amir Kabir - Téhéran - 1358 (1979)

Si nous reconnaissons l'importance de cette recherche, il nous faut regretter que l'approche de IRANIAN concerne seulement le genre romanesque et la vacuité de ses propos quant à la nouvelle.

Nous devons conclure au désintérêt dont pâtit l'étude de la nouvelle au sein de la sociologie de la littérature.

D'aucuns se sont pourtant intéressés à la démarche du nouvelliste en que spécialité dans l'écriture, mais sans considérer la nouvelle dans sa dimension sociale. Il s'agit plutôt de critiques littéraires.

Parmi eux, relevons le travail de R. BARAHENI, "*Ghesseh nevisht*" (Forme et écriture de la nouvelle) qui analyse la nouvelle chez DJAMALZADEH, HEDAYAT, TCHUBAK, ĀLEAHMAD, etc.

Nous pouvons encore glaner quelques informations en parcourant les articles écrits sur la littérature contemporaine, mais qui, hélas, restent, pour la plupart, des rencontres superficielles avec l'oeuvre considérée. C'est le cas des critiques de E. TABARI, A. DASTEQEYB, H. GOLSHIRI, F. DAVARAN, M.A. SEPANLOU, ... N. EBRAHIMI lui-même.

Peut-être, en toute modestie, pourrions-nous considérer notre recherche comme un premier pas vers une approche sociologique de la nouvelle contemporaine en Iran.

Venons en à notre démarche proprement dite.

"Il faut dans la recherche concrète, partir de l'analyse de chacune des oeuvres de celui-ci (l'écrivain) en les étudiant dans l'ordre chronologique de leur rédaction dans la mesure où on peut l'établir. Cette étude permettra d'effectuer des groupements provisoires d'écrits à partir desquels il s'agira de rechercher dans la vie intellectuelle, politique, sociale et économique de l'époque, des groupements sociaux structurés, dans lesquels on pourra intégrer, en tant qu'éléments partiels, les oeuvres étudiées, en établissant entre elles et l'ensemble des relations intelligibles et, dans les cas les plus favorables, les homologues.

... ()...

Cette méthode présente, entre autres, le double avantage de concevoir d'abord l'ensemble des faits humains de manière unitaire et, ensuite, d'être à la fois compréhensive et explicative, car la mise en lumière d'une structure significative constitue un processus de compréhension alors que son insertion dans une structure plus vaste est, par rapport à elle, un processus d'explication." (*)

Dans un premier temps, nous avons lu de manière exhaustive l'oeuvre de Nader EBRAHIMI (romans, nouvelles, théâtre, poèmes, critiques).

Nous avons sélectionné les nouvelles parce qu'elles nous sont apparues les plus représentatives de l'esprit de l'écrivain et également parce que c'est le genre littéraire le plus exploité par EBRAHIMI.

Nous y avons retrouvé tous les aspects et tous les parfums de la vie quotidienne et il est devenu évident que l'axe de notre recherche serait cette vie de tous les jours dans laquelle se reflète l'air du temps.

"(la création littéraire) doit ...()... (d'une part) non pas refléter la conscience collective ou enregistrer simplement la réalité, mais en créant sur le plan imaginaire un univers dont le contenu peut être entièrement différent du contenu de la conscience collective, et dont la structure est cependant apparentée et même homologue à la structuration de cette dernière, aider les hommes à prendre conscience d'eux-mêmes et de leurs aspirations affectives, intellectuelles et pratique.

Elle fournit d'autre part, en même temps, aux membres du groupe sur le plan de l'imaginaire une satisfaction qui doit et qui peut compenser les multiples frustrations causées par les compromissions et les conséquences inévitables imposées par la réalité." ()*

Nous avons choisi une argumentation qui amenait à une démarche inductive. C'est-à-dire, que nous voulions dégager la synthèse, l'essence de la manière de penser de l'écrivain qu'il essaime dans ses nouvelles, qu'il joue du symbole ou du réel.

A la découverte de cette connaissance, nous avons essayé de tirer profit des différentes théories des sciences humaines et particulièrement de la sociologie de la littérature. Nous avons voulu garder une pluralité d'esprit afin d'intégrer les avantages qu'offrent les théories sociales de G. LUKACS ou L. GOLDMANN, la dynamique freudienne ou les postulats de J.P. SARTRE, entre-autres.

L'abondance des nouvelles ne nous permettait pas de prendre chacune d'elles et la soumettre à notre analyse.

Sachant que l'ensemble comporte d'une part les nouvelles symboliques et d'autre part les nouvelles réalistes, selon le sujet dominant, nous avons déterminé plusieurs catégories reprenant plusieurs nouvelles (philosophie sociale et religion - politique et société - société et famille - critique sociale - etc.). Parmi ces catégories, nous avons sélectionné la nouvelle la plus représentative.

(*) L. GOLDMANN - La création culturelle dans la société moderne - p. 97
Denoël-Gonthier - Paris - 1971

Une autre constatation nous a amené à nous interroger. Nous ne pouvions déterminer avec exactitude la date de parution des nouvelles que nous avons choisies pour illustrer notre approche chronologique de la société iranienne et ses bouleversements.

En effet, EBRAHIMI a publié ses nouvelles dans onze recueils qu'il présente selon son inspiration et non selon la chronologie de leur écriture.

Nous avons donc décidé de suivre les événements de l'Histoire socio-politique de l'Iran en guettant leurs traces dans l'écriture de EBRAHIMI, mais certaines nouvelles ont éclairé des moments de cette aventure.

Nous avons joué de l'apport mutuel entre l'Histoire et l'écriture pour découvrir notre itinéraire.

Nous avons rapidement pris conscience que pour aborder notre sujet, il nous fallait affirmer notre connaissance de la société iranienne afin d'éviter de négliger certains problèmes ou de nous méprendre.

Il nous a donc semblé nécessaire de faire précéder notre recherche d'une approche critique préliminaire de l'apparition et de l'évolution de la notion de classe sociale en Iran, dans une perspective historique, que nous présentons en guise d'introduction à notre propos.

TABLE DES MATIERES

TOME I

INTRODUCTION HISTORIQUE - Apparition et évolution de la notion de classe sociale dans la société iranienne.

1. Les Mèdes	3.
2. Les Achéménides	5.
3. Alexandre le Grand et les Séleucides	6.
4. Les Arsacides	8.
5. Les Sassanides	10.
6. L'invasion arabe ou le début de l'ère islamique	13.
7. L'invasion mongole	21.
8. Les Safavides	25.
9. Nadir Shah Afshar	28.
10. Karim Khan Zand	29.
11. Les Qadjars	29.
12. La Révolution Constitutionnelle de 1906	42.
13. La dynastie Pahlavi	45.
Bibliographie	53.

PREMIÈRE PARTIE - NADER EBRAHIMI, L'HOMME, L'ECRIVAIN

<u>Chapitre I - Aperçu biographique</u>	57.
---	-----

<u>Chapitre II - Répertoire de son oeuvre</u>	70.
---	-----

1. Nouvelles	70.
2. Romans	71.
3. Histoires pour enfants	72.

4. Nouvelles historiques, théâtre	72.
5. Traductions	74.
6. Films et scénarios	74.
7. Travaux d'iranologie	74.
8. Poèmes	75.
9. Ecrits pédagogiques	75.
10. Articles	75.

Chapitre III - De l'influence des courants littéraires

<u>dans l'écriture de Nader EBRAHIMI</u>	76.
1. Influence des classiques	77.
2. Influence des contemporains	88.
3. Influence étrangère	91.

Chapitre IV - Le contenu, la matière littéraire dans

<u>la nouvelle chez Nader EBRAHIMI</u>	93.
A. La société urbaine	93.
B. Le combat social	93.
1. Action politique et justice sociale	96.
2. Sentiment patriotique	97.
3. Critique de la religion	100.

Chapitre V - La forme dans la nouvelle

1. Les nouvelles symboliques	105.
Le symbole et le schéma symbolique chez N. EBRAHIMI..	118.
2. Les nouvelles réalistes	131.

Chapitre VI - Le style et l'écriture

1. Le style	108.
Poèmes en prose	146.
2. L'écriture	149.
Calligrammes	152.

Bibliographie 168.

ANNEXES

Annexe n°1 - Une maison pour la nuit (*Khānehi bara-ye shab*)

Annexe n°2 - Les bonnes gens vivent plus bas

(*Koub-hā kami pāintar zendegui mikonand*)

Annexe n°3 - Publications de Nader EBRAHIMI

✕
✕ ✕

(suite TOME II)



INTRODUCTION HISTORIQUE

APPARITION ET ÉVOLUTION DE LA NOTION DE CLASSE SOCIALE

DANS LA SOCIÉTÉ IRANIENNE

APPARITION ET ÉVOLUTION DE LA NOTION DE CLASSE SOCIALE DANS LA SOCIÉTÉ IRANIENNE

1. LES MEDES (* 674, 3 - * 550) (*)

Dans les temps anciens, l'apparition du sentiment de solidarité au sein des tribus de bédouins Mèdes vivant sur les territoires iraniens ouvre une nouvelle ère dans l'histoire de la société iranienne.

La division de cette jeune société en habitants des villes et habitants des campagnes se reflète dans l'*Avesta*, ainsi que les embryons de classes sociales qui la composaient.

"Ces classes étaient le clergé, dont la seule tâche était de s'occuper des matières religieuses; la noblesse, princes, chefs de tribus et guerriers; et enfin, les paysans qui trouvaient leurs moyens de subsistance dans la culture du sol. Plus tard, une classe d'artisans et de marchands se développera, toujours si l'on se réfère à l'Avesta." (1)

Selon A.M. DIAKONOFF :

"Au début du second millénaire avant J-C, l'Iran amorce une réforme sociale.

L'organisation des tribus bénéficie d'une division en deux groupes : les dirigeants qui exploitent les esclaves.

Durant cette période se développe la première grande division du travail social.

Les tribus de pasteurs et les tribus d'agriculteurs d'une part, et d'autre part, les tribus qui se spécialisent dans la production de différentes matières (comme les métaux). La nature de leur spécialisation dépend de la région qu'occupe la tribu. Par exemple, les tribus des montagnes situées entre Mède et Ilam (Lorestan actuel) ont développé une habileté particulière pour le travail du bronze." (2)

(1) J. RYPKA - History of Iranian Literature - p. 3

(2) M. RAVANDI - Histoire sociale de l'Iran - Vol. III - p. 18

(*) * : avant J-C

"Au 8e siècle avant J-C, les artisans existaient en Mède parce que sur les stèles des rois Aschur on note que lors de leurs victoires sur les Mèdes, ils réduisirent en esclavage plusieurs artisans mèdes."

(3)

Toujours selon A.M. DIAKONOFF :

"La société que l'on explique dans les Gāthā est une société qui est arrivée à un stade de conflit social. Cette société a atteint un niveau de développement qui lui permet d'approcher les idées complexes et abstraites dont parlent les Gāthā." (4)

De manière plus générale, ce qui fut important, comme l'a prêché Zarathoustra, était la sédentarisation des tribus nomades.

"Zarathoustra a essayé avec sa philosophie sociale, qui peut se définir comme une philosophie progressiste, d'arrêter le nomadisme des Aryens qui se nourrissaient du produit de la chasse, de les sédentariser dans les villes et de baser leur économie sur l'agriculture; leur faire découvrir la culture urbaine et la notion de solidarité entre tribus, de même que de rassembler les cultes voués aux différentes divinités en un culte monothéiste."

...()...

L'organisation du système agraire se présente dans les Gāthā comme 'la maison, la ferme, la province' ou encore, 'la maison, le village-ferme, la province'.

Zarathoustra a essayé de faire accepter cette structure aux bédouins."

(5)

(3) N.V. PIGOLOSKAYA, A.V. YAKOUBOSKI, A.I.P. PETROCHEFSKI, A.M. BELNITESKI, L.V. STROUVA - Histoire sociale de l'Iran - p. 13
(trad. K. KESHAVARS)

(4) A.M. DIAKONOFF - Histoire des Mèdes - p. 358
(trad. K. KESHAVARS)

(5) M. Reza FASHĀHI - Evolution idéologique et sociale dans la société féodale en Iran - p. 31

2. LES ACHEMENIDES (* 559 - * 330)

*"Avec Cyrus se construit l'Etat Achéménide en 559 avant J.-C. .
Les bases de cet Etat reposent sur la solidarité entre les différentes tribus et les classes sociales y sont distinctement définies."*

(6)

*"La création du gouvernement d'Ilan et celles de l'Etat Mède et Achéménide sont les meilleurs exemples pour illustrer la stratification sociale d'une société.
Les Etats qui, dans cette période, prirent le pouvoir en mains n'ont pas de but précis sauf celui de préserver la situation existante et de prévenir les soulèvements des classes soumises."* (7)

Les pays qui furent conquis par CYRUS et DARIUS, par les impôts qu'ils furent contraints de verser au trésor de la capitale des Achéménides, ont permis le développement général de l'empire en fournissant les moyens d'étendre le réseau de communication, ce qui favorisa le commerce, de renforcer l'armée, de construire des voies navigables, de jeter les bases d'un service postal.

"HERODOTE souligne :

'Le grand empire de DARIUS 1er est partagé en vingt provinces officielles, ou satrapie. Dans chaque région, il y a un gouverneur...()... une de ses responsabilités est la collecte des impôts.

Avant DARIUS, chaque région envoyait des cadeaux dont la valeur n'était pas toujours fixée, des avantages en nature, ou une somme d'argent non déterminée.

DARIUS a fixé les quantités que chaque satrape devait payer selon les revenus de son économie, son degré de développement.

Par exemple, la Babylonie et l'Egypte doivent payer plus que d'autres régions.

L'ensemble des impôts qui rentraient dans les caisses de l'Etat se montait à 145.000 talents () or. (34 millions de roubles or, environ 340 millions de toman).*

Dans le trésor du roi, s'entassaient l'or et l'argent et, parfois, est payé en nature, soit du blé, du bétail, de l'ivoire et d'autres matières selon la richesse particulière de la région." (8)

L'abondance de richesses amène le développement économique et agricole et dessine une société pyramidale, dirigée par le souverain qui tient sous sa coupe le clergé, les militaires et les chefs des sept grandes familles.

(6) ibidem - p. 37

(7) M. RAVANDI - op. cit. - p. 18

(8) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 28

(*) talent : poids de 20 à 27 kg dans la Grèce antique

La majorité du peuple produit des biens que seules les classes dirigeantes sont à même de pouvoir consommer.

3. ALEXANDRE LE GRAND ET LES SELEUCIDES (* 334 - * 64)

En l'an 334 avant J-C, l'invasion menée par ALEXANDRE LE GRAND commençait par les régions Ouest de l'Iran et *"en 333 avant J-C, les combats qui opposèrent l'Iran aux troupes d'ALEXANDRE se déclarèrent ouvertement.*

Les Iraniens furent vaincus et ALEXANDRE s'empara du campement du roi DARIUS III, le reste des troupes battit en retraite de l'autre côté de l'Euphrate." (9)

Pour expliquer les causes de la défaite iranienne face aux troupes grecques, DIAKONOFF relève dans *"la causalité extérieure, que l'empire Perse dans son conflit avec la Grèce s'est trouvé face à une société développée, basée sur l'esclavage. La Grèce du 7^e au 4^e siècle avant J-C, au niveau des capacités de production, est plus développée que les pays d'Orient.*

Le développement économique est également plus progressiste et plus florissant.

...()...

(En ce qui concerne) la causalité intérieure, du 6^e au 4^e siècle avant J-C, dans les régions où l'agriculture était bien développée, grâce au bénévolat forcé au service militaire, des impôts et de leurs intérêts dus à l'Etat, la situation économique s'est dégradée et parallèlement la force armée s'est amincie.

En outre, pendant les 5^e et 4^e siècles avant J-C, une certaine partie des guerriers de l'armée perse est constituée de mercenaires grecs." (10)

"ALEXANDRE LE GRAND trouve dans l'empire Perse différents groupes qui ne sont pas satisfaits par le système qui les gouverne.

Ils se sentent exploités par les gouverneurs de provinces mis en place par le roi dont la principale mission est de collecter les impôts et les taxes pour enrichir le trésor royal et assurer leur position personnelle." (11)

(9) ibidem

(10) A.M. DIAKONOFF - op. cit. - p. 40

(11) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 41

"Sur les stèles gravées en caractères cunéiformes, on parle des transactions commerciales des agences de KIBI & Fils et MOURACHO & Fils auxquels l'Etat a cédé le monopole d'une région contre paiement en argent d'un certain impôt. Plusieurs fois, il est arrivé que ce genre d'arrangement mène le peuple d'une de ces régions à la faillite." (12)

En fait, on peut dire que l'invasion de ALEXANDRE LE GRAND a eu une grande influence sur les structures agraire, économique et sociale ainsi que sur la culture persane.

Jusqu'à l'avènement de la dynastie PARTHE, "ALEXANDRE, qui connaissait les tendances oligarchiques du gouvernement Perse, a défendu l'idée d'une démocratie en Iran et il s'est acquis de cette manière les suffrages du peuple.

A l'époque Séleucide, les pouvoirs de police se sont organisés selon le modèle grec. Cette organisation concerne les habitants des villes qui sont égaux devant la loi et qui élisent parmi eux les hommes qui forment le groupe de gestion qui peut s'assimiler à un parlement national." (13)

R. GHIRSHMAN souligne, sous la dynastie Séleucide, la liberté dont jouit la classe paysanne et le sommet atteint par le commerce en regard du développement économique généralement observé dans l'antiquité.

"Les Séleucides détiennent les routes intercontinentales qui passent par l'Iran pour se rendre en Chine et en Inde.

...()...

La fluidité des échanges, de l'importation et de l'exportation, la rapidité des transits sont telles que jusqu'à l'invention de la machine à vapeur elles ne seront pas égalées.

...()...

Les Séleucides ont modifié l'organisation agricole en vigueur à l'époque Achéménide : ils ont distribué les terres qui appartenaient au roi et au clergé, ils les ont offertes en cadeau.

Les terres situées entre les villes ont également été partagées, ou alors ils y ont installé des colonies militaires réparties sur le territoire.

Ces changements ont apporté des conditions de vie plus modérée pour les paysans qui vivent aux côtés des Grecs auxquels ils empruntèrent de nouvelles techniques pour cultiver.

Durant quelques siècles ce système persista.

Sur d'autres terres, les paysans sont des espèces de locataires, mais partout, même où les grands domaines n'ont pas été partagés, la situation des paysans, leur dépendance face à la loi s'améliorent et leurs conditions de vie en bénéficient.

(12) ibidem - p. 30

(13) M. Reza FASHĀHI - Des Gāthā à la Constitution - p. 39

Les paysans qui travaillent les terres appartenant aux cités jouissent presque d'un statut d'homme libre. Les Séleucides par les changements instaurés dans le domaine agraire ont pris une valeur importante et la libération de la paysannerie est une de leurs plus grandes oeuvres." (14)

La variété des familles, des tribus, des cultures et le système des grands seigneurs qui s'est fortifié après ALEXANDRE LE GRAND d'une part et d'autre part les conflits dans le règlement de la succession des Séleucides, tout cela a permis l'arrivée en force d'une nouvelle famille iranienne dans le conflit.

"La concurrence entre les successeurs des Séleucides et les Ptolémées continua d'engendrer des conflits jusqu'à ce que les troupes de Rome les attaquent et qu'ils soient tous deux vaincus. Cette opposition a canalisé l'attention des Séleucides vers les frontières Ouest en les distrayant de la situation intérieure. Simultanément, la résistance du peuple iranien s'est renforcée et la force des Parthes s'est dégagée en s'affermissant. ...()... Au 3^e siècle avant J-C, il était impossible qu'un souverain reste à Antioche et contrôle Bakteria (Bakhtar) sur le territoire de Soq̄dian." (15)

4. LES ARSACIDES (* 247 - 226)

Nous ne disposons pas de beaucoup de documents susceptibles de nous renseigner sur l'époque de la dynastie Arsacide. Nous savons peu de choses de leur organisation sociale, économique et religieuse, de même que sur leur système agraire.

On peut supposer que cette absence de preuves, de témoignages, soit le résultat du ressentiment vécu par les tribus du Sud (*Sassanides*) à l'égard des Arsacides.

Lors de la victoire des Sassanides, ceux-ci ont probablement effacé toutes les traces existantes de leurs prédécesseurs, nous empêchant de donner un profil clair de l'organisation sociale ou économique de l'époque Arsacide.

"Sur les 475 années pendant lesquelles la dynastie Arsacide détient le pouvoir, FERDOWSI n'a pu écrire que dix-huit vers." (16)

(14) R. GHIRSHMAN - Iran, des origines à l'Islam - p. 280
(trad. M. MO'IN)

(15) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 46

(16) M. RĀVANDI - op. cit. - Vol. I - p. 568

De plus, l'évidence du peu de documents historiques dont nous disposons n'est pas éclatante. Néanmoins, nous pouvons dire que les bases du système en vigueur à l'époque Arsacide s'apparentent au féodalisme.

"On peut voir qu'en Iran, progressivement, les petits lopins de terre disparaissent pour se transformer en grands domaines seigneuriaux. Les petits paysans perdent leur indépendance et sont de plus en plus tributaires des grands seigneurs.

...()...

A cause de ces changements, s'installe une grande différence qui jusque là ne se manifestait pas dans la société iranienne. La société se divise en classe paysanne et habitants des villes et chaque groupe relève d'un système économique propre au sein du pays.

...()...

Grâce au climat de paix, le prix des terrains augmente et il devient impossible pour les petits propriétaires de conserver leurs terres, ils ne peuvent plus soutenir les conflits avec les grands féodaux.

Cela explique que le pays se soit transformé en majorité en de vastes domaines appartenant aux seigneurs composant le noyau dirigeant de l'Etat." (17)

Pendant les cinq siècles de l'hégémonie Parthe, avec un mode de gouvernement plutôt démocratique, "les familles féodales se sont senties solidaires dans la conservation du territoire du pays, sa défense face aux envahisseurs éventuels. D'autre part, le voisinage avec les frontières de Rome et le passage de routes marchandes venant de Chine et d'Inde, tout cela a favorisé le développement de la production artisanale et du commerce agricole.

Cet accroissement de la production de marchandises a déterminé un partage dans le travail social : l'agriculture s'est séparée de l'artisanat qui s'est ramifié en divers métiers mieux définis.

Sans doute, l'affaiblissement et la chute du gouvernement Arsacide sont à mettre en relation avec le développement de la force de production.

L'existence dans la société Arsacide d'une relation de gouverneur et le développement des familles nobles et de l'aristocratie sont des obstacles sur la voie de l'expansion de la force de production. Le modèle archaïque des relations sociales est une entrave supplémentaire au développement et au progrès de la société.

L'unification de l'Iran qui s'est réalisée avec ARDASHIR 1er (226) est une réponse à la volonté d'une nouvelle société.

Les réformes qu'ont utilisées les Sassanides pour unifier et solidariser l'Iran ont amené de grands changements qui se sont exprimés dans le système et l'organisation sociale." (18)

(17) R. GHIRSHMAN - op. cit. - p. 340

(18) A. VĀRDASBI - Causes de la lenteur et de la sporadicité de l'évolution de la société féodale en Iran - p. 12

5. LES SASSANIDES (226 - 651)

Sur l'époque Sassanide nous disposons d'un matériel d'information suffisamment riche pour nous permettre de profiler le schéma de la société et de ses différentes classes.

La période de féodalité qui a commencé à l'époque Arsacide se prolongera jusqu'à la révolution constitutionnelle de 1906. Nous en retrouvons donc les structures sous les Sassanides.

Nous pouvons puiser dans une abondante bibliographie historique et littéraire les éléments qui nous permettent de mieux cerner la situation de la société Sassanide. Le plus représentatif de ces documents reste "La lettre de TANSAR".

"A l'époque des Sassanides, selon 'La lettre de TANSAR', la société se divise en quatre classes sociales au sommet desquelles se trouve le roi.

La première classe est le clergé qui se compose des mages, des sages, des clercs, des contemplateurs, des intendants et des professeurs.

La seconde classe est celle des guerriers qui se divisent en cavaliers et fantassins entre lesquels s'établit une grande distance.

La troisième, celle des 'lettrés', comprend les secrétaires, les juges, les juges, les jurés, les comptables, les médecins, les chroniqueurs, les poètes, les astrologues.

Enfin, la quatrième classe regroupe la majorité de la population: c'est-à-dire, les paysans, les artisans, les boutiquiers et les commerçants, donc la classe qui produit et qui supporte la lourde charge des impôts." (19)

En nous référant aux documents historiques, nous constatons qu'à l'époque Sassanide il était impossible à un individu de changer de classe sociale. Les limites de chaque classe sont bien précisées et une rébellion contre cet ordre établi encourerait les plus graves sanctions.

"Les classes sociales, en ce qui touche à la valeur sociale de chaque individu, impliquent une position précise. Chacun doit occuper la place qui lui est assignée par l'ordre des valeurs. Une règle stricte de la politique Sassanide interdit de prétendre à plus que ce qui est autorisé par le rang social que l'on occupe." (20)

(19) M. RĀVANDI - op. cit. - Vol. III - p. 19

(20) A. CHRISTENSEN - l'Iran à l'époque Sassanide - p. 339
trad. R. YASSAMI

ARDASHIR Ier, dans son testament, attire l'attention de ses successeurs sur les dangers que pourraient représenter des changements au sein du peuple. Le régime risquerait d'être ébranlé par ces changements sociaux et le roi d'être évincé ou tué.

"Il ne faut craindre nul péril plus que celui-là. Il faut craindre le jour où la tête devient la queue et où la queue prend la place de la tête, car du changement social naît chez chacun le désir de vouloir posséder plus que ce qu'il ne détient. Il développe l'espoir de prendre une valeur sociale supérieure. L'entourage du souverain risque de vouloir s'accaparer le pouvoir et d'autres sont prêts à devenir les favoris de ces nouveaux monarques." (21)

Dans le Shahnameh, FERDOWSI relate une histoire qui nous dépeint la structure sociale stratifiée à l'époque Sassanide.

Pour faire la guerre contre Rome, "KHOSRO ANOUCHIRAVAN avait besoin de 600.000 dinars pour son armée. Il fit appel aux commerçants pour lui prêter cette somme. Lors d'une réunion, un bottier proposa d'avancer l'argent au roi. Il dit à l'officier du roi qu'il avait un fils très intelligent et que son seul désir était d'obtenir la permission du roi pour que son fils puisse fréquenter l'Académie et étudier afin que plus tard, il puisse faire partie de la classe des lettrés. ... ()...

Le roi refusa et dit : 'Si j'acceptais que les enfants de commerçants s'abreuvent au puits de la science et deviennent des lettrés, le jour où mon fils accèdera au trône et qu'il aura besoin d'un secrétaire, s'il n'a pas les mêmes racines que lui, s'il n'est pas de sa classe, il me maudira.' " (22)

Ce système de stratification sociale rigide, les lourdes charges des impôts en grande partie destinés à la guerre contre Rome, une politique centraliste à outrance avec une organisation féodale puissante ont fourni le ferment nécessaire à l'apparition d'un mouvement de rébellion mené par MAZDAK.

"Au début du soulèvement prôné par MAZDAK, les conflits entre les classes sociales et en particulier contre les classes dirigeantes ont pris de l'ampleur. Une partie des officiels rattachés à GHOBAD, de même que les habitants des villes ont rallié la bannière de MAZDAK. En vérité, ils n'étaient pas convaincus par les idées sociales défendues par les rebelles, ils désiraient plutôt profiter de courant

(21) M. RAVANDI - op. cit. - Vol. I - p. 625

(22) ibidem - p. 628

pour briser la puissance des sept familles d'Iran et le pouvoir grandissant du clergé." (23)

Au début de l'époque Sassanide, l'aristocratie féodale représentait la force la plus importante, mais, progressivement, elle fut supplantée par une aristocratie de lettrés.

Malgré leurs biens fonciers, les féodaux perdirent de leur puissance face aux lettrés qui fréquentent la cour et occupent les différentes charges royales.

Les conflits entre les classes sociales : l'aristocratie féodale, lettrée, le clergé, la famille royale, et entre les sept grandes familles d'Iran, les descendants des Aryens (*Souran Pahlav, Qaren Pahlav, Espahbod Pahlav, Espandiyar, Mehran, Zig, Sassanide*), vont se faire plus forts.

"Une des familles importantes, les Sassanides, détient le pouvoir, la royauté.

TABARI raconte que les propriétés des Qaren se situent vers le Nahavand; celles des Souran sont en Sistân; les terres des Espandiyar se trouvent près de Rey; celles des Espahbod Pahlav occupent la région de Dhestan dans le Gorgan.

Les territoires des autres familles sont répartis dans différentes régions.

Certaines familles ont reçu des apanages du roi." (24)

L'autorité et la force des sept familles se sont développées jusqu'aux époques Arsacide et Sassanide. Si leurs intérêts étaient en péril, faisant front avec le clergé, elles sont parvenues à se protéger en destituant ou en éliminant les souverains qui les 'gênaient'.

Par exemple, elles se sont ligüées contre le roi GHOBAD, l'ont destitué et l'ont remplacé par son fils KHOSRO ANOUCHIRAVAN.

"Contre YASDEGERD 1er, ils (les sept familles et le clergé) se sont coalisés et l'ont tué.

HORMOZ II, qui était un souverain très magnanime de la dynastie Sassanide et qui voulait juguler le pouvoir des sept familles, fut éborgné et étranglé.

BELASH, qui s'intéressa à l'amélioration des conditions de vie des paysans et qui défendit la paysannerie contre les aristocrates et le clergé, fut destitué." (25)

(23) A. VARDASBI - op. cit. - p. 14

(24) K. KHOSRAVI - Le système foncier en Iran :
des Sassanides aux Seldjoukides - p. 53

(25) A. VARDASBI - op. cit. - p. 20

6. L'INVASION ARABE ou LE DEBUT DE L'ERE ISLAMIQUE (634)

L'entrée des troupes musulmanes par les portes de Tisfoun n'a pas apporté de changement au sein de la stratification sociale en Iran.

Malgré les "bonnes intentions" des envahisseurs arabes musulmans lorsqu'ils pénétrèrent dans la capitale de l'empire Sassanide pour, ensuite, se répandre sur l'ensemble du pays, les idées de fraternité, d'égalité qu'ils prônaient, leur volonté de ne pratiquer aucun racisme ou sectarisme de tribus, de culture, tous ces grands principes ne sont pas sortis de leur cadre théorique, du slogan et ils furent balayés après quelques décennies par l'aristocratie arabe.

"La religion islamique, comme les autres religions, incite les fidèles à protéger les pauvres, les démunis, les orphelins et les esclaves, mais jamais elle ne désire abolir les classes pour amener l'égalité sociale et économique." (26)

نَحْنُ قَسَمْنَا بَيْنَهُمْ مَعِيشَتَهُمْ فِي الْحَيَاةِ الدُّنْيَا وَرَفَعْنَا بَعْضَهُمْ

فَرَقَ بَعْضٍ دَرَجَاتٍ لِّيَتَّخِذَ بَعْضُهُمْ بَعْضًا سُخْرِيًّا وَرَحْمَتُ رَبِّ غَيْرُ مَا يُحْسِنُونَ

"...c'est nous qui leur distribuons leur subsistance dans ce monde; nous les élevons les uns au-dessus des autres, afin que les uns prennent les autres pour les servir. Mais la miséricorde de Dieu vaut mieux que les biens qu'ils ramassent." (27)

(26) M. RĀVANDI - op. cit. - p. 20

(27) le Coran - Sourate XLIII 'Les ornements' - Verset 31 - p. 379

وَاللَّهُ فَضَّلَ بَعْضَكُمْ عَلَى بَعْضٍ فِي الرِّزْقِ

"Dieu vous a favorisés les uns au-dessus des autres dans la distribution de ses dons." (28)

إِنَّمَا الصَّدَقَاتُ لِلْفُقَرَاءِ وَالْمَسْكِينِ وَالْعَامِلِينَ عَلَيْهَا وَالْمُؤَلَّفَةِ قُلُوبُهُمْ وَ

فِي الرِّقَابِ وَالْغَارِمِينَ وَفِي سَبِيلِ اللَّهِ وَابْنِ السَّبِيلِ فَرِيضَةً مِّنَ اللَّهِ وَاللَّهُ عَلِيمٌ حَكِيمٌ ٩

"En effet, les aumônes doivent servir aux pauvres, aux indigents, à ceux qui les recueillent, à ceux dont les coeurs ont été gagnés pour l'Islam, au rachat des esclaves, aux insolubles, aux voyageurs, pour la cause de Dieu.

Tel est le précepte de Dieu. Il est savant et sage." (29)

وَاعْبُدُوا اللَّهَ وَلَا تَشْرِكُوا بِهِ شَيْئاً وَبِالْوَالِدَيْنِ إِحْسَاناً وَبِذِي الْقُرْبَىٰ وَالْيَتَامَىٰ

وَالْمَسْكِينِ وَالْجَارِ ذِي الْقُرْبَىٰ وَالْجَارِ الْغَنِيِّ وَالصَّاحِبِ بِالْغَنِيِّ

وَابْنِ السَّبِيلِ وَمَا مَلَكَتْ أَيْمَانُكُمْ إِنَّ اللَّهَ لَا يُحِبُّ مَن كَانَ مُخْتَالاً فَخُوراً ٣٤

"Adorez Dieu et ne lui associez rien dans son culte. Témoignez de la bonté à vos pères et mères, à vos parents, aux orphelins, aux pauvres, aux clients qui vous sont liés par le sang et aux clients étrangers, à vos compagnons, aux voyageurs et à vos esclaves. Dieu n'aime pas les orgueilleux et les présomptueux." (30)

(28) le Coran - Sourate XVI 'L'abeille' - Verset 73 - p. 214

(29) ibidem - Sourate IX 'Le repentir' - Verset 60 - p. 161

(30) ibidem - Sourate IV 'Les femmes' - Verset 90 - p. 92

Ces quelques fragments du Coran nous démontrent que l'Islam n'envisage pas l'instauration d'une égalité sociale ou économique, mais reconnaît comme une évidence divine les inégalités entre les hommes.

Une partie de la noblesse arabe considère cette égalité entre tous comme le premier élément de la perte du peuple.

لَوْ تَسَاوَى النَّاسُ لَهَلَكَ جَمِيعًا

"L'égalité du peuple amène la perte de tous." (31)

A l'exception de quelques foyers de résistance à l'envahisseur musulman, comme en Fars, Sistan, Deylam, les dirigeants et les grands féodaux iraniens, en adhérant à l'Islam, ont conservé leurs territoires alors que la masse paysanne et les classes laborieuses doivent encore et toujours assumer le lourd fardeau des impôts, du travail bénévole au profit des grands seigneurs.

Les petits et les humbles doivent assurer les fonds nécessaires au train de vie de la cour Umayyade (650 - 756), ou Abbasside (750 - 1258).

"L'acceptation de l'Islam par l'aristocratie iranienne lui a permis de conserver la propriété de ses territoires. Les musulmans arabes et l'aristocratie féodale Sassanide qui a reconnu l'Islam se côtoient sans problème et les féodaux gardent leurs biens en pleine propriété." (32)

Nous pourrions dire que la masse du peuple iranien n'a pas accepté l'Islam avec son cœur et sans la pression du système féodal qui voulait maintenir ses avoirs dans leurs positions peut-être n'aurions-nous jamais eu dans l'Histoire iranienne de phénomènes tels que les Shi'ites (7e s.) les Mu'tazilites (8e s.), les Shu'ubiyya (9e s.), ou les Isaméliens (10e s.).

L'Iran, comme d'autres pays soumis (Egypte, Syrie,...), a pris la coloration générale du monde islamique.

Ce que souligne I.P. PETROCHEFSKI :

"Le Shi'isme en Iran, dans n'importe quelle manière ou forme, est le vernis idéologique de l'opposition du paysannat." (33)

(31) M. RAVANDI - op. cit. - Vol. III - p. 20

(32) K. KHOSRAVI - op. cit. - p. 66

(33) I.P. PETROCHEFSKI - L'Islam en Iran - p. 371
(trad. K. KESHAVARZ)

"Après les califes RASHEDIN, l'aristocratie arabe, aidée par l'aristocratie féodale iranienne, ensemble, faisant front, elles se sont réclamées de l'Islam dans leur opposition aux paysans. A l'époque Umayyade, l'exploitation des paysans iraniens s'est accrue et dans quelques régions comme le Khorassan, au début du 2e siècle de l'hégire (8e s.), cette exploitation était pratiquée non plus uniquement par les Arabes mais également par les seigneurs féodaux iraniens." (34)

"La haine du peuple iranien envers les conquérants arabes s'est rapidement manifestée. Les soulèvements du peuple du Khorassan et d'Asie Centrale se sont amplifiés.

En l'an 82 de l'hégire (704), on note un mouvement contre le calife et son gouverneur, HADJADJ, et beaucoup d'Iraniens ont soutenu la rébellion. Ils prirent les villes de Bassora et de Koufa que le calife, après beaucoup de difficultés, reprit un an plus tard en matant les rebelles.

...()...

En l'an 150 de l'hégire (772), un autre soulèvement du paysanat prend place au Khorassan dont le leader est ESTAZIS le prophète ...()...et en l'an 162, 163 (784, 785), un mouvement de révolte, Sorkh Alamân ('le drapeau rouge') au Gorgan.

Le plus grand courant de révolte en Azerbaïdjan et dans l'Ouest de l'Iran fut mené par BABAK KHORAMDIN.

L'idéologie de cette révolution s'inspire de la religion Khoramdin. En général, au Moyen Age, les conflits avec le féodalisme se réclament de religions, de mystique, de Bateni.

Les Khoramdinians comme les Mazdakians sont des disciples du principe de la dualité. Ils croient en la lumière et aux ténèbres (Ahura et Ahriman) qui sont en perpétuelle opposition.

Ils croient que l'inégalité sociale, économique sur lesquelles repose la société, relève de l'injustice et que c'est une création de Ahriman. C'est pour cela qu'ils ont prêché le soulèvement contre l'injustice sociale." (35)

La charge des impôts et l'ostracisme pèsent principalement sur les classes sociales défavorisées. Finalement, c'est en masse que se déclenche l'opposition au régime des califes.

"Les peuplades rurales iraniennes, en plus du paiement des impôts, doivent fournir un travail gratuit dans la construction des bâtiments officiels, l'aménagement du réseau de communication.

A cause de cette exploitation par les Arabes, les paysans désertent leurs villages.

Le calife décide de 'marquer' les habitants de chaque village : il instaure un système de collier d'identification en plomb pour chaque individu, sur lequel est indiqué l'appartenance au village, à la région.

(34) K. KHOSRAVI - op. cit. - p. 70

(35) M.Reza FASHAHI - Introduction aux courants de pensée au Moyen Age - p.182

Si le paysan s'échappe vers un autre village, une autre région, immédiatement, grâce aux renseignements repris sur le collier, il sera identifié et renvoyé dans son village d'origine. S'il ne possède pas de collier lorsqu'il est appréhendé, il est arrêté pour vagabondage. Seulement après le paiement de l'impôt, chacun sera délivré de ce collier jusqu'à l'année suivante." (36)

Le règne des califes Abbassides s'est achevé à cause de faiblesses intérieures et extérieures (surtout le soulèvement des Zang de 256 à 270 de l'hégire (869 à 883), les engagements de mercenaires étrangers (Turcs, Deylams)). Ils n'eurent plus la force nécessaire pour arrêter le développement des rebellions dans les contrées sur lesquelles reposaient leur pouvoir dont ils ne purent empêcher l'effondrement.

"Le soulèvement des paysans, rejoints par d'autres couches sociales opprimées dans les villes comme les artisans, les petits patrons d'ateliers, a progressivement affaibli le pouvoir du gouvernement central du calife.

De même, les actions virulentes des Qarmates et des Ismaéliens ont sapé l'autorité des califes.

...()...

La confiscation des terres par la force à l'époque Abbasside (158 de l'hégire - 750), de la dynastie Samanide (261 de l'hégire - 874), des Turcs Ghaznavides (336 de l'hégire - 977) et Seldjoukides (429 de l'hégire - 1038), cette confiscation a dépossédé les petits et les moyens propriétaires fonciers (dehghan).

Cette situation s'est perpétuée par la transmission par héritage au sein de la noblesse locale appuyée par le système de kharādj développé par les Arabes en Iran." (37)

On peut dire que l'arrivée des Turcs Ghaznavides, Seldjoukides, l'invasion des Turcs Ghos et, plus tard, le fléau des invasions Mongoles, portèrent un coup fatal à la société féodale iranienne et retardèrent son évolution de plusieurs siècles.

"Avec l'écrasement du système des petits propriétaires fonciers (dehghan) et des reliquats de la petite aristocratie Sassanide, l'appareil de l'Etat a régressé à un stade comparable à celui du début de l'empire Sassanide.

FERDOWSI quand il parle avec tristesse de la défaite des Iraniens à la bataille de Qadessiye (dernier combat entre les Iraniens et les Arabes) et quand il se souvient avec nostalgie de l'époque Sassanide, s'apitoie plutôt sur le sort des dehghanan dont il fait partie à l'époque Ghaznavide." (38)

(36) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 162

(37) M. Reza FASHĀHI - op. cit. - p. 188

(38) K. KHOSRAVI - Société paysanne en Iran - p. 37

Un groupe social important du 9^e au 11^e siècle rassemble les commerçants et les artisans.

Nous pouvons souligner trois facteurs importants dans le développement du négoce et de l'artisanat.

1° Dans la religion islamique, le commerce est fortement valorisé. Mahomet, avant d'être le grand prophète de l'Islam était commerçant, c'est ce qui explique que dans l'idéologie islamique la pratique du commerce occupe une place sociale importante.

L'artisanat, qui était peu considéré par les Sassanides influencés par la pensée zoroastrienne, se libère de cette connotation péjorative et se développe.

2° Le second facteur concerne le trésor amassé par les Sassanides. Lors de l'invasion arabe, ces fortunes ont été partagées entre les grands militaires et l'aristocratie arabe qui ont fait fructifier ces biens en les investissant dans le commerce facilité par l'unité de l'empire Abbasside qui s'étendait de l'Espagne jusqu'aux portes de l'Inde et de la Chine.

3° Enfin, le troisième facteur a trait à l'autorité qu'ont pris certains chefs militaires iraniens qui leur permit de se dégager de l'empire Islamique et d'utiliser les fonds qui devaient alimenter le paiement des impôts au calife pour développer encore le marché commercial et artisanal.

On constate donc pendant cette période (9^e au 11^e siècle) une rapide progression dans le développement de l'industrie et du commerce et l'on assiste à l'aménagement de grandes cités en Iran, comme Tous, Balkh, Kabol, Neyshabour, Gorgan, Kazeroun, Rey, Fassa, Hamadan, Qom, Estakhr, Ahvaz, Shoushtar, Amol, Shiraz, Isfahan, qui sont des centres pour le commerce, les métiers et les arts.

"Grâce à ce développement, se créent des guildes d'artisans. Par exemple, à Neyshabour, les cordiers, les 'producteurs' de soie brute, les marchands de tissus, sont les corporations les plus fortes à cette époque." (39)

"Des géographes du 10^e siècle, surtout ESTAKHRI, MASSOUDI, IBN HOGHAL, MAGHDASSI, et un géographe inconnu qui vécut à la fin du 10^e siècle ont donné des informations très importantes sur la géographie économique de l'Iran.

Nous pouvons déduire de ces informations que le développement que présentent les forces de production de l'époque en Iran ne s'est jamais illustré auparavant, ni plus tard, du moins jusqu'au 20^e siècle." (40)

(39) M. Reza FASHAHI - Des Gāthā à la Constitution - p. 117

(40) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - 236

L'absence d'une économie rurale développée concentre l'aristocratie dans les villes. Elle délègue des intendants sur ses terres qui lui versent un 'loyer' qu'elle investit dans les caravanes commerciales.

"Les fonctionnaires de l'Etat qui vivent en ville se partagent en deux groupes : les foghaha (les juges, les fonctionnaires ecclésiastiques) et les dabiran (les lettrés) qui occupent les fonctions administratives.

Parallèlement, les grands gouvernants comme les vizirs, les gouverneurs de province, occupent en général ces positions par voie de succession. Après quelques temps, ils constituent une espèce d'aristocratie.

Les petits fonctionnaires ne jouissent pas d'une situation sociale stable et lorsqu'un vizir, un gouverneur est révoqué, les instruments de son divan sont dissous et ils se retrouvent sans emploi et vont grossir, comme le dit BARTHOLOMEY, les rangs du prolétariat intellectuel.

Les foghaha, qui occupent les fonctions ecclésiastiques dans l'Etat, bénéficient d'une position sociale respectée. Les juges, qui font également partie de cette classe, jouissent d'un grand respect dans la société. Leur majeure préoccupation, devoir, est de contrôler la fidélité du peuple au sultan afin que se maintienne l'ordre établi. Ensuite, ils s'occupent de préserver les principes de la religion et la tradition, de lutter contre les hérétiques.

Tous les facteurs que nous avons évoqué, auxquels il faut ajouter la complète liaison entre l'industrie et l'économie paysanne dont elle dépend, la force et l'autorité des aristocrates dans les villes, la faiblesse des gouvernements régionaux, tout cela a déterminé le destin des industriels.

Le peuple, les artisans, les commerçants des villes n'ont jamais trouvé la force de se soustraire à la tutelle des aristocrates.

Les artisans, les propriétaires d'ateliers, les commerçants, les usuriers sont restés entre les griffes des aristocrates auxquels, pour s'assurer une relative sécurité, ils devaient payer un lourd impôt.

C'est pour cela que se sont développées dans les villes les guildes, pour tenter de trouver la force d'affronter les féodaux et les grands négociants.

Ces guildes ressemblent à celles du Moyen Age en Europe catholique mais elles ne disposent pas des mêmes pouvoirs. Néanmoins, elles représentent des points de résistance." (41)

Cette collusion entre le grand négoce et les féodaux qui y ont investi une partie de leur fortune distingue la situation de l'Iran et de quelques pays limitrophes de celle de l'Europe du Moyen Age où les grands marchands sont les pôles d'opposition face à l'aristocratie féodale.

Il n'a donc pas été possible à l'artisanat et au petit commerce d'asseoir une certaine stabilité sociale qui lui aurait permis de développer son impact au sein de la société.

Le visage de la ville au Moyen Age en Iran, son architecture, est complètement différent de celui qu'elle présentait à l'époque Sassanide. On rencontre des mosquées avec leurs écoles coraniques, des bazars qui sont le noyau principal de l'agencement de la cité. Les différents bazars avec leurs caravansérails s'occupent du négoce des marchandises entre l'Orient et l'Occident.

On peut dessiner la ville autour de quatre centres importants pour la vie sociale :

- "1. Les maisons et les palais des aristocrates féodaux.
2. Les écoles, les mosquées et autres institutions islamiques, ainsi que les habitations des différents ordres du clergé.
3. Les carrefours (tchaharsou) où se situent les caravansérails des grands marchands.
4. Les rues d'artisans, de boutiquiers qui forment la périphérie du bazar, qui représentent le centre des transactions au détail.

Des géographes comme ESTAKHRI (10e s.) et MAGHDASSI ont longuement commenté la topographie du bazar.

Neyshabour, une grande ville de l'Iran d'une superficie de 40 Km² avec une population de centaines de milliers d'habitants, offre un bon exemple de la ville de cette époque." (42)

Pour mieux connaître les structures et les lois sociales de la ville on peut se référer à l'ouvrage très complet de IBN EKHVAH, "De la ville et de son administration".

En soixante dix chapitres l'auteur nous explique les us et règles qui régissent les différents métiers de la ville dont il définit les limites et les sanctions à appliquer en cas d'infraction.

Il souligne le rôle de l'officier de police dans le contrôle de la situation.

"Les vétérinaires :

l'art vétérinaire est une science très importante. Les savants en parlent beaucoup dans leurs livres parce que soigner les animaux est plus difficile que soigner les humains.

Celui qui veut exercer ce métier doit savoir pratiquer la saignée et pouvoir cautériser les plaies.

Si par sa faute un animal est estropié ou s'il meurt, il en assumera la responsabilité et il devra dédommager le propriétaire de l'animal en cause.

... ()...

Les laitiers :

il faut un agent de police qui assure le contrôle rigoureux des débits de lait.

Il vérifiera la propreté des ustensiles avec lesquels on approche le lait.

La boutique sera peinte en blanc et le sol sera recouvert de carrelages afin de se prémunir contre les mouches qui affectionnent particulièrement le lait.

Quotidiennement on nettoiera avec une brosse en fibre de dattier afin de se protéger contre les saletés qui pourraient souiller le lait.

On ne peut écrémer le lait sans en prévenir la clientèle,..." (43)

7. L'INVASION MONGOLE (616 H. , 1219)

Après le déferlement des hordes mongoles et leurs désastreux ravages, *"de la banlieue de Balkh jusqu'à celle de Moghan, pendant une année, le peuple dut se nourrir de chair humaine et viande de chien et de chat, GENGIS KHAN ayant dévasté tous les silos de grains et les autres sources de nourriture."* (44)

L'extrait de IBN ASSIR qui suit illustre l'influence générale qu'a eue l'invasion des troupes de GENGIS KHAN sur le sentiment du peuple.

"Si on dit que depuis la création d'Adam jusqu'aujourd'hui le monde n'a pas connu de pareille calamité, c'est la vérité parce que l'Histoire ne nous montre pas événements qui se rapprochent de cette tragédie.

...()...

Ils (les Mongols) n'ont eu pitié de personne. Ils ont massacré les femmes, les hommes et les enfants. Ils ont éventré les femmes enceintes pour tuer leurs fœtus." (45)

Djahangoshaye DJOVEYNI raconte que *"pendant quatre jours et quatre nuits, les Mongols ont chassé le peuple et ses dirigeants dans les plaines.*

...()...

Ils ont séparé sans pitié les femmes de leurs maris, les soeurs de leurs frères, les enfants de leurs mères." (46)

(43) IBN EKHVAH - De la ville et de son administration - pp. 154 et 129

(44) M. RAVANDI - op. cit. - p. 128

(45) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 302

(46) M. RAVANDI - op. cit. - Vol. II - p. 163

YĀQŪT écrit, immédiatement après l'invasion mongole, à propos de la ville de Neyshabour :

"En 617 (de l'hégire), les Tartares, maudits soient-ils, ont détruit la ville. Ils n'ont laissé aucun mur debout. Ils ont tué tous les habitants, les petits et les grands, les femmes et les enfants. Ils ont complètement rasé la ville et les villages de paysans. DJOVEYNI dit que dans toute la ville de Tous, seules cinquante maisons restèrent édifiées et leurs habitants se réfugièrent dans les canaux d'irrigation." (47)

Comme l'indique des sources historiques comme l'histoire de IBN ASSIR (556-632 h./ 1160-1243), de NASVI (639, 40/ 1241, 42), le livre de Djahangoshaye DJOVEYNI (624-682 h./1226-1283); de Rashideddin FASLOLLAH (648-718 h./1247-1318), le DJAM'E-OL-TAVARIKH,... le coup porté par l'invasion mongole a été le plus grand choc qui ébranla l'Iran au fil de son histoire.

Les traces qu'elle laissa ne se sont jamais effacées.

La violence mongole s'est abattue sur l'Iran alors que l'embryon d'une bourgeoisie commerçante active commençait à s'organiser. Nous pouvions prévoir l'éclosion de cette bourgeoisie lorsque nous définissions l'essor pris par les villes avant l'invasion de GENGIS KHAN.

Cette 'pré'bourgeoisie était en train de poser les bases d'une classe commerçante dans les villes.

Influence de la conquête mongole sur l'économie agricole et commerciale

L'invasion des hordes mongoles et, plus tard, celle de TĪMUR-I LANG (1388), ont arrêté quatre éléments importants dans le développement de la production au Moyen Age.

1° La population (commerçants, artisans, paysans)

Selon Hamdolah MOSTOFI, il n'y a pas de doute que *"la destruction causée par l'apparition du gouvernement mongol et les exécutions qu'ils ont mené (même si pendant un millier d'années aucun autre fléau ne venait frapper le pays), ont laissé des traces indélébiles et le monde ne pourrait recouvrer l'état dans lequel il se trouvait avant ces horreurs." (48)*

Le génocide organisé par les Mongols a littéralement anéanti le capital en force humaine.

Si nous nous rapportons aux discours des historiens, *"après la conquête de Djordjaniye, l'armée mongole a déporté 100.000 artisans dans les pays orientaux et elle a exécuté ceux qui restaient."*

(47) ibidem - Vol. III - p. 129

(48) ibidem - p. 139

De même, après la conquête de Marv, plus de 700.000 personnes furent exécutées et l'on dit que le nombre de martyrs de la grande ville de Neyshabour atteint 1.748.000 personnes." (49)

"Ils ont impitoyablement détruit la ville de Neyshabour; ils ont labouré la terre et ont semé de l'orge." (50)

On peut continuer la liste de ces massacres par ceux de Boukhara, Samarkand, Kharezm, Rey et de beaucoup d'autres cités anéanties.

2° Le système 'nomade' imposé par les Mongols

Les Mongols, qui sont des tribus de bergers nomades, vivaient dans un système au seuil d'une organisation féodale. Ils ont imposé aux communautés orientales conquises, surtout à l'Iran, leur type d'organisation.

"La victoire des Mongols a provisoirement rétabli l'esclavage. Les esclaves travaillent pour les bergers, les artisans et sur les terres des khans." (51)

3° Destruction du système d'irrigation

L'eau est un des éléments les plus importants dans l'organisation de l'agriculture en Orient. L'invasion mongole a anéanti toute l'infrastructure mise en place avec beaucoup d'efforts pour irriguer les terres. Les grands barrages ont été détruits, les sources taries et les canaux souterrains annihilés.

D. DJOVEYNI rapporte qu' *"après avoir attaqué à trois reprises la ville de Marv, ils (les Mongols) ont détruit le grand et le petit barrages sur la rivière Morqab." (52)*

"Urganj, après avoir été assiégée par les Mongols pendant 6 mois, fut vaincue en avril 1221 après d'âpres combats dans les rues. Le peuple fut exterminé, réduit en esclavage ou déporté en Chine. Les militaires mongols ont détruit le grand barrage de la rivière Djejhoun et la ville fut engloutie par les eaux." (53)

4. Redistribution des terres arables en pâturages

En employant des terres arables comme pâturages, pour longtemps les Mongols ont arrêté la production agricole.

Les tribus guerrières mongoles, comme les Arabes nomades, n'ont aucune attirance pour la civilisation urbaine et l'économie agricole. Les règles mêmes que pratiquent les bergers mongoles leurs sont particulières.

(49) M. Reza FASHĀHI - Introduction aux courants de pensée au Moyen Age - p.23

(50) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 326

(51) ibidem - p. 364

(52) ibidem - p. 326

(53) ibidem

"L'élevage chez les nomades est différent : on ne s'inquiète pas de pourvoir à la nourriture du bétail. Les bestiaux se nourrissent au gré de leurs pérégrinations. Ils (les Mongols) ne savent pas bien utiliser les pâturages. Ils laissent le bétail abîmer les prés dont on ne peut plus profiter." (54)

La destruction des villes, l'extermination de millions de personnes, les artisans réduits en esclavage, l'anéantissement de centaines d'ateliers, ont sapé le développement de la bourgeoisie commerçante qui allait de l'avant vers l'industrialisation et le développement des institutions bancaires, entravant l'accumulation et donc empêchant l'investissement.

En détruisant les villes qui sont les centres de la pensée, dans lesquelles se développent les bases des idéologies et des sciences, les Mongols ont privé la bourgeoisie commerçante naissante de l'appui de techniques nouvelles et l'ont cantonnée dans une phase d' "avant-production-industrielle".

Suivant cette situation sociale, les courants philosophiques déclinent et sont remplacés par le mysticisme. Les mystiques sont opposés aux sciences (comme les mathématiques, les sciences naturelles) qu'ils délaissent.

La bourgeoisie urbaine qui aurait dû pour favoriser sa croissance bénéficier de l'apport de techniques nouvelles produites par la science, s'est désintéressée et a disparu.

Après le chaos apporté par les Mongols, malgré les réformes et les efforts de restauration entrepris par QAZAN KHAN (1295 - 1304) sur les conseils de ses ministres et de la noblesse iranienne, et malgré les activités constructives des successeurs de TIMUR-I LANG, il fut impossible d'atteindre une stabilité économique évidente.

Bien que les grands voyageurs de l'époque, comme MARCO POLO (1254-1324) ou IBN BATTUTA (1304-1377), fassent état d'un développement économique et agricole en Iran, l'ampleur et la violence du déferlement mongol explique l'évanouissement de l'espoir de renaissance en Iran.

Par deux exemples, nous pouvons illustrer cette cruelle réalité.

"RASHIDEDDIN était propriétaire d'un quartier de Tabriz, Rob-e Rashidi. Il l'avait fait construire avec sa fortune personnelle. Dans son livre, il raconte que dans ce quartier il y avait 30.000 maisons, 24 caravansérails, 1.500 boutiques de tissus, de teinturiers, de papetiers, des jardins, des bains publics, des entrepôts, des moulins, des hôtels des monnaies. ...()...

Dans le Rob-e Rashidi il existait une rue des savants qui abritait entre six et sept mille étudiants. Il y avait un grand hôpital avec cinquante médecins Indiens, Chinois, Egyptiens, Syriens,...

...()...

Dans le Kouye Rashidi se trouvait une bibliothèque contenant 60.000 volumes traitant de science, d'histoire, de religion et des lois islamiques." (55)

Qu'advint-il des brillantes entreprises du grand vizir RASHIDEDDIN ?

"RASHIDEDDIN fut condamné à mort en juillet 1318 (718 de l'hégire), il fut pendu et pourfendu en deux.

Sa fortune fut confisquée au profit des caisses de l'Etat.

Le Rob-e Rashidi fut pillé, les entreprises et les fondations pieuses qu'il abritait furent saccagées." (56)

8. LES SAFAVIDES (1501 - 1732)

Le début du 10^e siècle de l'hégire (16^e s.) marque une période très active dans l'histoire de l'Iran.

Enfin, le pays morcelé par les khans mongols et TĪMUR-I LANG, fut unifié sous la bannière du shah ISMAËL I (907 h./1501) et devint le royaume des *Shahanshah* shi'ites iraniens.

L'édification d'une nation Shi'ite à l'Est de l'empire Ottoman (qui s'était avancé jusqu'aux portes de l'Autriche) d'obédience sunnite, a déclenché une série de conflits proche des guerres de religion.

La situation intérieure de l'Iran se profile donc sur un fond idéologique shi'ite qui s'était implanté quelques années auparavant et qui définit le développement de la stratification sociale.

1. Les aristocrates féodaux, la noblesse, la famille royale sous l'autorité du roi qui en plus de ses possessions foncières a la main mise dans les activités commerciales.

2. Le clergé shi'ite, bien organisé en nouvelle classe sociale qui détient la force financière par des biens propres et les rapports qu'il en retire (taxes, impôts).

(55) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 273

(56) ibidem - p. 275

3. La bourgeoisie commerçante qui traite le négoce intérieur (musulman) et extérieur (arméniens, juifs, zoroastriens).

4. Les artisans et les manufacturiers.

5. Les paysans et les ouvriers qui, avec les artisans et les industriels, supportent la plus lourde part des besoins de la communauté et de l'Etat.

Le visage de l'Iran se rattache au 17^e siècle au profil général des pays orientaux.

"Au 17^e siècle, l'histoire des pays orientaux n'est pas seulement déterminée par les événements intérieurs.

Le rôle joué par les pays européens, surtout ceux qui ont passé une révolution bourgeoise (comme l'Angleterre et les Pays-Bas), ou les pays où le capital a pénétré l'organisation du féodalisme (France), est important.

Au début du 18^e siècle, les pays orientaux représentent pour les pays européens une source de matières premières.

Bien qu'aux 17^e et 18^e siècles l'Iran ne soit pas un pays dépendant de l'Europe, on ne peut le comparer avec les niveaux de développement économique et social atteints par les pays européens." (57)

DEBUT DE L'INGERENCE EUROPEENNE EN IRAN

L'arrivée des Britanniques Anthony et Robert SHIRLEY en 1598 à Ghazvin, capital des rois Safavides, pour organiser et discipliner l'armée perse, fabriquer des fusils et des canons qui devaient servir aux troupes du Shah 'ABBAS (1587 - 1629) contre les Ottomans, ouvre une ère nouvelle dans les relations entre l'Iran et les pays européens.

Bien que l'armée safavide, après un siècle, réussit grâce aux conseils des frères SHIRLEY à repousser les Ottomans et à débouter les Portugais qui s'étaient emparés d'Hormoz, les Persans restaient liés par contrat (le premier d'une longue série qui déterminera le sort du pays) aux Anglais.

"Les alliés Anglais, grâce à l'aide qu'ils ont apporté, ont obtenu certaines assurances et avantages définis par contrat :

- 1. les importations en provenance du Royaume-Uni sont exonérées d'impôts,*
- 2. allocation d'une partie des recettes douanières du port d'Abbas ,*
- 3. autorisation d'établir un comptoir commercial dans le port d'Abbas ."*

(58)

(57) ibidem - p. 502

(58) ibidem - p. 520

A la fin du 17^e siècle, des tendances fanatiques se durcissent dans l'économie iranienne.

La situation des paysans s'est détériorée et l'économie du bazar est en baisse. Les impôts des commerçants ont été augmentés et la pression féodale s'est accentuée sur le petit et le moyen négoce ainsi que sur les artisans.

"Le développement et le progrès qui s'étaient amorcés au début du 17^e siècle, en raison du manque de centralisme politique et économique dans les villes en Iran, se sont évanouis." (59)

L'influence funeste de l'économie de la fin de la période Safavide s'est révélée un siècle plus tard, surtout l'octroi des concessions et monopoles aux étrangers qui ont fait régresser le capital commercial.

"La décadence du commerce avec l'étranger s'est fait sentir à partir de 1670 (1081 h.).

CHARDIN dit que pendant la sixième, septième année du gouvernement de SULEYMAN, les recettes des postes douaniers du port d'Abbas et de Kang (près de Hormoz) ont rapporté entre 400 et 500.000 livres (entre 910 et 1100 toman).

A l'époque de Shah'ABBAS II, les recettes de ces mêmes postes douaniers se montaient à 1.100.000 livres (2.444 toman).

Une des causes importantes du déclin du commerce avec l'étranger est que les marchandises qui transitaient par l'Iran sur les routes commerciales via l'Europe sont maintenant acheminées par des compagnies indiennes et hollandaises par l'océan Indien.

En 1498 (904 h.), les Européens ont commencé à utiliser le Cap de Bonne Espérance et le rôle d'intermédiaire de l'Iran s'en est lourdement ressenti." (60)

L'invasion des Afghans (1134 h./ 1721) et la capitulation d'Isfahan, capitale du Shah SULTAN HOSSEIN SAFAVID, le 22 octobre 1722 (1135 h.) qui se rend en offrant la couronne et le trône à MAHMUD AFGHAN, portent un nouveau coup à l'économie persane et signent la fin de la dynastie Safavide.

(59) ibidem - P. 544

(60) ibidem - p. 574

9. NADIR SHAH AFSHĀR (1688 - 1748)

Le fait de bouter les Afghans hors du territoire iranien a conféré à NADIR un grand prestige.

En janvier 1736 (1149 h.), dans les steppes de Moqan (Azerbaïdjan), par une habile manœuvre, il parvint à déposer le dernier Safavide et instaura la dynastie AFSHARIDE.

Le maître ouvrage de NADIR Shah fut d'agrandir les territoires du pays.

Vers la fin de sa vie, à cause de la rudesse et de l'âpreté des relations qu'il avait entretenu avec la noblesse, il fut assassiné (juin 1747) par les féodaux.

"L'Etat de NADIR Shah est un symbole de gouvernement totalitaire féodal.

...()...

Les bases économiques du gouvernement de NADIR, comme dans toutes les sociétés féodales, reposent sur les petites productions agricoles et artisanales." (61)

Malgré qu'elles lui aient rapporté une grande fortune, les campagnes militaires qu'a mené NADIR Shah n'ont amené que malheur et pauvreté pour les paysans, les artisans et les commerçants.

L'économie agricole qui, à l'époque du Shah 'ABBAS, était en passe de faire la différenciation entre 'industriels' manuels et agriculteurs, en est revenue au stade de l'économie féodale et l'embryon d'une bourgeoisie urbaine a disparu.

Dans un rapport de l'ambassadeur de Russie, nous pouvons lire :

"Cette agitation provient seulement de la manière brutale et tyrannique de gouverner du roi.

Il est avide d'argent et de butins que lui procure l'injustice avec laquelle il traite le peuple. Il ne pense qu'à l'approvisionnement de son armée, aux armes et aux canons.

Beaucoup de ses exigences ne répondent pas à un but précis si ce n'est celui d'harcéler le peuple iranien.

Il a tant fait qu'il a dépassé les limites du tolérable." (62)

(61) K.S. ASHRAFIAN & M.R. ARNAVA - Le gouvernement de NADIR Shah AFSHĀR - p.1 (trad. H. MOWMENI)

(62) ibiden - p. 305

10. KARIM KHAN ZAND (1779 / 1193 H.)

La période pendant laquelle KARIM KHAN a gouverné l'Iran est trop brève que pour avoir joué un rôle important dans la vie sociale et économique du pays.

Il a choisi Shiraz comme capitale.

KARIM KHAN a développé les échanges commerciaux avec les Pays-Bas et l'Angleterre.

Les importations européennes, jusqu'à la fin du 18^e siècle, ne sont pas très importantes et l'on peut dire que l'Iran n'est pas un pays dépendant de l'Europe.

Un détail qui définit peut-être la personnalité de KARIM est qu'il n'a pas voulu prendre le titre de roi auquel il a préféré celui de représentant du peuple (*vakiloroṭāya* - *وكيل الرعايا*).

Il a offert des avantages aux commerçants anglais et leur a octroyé le monopole de l'importation des draps. Il spécifia que les Anglais ne pourraient pas sortir d'or ou d'argent du pays. Il leur faudrait donc transformer leurs gains en marchandises achetées en Iran.

"Les Anglais, après examen des conditions proposées par KARIM KHAN qui ne leur offraient pas un important bénéfice, ont fermé leur comptoir commercial de Bushehr et sont allés à Bassora qui était entre les mains des Ottomans (1770/1184 h.)." (63)

Après la mort de KARIM KHAN (1788), pendant six ans, ses successeurs se disputèrent le trône. Parmi eux se trouvaient AQA MOHAMMAD KHAN QADJAR qui sortit vainqueur du conflit.

11. LES QADJARS (1794 - 1925)

"La victoire de AQA MOHAMMAD KHAN QADJAR, chef des féodaux du Nord de l'Iran n'est pas due au hasard. Elle découle du déclin économique du Sud du pays.

Pendant le 12^e siècle de l'hégire (18^e s.), les régions du Nord se sont enrichies grâce au commerce avec l'étranger, les Européens, aux exportations de soie et de coton vers l'Europe, aux routes commerciales et surtout grâce au commerce avec les Russes.

Cette économie florissante a permis aux féodaux du Nord de s'appuyer sur une grande armée, proprement équipée. AQA MOHAMMAD KHAN choisit Téhéran pour capitale où il fut couronné en 1211 h. (1796)." (64)

En 1209 h. (1794), AQA MOHAMMAD KHAN envahit la Géorgie et occupa les régions Nord-Ouest de l'Iran. Ensuite, il reprit Balkh et repartit affronter les Russes dans le Nord-Ouest où il fut assassiné (1211 h./1796).

Le conflit entre l'Iran et la Russie continuera sous le règne de son successeur, FATH 'ALI SHAH.

Après la signature du *Traité du Golestan* en 1813 (1218 h.), les Russes occupèrent les régions de Gharebbagh et de Gandje, ainsi que tout le Daghestan et la Géorgie.

A la suite d'une seconde guerre entre l'Iran et la Russie, en 1828 (1243 h.) fut ratifié le *Traité de Torkmanchai*.

"Grâce à ce deuxième traité, plus riche en avantages économiques au bénéfice des Russes, les commerçants russes ont augmenté leurs exportations vers l'Iran." (65)

Les défaites infligées par les deux guerres qui l'opposèrent à la Russie et les conflits économiques avec des pays capitalistes comme l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et également la Russie, entraînèrent l'Iran dans le tourbillon des intérêts de ces puissances étrangères.

Les Anglais, dont les premières interventions en Iran remontent à l'époque Safavide, grâce à la colonisation de l'Inde, devinrent voisins de l'Iran et ils ont commencé à intervenir activement dans les affaires politiques et économiques iraniennes.

En ponctionnant les valeurs économiques iraniennes, les Russes et les Anglais ont tari l'économie du pays.

Concernant l'influence des pays capitalistes sur les pays orientaux, A. MENDEL note :

"La production capitaliste naît pour la première fois en Europe. Avec l'intervention conquérante des pays européens dans l'économie d'autres pays, ils ont arrêté, bloqué les éléments qui pouvaient donner une accélération au développement propre de ces pays ou ils ont délibérément retardé ce développement."

(64) M. Reza FASHAHI - op. cit. - p. 192

(65) ibidem - p. 208

Dans une comparaison entre le Japon, la Chine et l'Inde apparaît clairement l'influence que peut avoir le fait de jouir ou d'être privé de son indépendance politique et économique au 19^e siècle pour que survienne une révolution industrielle." (66)

L'apparition de marchandises étrangères sur le marché iranien, dans les bazars, qui, déjà, à l'époque de KARIM KHAN était préoccupante puisqu'on se souvient qu'il avait interdit la sortie d'or et d'argent du pays, attint une véritable côte d'alerte.

NASEREDDIN SHAH (1848/1264 h.) confia la direction du pays au premier ministre MIRZA TAGHI KHAN AMIR KABIR (19 octobre 1848 - 16 novembre 1851).

"Nous confions toutes les affaires de l'Etat en vos mains. Vous êtes responsable des bonnes comme des mauvaises choses qui arriveront.

A partir d'aujourd'hui, vous êtes la première personne en Iran et nous avons confiance en votre justice et votre intégrité envers le peuple comme en personne.

C'est pourquoi nous vous adressons cette ordonnance." (67)

AMIR KABIR est conscient de la présence de plus en plus évidente des Russes et des Anglais en Iran, c'est pour cela qu'il va s'attacher à limiter leurs ingérences dans la politique nationale et à endiguer leurs pouvoirs.

Le ministre plénipotentiaire anglais, SHILL, écrit dans un rapport :

"Il (AMIR KABIR) n'a pas accepté l'intervention anglaise lors du soulèvement de Salas dans le Khorassan et il décline la bienveillante attention des Russes et des Anglais à l'égard de l'Iran." (68)

AMIR KABIR, PREMIER LEADER DE LA BOURGEOISIE NATIONALE EN IRAN

Il faut noter que AMIR KABIR est le premier à avoir posé les jalons d'une industrie capitaliste en Iran.

Mais l'opposition intérieure et/ou étrangère l'a empêché de mener à bien ses ambitieux projets.

(66) A. MENDEL - Schéma économique dans le procédé social - p. 101

(67) F. ADAMIYAT - AMIR KABIR et l'Iran - p. 197

(68) ibidem - p. 202

"La politique économique progressiste de AMIR KABIR se base sur les conceptions industrielles modernes et sur le développement de l'agriculture et du commerce intérieur et extérieur. Il a puisé ses forces en vivant dans un système 'sous-développé' au niveau de l'économie et de l'agriculture, privé des nouvelles techniques industrielles. Les réserves d'or de l'Etat se dissipaient avec l'importation de produits de consommation provenant de l'étranger. AMIR KABIR a décidé d'arrêter la chute de ce système économique et de créer une petite industrie nationale. Il voulait faire progresser et planifier l'agriculture. Il désirait rétablir la balance commerciale en augmentant les exportations et en réduisant les importations. Il a entravé la fuite des lingots d'or vers l'étranger. Ces principes entraînèrent une activité dans l'économie iranienne et cela explique que AMIR KABIR devint le leader d'une classe moyenne qui désirait se développer." (69)

En mettant en pratique ses vues sur l'économie, AMIR KABIR a essayé de bénéficier du support de la bourgeoisie commerçante qui existait depuis des siècles en Iran, pour fonder un capitalisme industriel, transformer un capital commercial en capital industriel.

"A cette époque, en plus de l'exploitation de quelques mines, des usines commencent d'exister : de la fabrication textile, des sucreries, des usines de porcelaine, des cristalleries, des papeteries, des fonderies, des métallurgies et d'autres petites industries.

...()...

Pour achever ce projet industriel, en 1267 h. (1848), il (AMIR KABIR) envoya six artisans en Russie pour apprendre de nouvelles techniques dans différents secteurs et deux autres artisans dans l'empire Ottoman.

Les personnes qui furent envoyées en Russie étaient :

AGHA RAHIM ISFAHANI pour la papeterie, KARBALAH I'ABBAS pour la cristallerie, KARBALAH SADEGH pour la fonderie, KARBALAH AHMAD pour le raffinage du sucre, MASHADI ALI pour la menuiserie et les systèmes de roulement et AGHA 'ABDOULAH les accompagnait comme superviseur." (70)

Pendant le mandat de AMIR KABIR, nous voyons se définir le noyau d'une bourgeoisie industrielle qui veut fonder un capitalisme industriel pour se libérer des problèmes économiques et politiques où elle se sent enlisée.

(69) ibidem - p. 387

(70) ibidem - p. 391

Voici quelques usines en fonctionnement à l'époque :

"Une corderie à Téhéran de 3.600 m² répartis sur quatre étages avec un toit de fer dont le matériel a été importé de France - une usine textile située entre Téhéran et Shemiran - une usine de soierie à Kashan - deux sucreries : une à Sari et l'autre à Bārfouroush." (71)

AMIR KABIR a donné des directives quant à l'exploitation des mines d'or et d'argent dont les productions devaient servir à compenser les sommes dues par l'Etat au niveau de la dette extérieure.

Afin de construire une usine de production de lin, il voulait acheter des marchines et faire appel à l'aide de spécialistes anglais pour les installer et former des ouvriers iraniens pour les utiliser. Mais, il rencontra l'opposition des Russes et même des Anglais hostiles à la réalisation de ce projet.

SHILL, ministre plénipotentiaire anglais en Iran, écrit dans un rapport à PALMERSTON, le 22 novembre 1850 :

"J'espère que vous agréerez la proposition de AMIR NEZAM car elle ne présente aucun préjudice pour l'Angleterre. De plus, il est fort probable que ce projet ne soit pas durable et les commandes de tissus dont il passe ordre pour le moment à l'Allemagne et à la Belgique reviendront à l'Angleterre. La création de cette usine diminuera les importations de tissus belge et allemand et les fonds resteront dans le pays et pourront servir à acheter des marchandises que peut fournir l'Angleterre." (72)

Malgré les bénéfices que le Royaume-Uni aurait pu tirer de cette coopération, il n'a pas envoyé les spécialistes requis par AMIR KABIR.

Néanmoins, quelque temps plus tard, des usines de textile étaient lancées en Iran.

AMIR KABIR a fait tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser le développement de la production industrielle et principalement dans le secteur textile.

"Les tissus iraniens se sont développés en connaissant un nouvel essor. L'Etat a insisté sur la production du châle de Kerman. La présentation des premiers coupons fut très satisfaisante. Il fallait être spécialiste pour déceler s'il s'agissait de châle de Kerman ou de Cachemire. Dans une réunion, on présenta une pièce de châle de Kerman qui confondit les experts qui lui octroyèrent le tarif réservé au Cachemire : 80 tomans.

(71) ibidem - p. 392

(72) ibidem - p. 390

Après cet épisode, tous connaissaient cette étoffe sous le nom de 'Châle Amiri'.

...()...

L'industrie de la soie a progressé dans la qualité et dans l'art de la façon. Toutes les soieries produites en Europe, se tissaient également en Iran : le brocart, différents taffetas, du velours d'excellente qualité et très résistant.

Les industriels iraniens se sont encore spécialisés dans la fabrication d'une sorte de coton mêlé de fibres de soie." (73)

En plus de son influence sur l'industrie, AMIR KABIR favorise également d'autres productions nationales qui, auparavant, étaient fournies par la Russie ou l'Europe.

Il s'agit des lampes à pétrole dont on produit différents modèles en porcelaine, en céramique ou en cristal. Ce sont également des lustres en cristal ou en céramique; des samovars, des services à thé, à dîner en porcelaine. On confectionne aussi des attelages pour chevaux.

La production agricole commence à se développer. La production de thé, de coton, de canne à sucre, de riz, d'opium a augmenté et une grande partie de ces produits est exportée tout comme la soie.

"Les chiffres de l'exportation en 1267 h. (1847) étaient supérieurs à 1 million de livres sterling.

Le montant le plus important concernait l'exportation de soie vers la Russie. Une grande partie des marchandises importées par l'Iran était payée grâce au rapport de l'exportation de soie vers la Russie.

En 1257 h. (1837), la production de soie atteignait 1.000.000 de kg."

(74)

Les éléments que nous avons relevés pour expliquer le développement industriel et agricole ont contribué à fonder une bourgeoisie nationale en Iran, mais elle n'avait pas la force nécessaire pour lutter contre des pays comme l'Angleterre ou la Russie.

D'autre part, les concessions commerciales et économiques accordées aux puissances étrangères (Angleterre et Russie) annulaient les efforts de la bourgeoisie iranienne.

De fait, nous pouvons dire que le rôle joué par les Anglais et les Russes dans l'élimination de AMIR KABIR est évident.

(73) ibidem - p. 394

(74) ibidem

SHILL, toujours lui, écrit :

"AMIR NEZAM a utilisé son influence pour diminuer l'importation de marchandises étrangères en Iran. Cette politique de petite envergure ne peut contribuer au développement du commerce et de la civilisation." (75)

Dans le rapport de DALGOURKY, nous lisons une virulente critique de la politique de AMIR KABIR qui défavorisait les échanges entre la Russie et l'Iran.

Dans une note adressée à AMIR KABIR, l'ambassadeur russe écrit :

"L'Etat, dans chaque pays, est libre d'agir en toute souveraineté mais il ne peut enfreindre la liberté du commerce étranger dans son pays. Or, depuis quelque temps, les commerçants russes ne trouvent plus de clients pour leurs marchandises dans ce pays. Nous devons constater que cette situation est en contradiction avec les accords signés entre nos deux pays (accords de Torkmanchat)." (76)

Ces deux extraits illustrent bien l'opposition extérieure rencontrée par la politique soutenue par AMIR KABIR.

Si nous conjugons cette opposition avec les éléments de résistance intérieurs développés par les milieux réactionnaires, la mère du Shah, MAHDOL OLIYA, et certains envieux, nous comprenons ce qui amena la révocation du premier ministre le 16 novembre 1851.

Il fut exilé au Kashan et quelques quarante jours plus tard, sur un ordre extorqué par la ruse au Shah, il fut assassiné (10 janvier 1852).

La disparition de AMIR KABIR fut une catastrophe pour l'Iran au niveau de sa vie économique et politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

Après lui qui avait été le support de la bourgeoisie industrielle, les unes après les autres, les usines fermèrent leurs portes devant l'arrivée massive de marchandises étrangères qui inondèrent le marché iranien.

M. SODĀGAR explique la faillite des usines iraniennes :

"Parmi les différents éléments importants, il faut noter l'apparition de marchandises bon marché produites par la mécanisation dans les pays d'Europe occidentale. Les industriels des manufactures iraniennes n'avaient pas la force de concurrencer ces pays et se sont effondrés."

(75) ibidem - p. 404

(76) ibidem - p. 405

D'autre part, les khans craignaient l'expansion industrielle dans les villes et le développement de celles-ci qui sous-entendaient une centralisation économique et sociale pouvant mettre leur autorité locale en péril.

C'est pourquoi la bourgeoisie nationale dépourvue des moyens de l'industrie nouvelle, malgré sa résistance à l'envahissement du capital étranger, a finalement dû laisser le champ libre aux marchandises étrangères.

La faillite de la petite industrie et des manufactures a bouleversé l'équilibre économique du pays et elle a engendré des changements sociaux." (77)

L'exécution de AMIR KABIR profita à l'Angleterre et à la Russie en leur permettant d'obtenir plus aisément certains contrats, concessions qui, *"progressivement, ont rendu l'Iran économiquement et politiquement dépendant, en faisant un pays semi-colonisé." (78)*

"Durant la seconde moitié du 19e siècle, l'Iran a subi l'assaut des pays colonisateurs; au début du 20e siècle, il représente l'exemple type du pays semi-colonisé." (79)

La concurrence à laquelle se sont livrés les Russes et les Anglais n'a apporté en Iran qu'une rivalité dans la chasse au monopole. Si l'un obtenait une concession, aussitôt l'autre en voulait au moins l'équivalence ou plus.

"Les rivalités entre les pays capitalistes pour se partager le monde, s'approprier de nouveaux marchés d'exportation, trouver des sources de matières premières, ont amené une forte concurrence économique et politique entre l'Angleterre et la Russie tsariste en Iran." (80)

Le 17 septembre 1862, les Anglais obtiennent le contrat de la construction des lignes télégraphiques reliant le palais royal et le jardin de Lalezār, ensuite Téhéran, Zandjan et Tabriz (1868-1869-1901).

"A la fin de l'année 1869, l'Iran est débiteur de l'Angleterre pour une somme de 48.000 livres pour l'installation de lignes télégraphiques que l'Angleterre a effectué sur le territoire iranien en grande partie pour son propre intérêt impérialiste en Inde. Cette dette sera remboursée par l'Iran en 20 ans.

(77) M. SODĀGAR - Système des propriétaires (arbab) et des paysans en Iran - p. 212

(78) N.V. PIGOLOSKAYA et autres - op. cit. - p. 629

(79) M.S. IVANOFF - Révolution constitutionnelle en Iran - p. 7

(80) M.Reza FASHĀHI - Des Gāthā à la constitution - p. 209

En juillet 1872, le baron REUTER signe un contrat avec l'Etat iranien par lequel il bénéficie pendant 70 ans du monopole de la construction des lignes de chemin de fer et de tramway, de l'exploitation du pétrole et de tous les minerais à l'exception de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Il peut également exploiter les forêts, construire des puits et des systèmes d'irrigation. Contre paiement de 20.000 livres, l'Etat lui octroie encore la concession de tous les postes douaniers du pays pour un terme de vingt ans." (81)

Ce contrat représente d'énormes intérêts pour le Royaume-Uni et cela irrite la Russie qui, insidieusement, incite les mollahs à prêcher le soulèvement.

"Le Shah (NASEREDDIN Shah) qui, après la signature de ce contrat, en compagnie de ses ministres les plus importants, a visité Londres en passant d'abord par Saint-Petersbourg, eut un entretien avec le tsar ALEXANDRE II et son premier ministre, KORTCHAKOFF, pendant lequel le tsar lui manifesta son mécontentement au sujet de l'accord signé avec REUTER. Sur le chemin de Londres, le Shah fut averti de la prise de Khive par les Russes." (82)

Lorsque le Shah rentre d'Europe, avant son entrée à Téhéran, se déclenche un soulèvement pour éliminer le premier ministre SEPAHSALAR et faire annuler les dispositions prises en faveur de REUTER. NASEREDDIN Shah fut contraint de révoquer le premier ministre et de résilier le contrat de REUTER. Au lieu d'honorer un dédommagement, en 1889 il lui permit d'ouvrir la *Imperial Bank of Iran* (banque Shahanshahi) dont le siège social se trouvait à Londres. Cette banque ouvrit de nombreuses filiales en Iran.

"La banque Shahanshahi en Iran, avec tout ce qu'elle a fait pour le compte de l'Etat, les prêts qu'elle a accordés aux particuliers contre hypothèque, n'a versé que 6% de son bénéfice net à l'Etat." (83)

Avec l'annulation du contrat REUTER, l'Angleterre n'a pas battu en retraite dans sa démarche d'implantation en Iran.

(81) M.S. IVANOFF - op. cit. - p. 11

(82) F. ADAMIYAT - Pensée progressiste - p. 356

(83) M.S. IVANOFF - op. cit. - p. 13

"Le 8 mars 1890, un sujet britannique, le major G.F. TALBOT, obtient du Shah, après une généreuse distribution de 'pishkesh', la concession très importante du monopole de l'achat, de la vente et de la production industrielle du tabac en Perse. En contrepartie, la 'Régie du Tabac' versait 15.000 livres par an au Trésor Royal et un quart de ses bénéfices nets." (84)

Ce contrat lia les mains des commerçants iraniens qui faisaient le négoce du tabac et les Anglais se retrouvèrent en opposition avec les intérêts de ces commerçants. Les mujtahed shi'ites qui ont, traditionnellement, une relation intime avec les commerçants, de la même voix que ces derniers ont harangué la foule pour l'inciter à se rebeller contre cet accord.

"On obtint d'un mujtahed une déclaration officielle (fatwa) selon laquelle fumer était, à certaines époques, contraire au désir de l'Imām caché et du jour au lendemain la consommation du tabac en Iran tomba à rien. La légation russe de son côté, fit pression sur le gouvernement persan pour qu'il annule la concession jugée par elle comme contraire aux traités commerciaux liant la Perse à la Russie.

Devant ces protestations diplomatiques combinées avec la menace d'un soulèvement populaire, le Shah céda et annula la concession moyennant une compensation financière très lourde pour le trésor persan." (85)

L'annulation du contrat coûta effectivement très cher au pays parce que *"les Anglais exigèrent de l'Iran le paiement d'un dédit de 500.000 livres. Cette somme fut prêtée par la banque Shahanshahi qui prit comme garantie les recettes des postes douaniers du Sud du pays." (86)*

La dégradation de l'économie, de l'industrie et de l'agriculture, la pression des gouverneurs locaux sur le peuple, le régime despotique 'oriental' (NASERDEDDIN Shah), la poussée des pays capitalistes, tous ces facteurs ont fortement influencé les intellectuels, les leaders sociaux, les artisans et la bourgeoisie commerçante. Ils en arrivèrent à condamner ce régime et NASEREDDIN Shah fut assassiné en 1896. MOZAFFAREDDIN Shah lui succéda.

Pour satisfaire *"le Shah dont les besoins d'argent sont de plus en plus pressant - il veut effectuer un coûteux voyage en Europe -" (87)* et pour parer au déficit du budget de l'Etat, il faut faire appel à un emprunt extérieur, soit à la Russie, soit à l'Angleterre.

(84) A. DESTREE - Les fonctionnaires belges au service de la Perse - p. 12 (1898 - 1915)

(85) ibidem - p. 13

(86) M.S. IVANOFF - op. cit. - p. 13

(87) A. DESTREE - op. cit. - p. 34

Grâce à l'influence du milieu iranien russophile, la Russie prêta la somme nécessaire.

"A ce moment, ATABAK (AMIN OL SOLTAN) est premier ministre et l'on sait sa sympathie pour la Russie. Par l'intermédiaire de l'ambassadeur perse à Saint-Pétersbourg, MIRZA REZA KHAN ARFA OD DOWLEH, les Russes acceptèrent, prenant comme garantie les recettes douanières du Nord, de prêter 22 millions de manats au taux de 5%, remboursable en 75 ans, à la condition que soit remboursé l'emprunt contracté près de la banque Shahanshahi pour payer le dédit à la Régie du Tabac et que pendant ces 75 ans la Perse s'engage à ne contracter aucun emprunt près d'autres pays." (88)

En 1902, MOZAFFAREDDIN Shah emprunte à nouveau 10 millions de manats à la banque russe Esteghrazi pour payer son second voyage en Europe.

En contrepartie, "les Russes demandent la révision du troisième article de l'accord de Torkmanchaï ainsi que l'ajout d'une nouvelle clause qui allait à l'encontre des intérêts iraniens au profit de la Russie." (89)

"Les différents rapports écrits au 19^e siècle que nous avons pu consulter relatent qu'au début du siècle la balance commerciale entre les importations et les exportations était en équilibre avec même un léger avantage au niveau des exportations.

...()...

Dans un bilan datant de 1858, on relève :

- Importations

- importations en provenance des pays occidentaux	12.950.000
- importations en provenance des pays orientaux	8.000.000
TOTAL	20.950.000

- Exportations

- vers les pays occidentaux	13.200.000
- vers les pays orientaux	7.800.000
TOTAL	21.000.000 " (90)

(88) A. KASRAVI - Histoire constitutionnelle de l'Iran - p. 16

(89) M. Reza FASHAHI - op. cit. - p. 213

(90) M. SODĀGAR - op. cit. - p. 240

A. KASRAVI écrit au sujet de la révision des accords de Torkmanchaï que "ce changement des tarifs douaniers était prêt depuis quelques années dans les dossiers russes. Nous connaissons certains aspects des tentatives officieuses menées pour faire aboutir ces nouveaux tarifs à l'époque du ministère de AMIN OD DOWLEH qui les déjoua, ce qui lui coûta sa fonction." (91)

"La communauté commerçante russe de Tabriz estime que chaque année la balance commerciale entre les importations et les exportations inflige un manque à gagner de 7 millions de roubles à la Russie."

(92)

Ceci peut aider à comprendre l'insistance de la Russie pour que soit modifié le troisième article de l'accord russo-persan.

"Ce (nouveau) tarif était totalement contraire aux intérêts iraniens et il en résulta que le peu d'industries (textile par exemple) qui survivaient a été balayé. Le commerce, en perdant de sa valeur, et l'élevage ont souffert de ce nouvel arrangement." (93)

"Le point principal était d'obtenir le remplacement de la taxe de 5% ad valorem en vigueur depuis 1828 par des taxes spécifiques qui seraient égales en incidences à 5% de la valeur sur les produits qui intéressent principalement l'industrie russe, d'une incidence supérieure pour les produits qui n'intéressent qu'accessoirement l'industrie russe ainsi que les produits somptuaires (sic) tels les vins mousseux, les liqueurs, les soieries, les tabacs, les conserves de luxe, les tissus et objets de mode...()...affranchir de tous droits d'entrée les principaux articles de consommation populaire, tels les grains, les farines, les poissons salés, fumés, etc...adopter des droits modérés pour certains autres produits et enfin affranchir de tous droits de sortie certaines matières premières que la Russie achète à la Perse..." (94)

Après quelque temps d'application de ces nouvelles dispositions on peut en constater l'effet sur le commerce iranien.

"Le volume du commerce extérieur en Iran, en 1904, atteint la somme de 8 millions de livres dont 5 millions sont de l'importation pour seulement 3 millions d'exportation. Le tableau qui suit reprend le détail des exportations en 1850, 1880 et 1911-13.

(91) A. KASRAVI - op. cit. - p. 35

(92) M. SODĀGAR - op. cit. - p. 240

(93) A. KASRAVI - op. cit. - p. 35

(94) A. DESTREE - op. cit. - p. 55

(en %)	1850	1880	1911 - 13
- soie, soierie	18, 38	16	5
- tissus lin, coton	23	1	1
- céréales	10	16	12
- fruits	4	6	13
- tabac	1	4	5
- coton	1	7	9
- tapis	-	4	12
- opium	-	26	7

" (95)

La signature de cet accord avec les Russes (le 27 octobre 1901) n'avait rien pour plaire aux Anglais. Pendant une brève période, ils eurent l'attention détournée de l'Iran pour négocier le conflit qui les opposaient aux Boers d'Afrique du Sud, mais, rapidement, ils revendiquèrent un nouvel avantage en compensation.

"En 1901 (le 28 mai), les Anglais, par le chantage et les pots de vin, ont obligé l'Etat iranien à leur octroyer un nouveau monopole concernant tous les gisements pétroliers du pays à l'exception des régions nord. Le signataire de la convention, W.N. d'ARCY, garantit le paiement de 20.000 livres après le commencement des premières extractions.

La même somme serait le pourcentage de participation de l'Iran dans la société.

Chaque année seraient versés à l'Iran 16% du bénéfice net de la société et une somme de 2.000 toman pour l'utilisation des gisements pétroliers dans les régions concernées par le monopole d'ARCY qui sont exploitées manuellement." (96)

L'influence néfaste de ce contrat se répercutera pendant de longues années sur l'avenir économique et politique de l'Iran.

(95) M. SODĀGAR - op. cit. - p. 241

(96) M.S. IVANOFF - op. cit. - p. 14

12. LA REVOLUTION CONSTITUTIONNELLE DE 1906

- Eléments intérieurs :

la situation précaire de l'économie intérieure, grevée par les monopoles étrangers, la croissance de la bourgeoisie commerçante, le développement d'une classe moyenne et son 'révolutionnarisme', la pression des classes dirigeantes sur le peuple, la forte influence de la pensée libérale des démocraties occidentales, surtout française, ou le régime parlementaire anglais,...voilà des éléments favorise profond dans la vie de la communauté iranienne, tant au niveau économique, politique, que culturel.

Le 5 août 1906, MOZAFFAREDDIN Shah proclama dans une ordonnance son acceptation du régime constitutionnel.

Quelles sont les classes sociales impliquées dans cette révolution ?

- La bourgeoisie commerçante animée par les idéologies libérales et démocratiques occidentales.
- Le clergé (les mujtahed) dépendant de la bourgeoisie commerçante, partagé entre les progressistes, comme S.M. TABATABA'I ou S.A. BEHBAHANI et les réactionnaires comme SHEIKH FAZLOLLAH NOURI.
- Les grands féodaux, la noblesse désargentée.
- Les boutiquiers, les artisans, les fonctionnaires de l'Etat.

Malgré la présence de quelques paysans au sein du parlement lors de la première élection parlementaire, le paysannat iranien n'a pas joué un rôle très actif pendant la révolution.

Les premiers rôles furent plutôt tenus par la bourgeoisie commerçante (bāzarian) et la petite bourgeoisie urbaine.

"Le 19 août (1906) sont inaugurées solennellement les bâtiments du futur Parlement et le 17 septembre la composition du premier 'Medjliss' est fixée à 156 membres dont 96 seront élus en province et 60 à Téhéran.

Les adversaires de la révolution ...()... ont abondamment souligné la disproportion existant entre le nombre des députés de la province et celui des députés de la capitale, qui avec 3,5% de la population pouvait élire 38% des députés." (97)

Selon les statuts du parlement, six groupes sont représentés.
Parmi les députés de Téhéran :

" - la noblesse Qadjar	4 sièges	
- le clergé ('olamā)	4	"
- les commerçants	10	"
- les propriétaires (arbab) et les paysans	10	"
- les artisans, les boutiquiers	32	"
		" (98)

- Eléments extérieurs :

la rivalité entre les Anglais et les Russes revêt un caractère très important dans la révolution constitutionnelle.

- les Russes :

pour préserver leurs intérêts, les Russes désiraient que perdure le système féodal dans toute sa fermeté en Iran (*Khaṁkhaṁi*) afin qu'ils puissent réaliser le vieux rêve qui remonte à PIERRE LE GRAND (1672-1725), c'est-à-dire, s'accaparer par 'morceaux' des territoires qui les intéressent. Ils ont une bonne expérience de cette technique qui leur valut les territoires du Nord-Ouest de l'Iran (traité du Golestan - octobre 1813 et traité de Torkmanchaī - février 1828) et du Nord-Est du pays (traité du 9 décembre 1881).

C'est pourquoi les Russes ont toujours été opposés au régime parlementaire et au centralisme politique adjoint.

Ils ont essayé de soutenir le système féodal à la tête duquel se trouvait MOHAMMAD ALI MIRZA (le valiahd, soit le prince héritier)

- les Anglais :

l'intérêt anglais était de voir se développer en Iran un régime parlementaire qui vote des lois qui assurent des garanties de stabilité pour la bourgeoisie commerçante, élément de distribution des marchandises étrangères dans le pays.

Les monopoles et les contrats que les Anglais ont soutiré au Shah ne présentaient pas de garantie de réalisation, il suffisait de se souvenir de l'affaire de la Régie du Tabac. Cela leur a démontré que leur adversaire russe pouvait, par un artifice politique, réduire à néant des accords passés avec le Shah. La voix du parlement offrait une meilleure assurance pour les Anglais.

Le système capitaliste occidental (surtout anglais) s'accorde plus volontiers avec un centralisme organisé et géré par les militaires. Les grands gisements de pétrole que les Anglais désirent exploiter se situent sur les territoires des tribus Bakhtiari et Ghāchghāi et ceux des sheikh arabes au Khuzestan. A chaque instant, leur sont réclamés des taxes de plus en plus élevées pour le passage des marchandises.

Tous ces éléments nécessaires au développement des intérêts anglais ne pouvaient se réaliser en Iran que par le mouvement d'une révolution qui, depuis longtemps, couvait sous un vernis d'idéologie islamique mêlée de démocratie occidentale. L'Iran n'attendait que l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres.

Ce sont les Anglais qui allumèrent la mèche avec les mains des mujtahed et de leurs élèves (*rohaniyat*). Ils savaient, par leurs expériences du contrat REUTER et de la Régie du Tabac, que dans un système despotique féodal oriental, seul le clergé peut s'opposer au pouvoir et entraîner le peuple à sa suite. Ils se sont donc infiltrés dans les milieux de mujtahed.

Nous pouvons donc supposer que la révolution constitutionnelle, menée par les leaders religieux (TABATABA'I, BEHBAHANI), était guidée de l'ambassade britannique.

Pourquoi les Russes ne sont-ils pas intervenus ?

Tout d'abord, la guerre qui opposa la Russie au Japon, d'où il sortit vaincu, ternit le prestige du géant russe. Plus tard, les événements intérieurs de 1905 occupèrent toute l'attention des milieux politiques.

Lorsque la Russie prend conscience de la situation, elle soutient MOHAMMAD ALI MIRZA (qui a succédé à MOZAFFAREDDIN Shah) et qui s'opposait à la constitution parlementariste. Des cosaques de l'armée russe bombardent le Parlement et exécutent les leaders de la révolution.

Mais les Anglais marquèrent quand même le point, car, par la force du peuple, MOHAMMAD ALI MIRZA dut s'enfuir et il se réfugia en Russie.

Bientôt, accaparés par leur propre révolution de 1917, les Russes restèrent pour quelques années en dehors de la politique iranienne.

Les Anglais se retrouvent donc seule puissance étrangère en Iran. Pour réaliser définitivement leurs ambitions, ils choisirent REZA KHAN qui, par un coup d'Etat militaire, le 21 février 1921, s'empare du pouvoir et concrétise les espoirs anglais.

1. Par le coup d'Etat du 21 février 1921, il occupe Téhéran et instaure un centralisme militaire qui discipline la situation.

2. En destituant la dynastie Qadjar, trop faible pour contrôler la situation intérieure et extérieure, en 1925, il fonde la dynastie PAHLAVI et se proclame REZA SHAH.

3. En faisant exécuter les chefs des principales tribus, il permet à la bourgeoisie nationale et commerçante de se développer.

4. Enfin, en 1933, il oblige le Parlement de signer sous la menace le monopole de l'exploitation des gisements de pétrole au profit des Anglais, et ce jusqu'en 1933. Pour qu'il accepte ce marché, les Anglais lui ont promis un pourcentage sur les bénéfices.

13. LA DYNASTIE PAHLAVI

REZA KHAN était un analphabète sans liens d'ascendance ou d'alliance avec l'aristocratie ou les princes Qadjars. Avec intelligence, il compensa ces manques par sa bravoure militaire.

Après la prise de Téhéran, il s'octroya le pouvoir et s'attaqua aux tribus nomades qui s'étaient emparées de certaines régions du pays et qui revendiquaient leur indépendance.

"Avec sa nouvelle armée, il organisa une série de campagnes victorieuses contre les tribus rebelles; en 1922, contre les Kurdes de l'Azerbaïdjan ouest, les Shahsavans du nord Azerbaïdjan, et les Kohkilouyehs de Fars; en 1923, contre les Sandjabis Kurdes de Kermanshah; en 1924, contre les Baloutchis du sud et les Lors du sud-ouest; en 1925, contre les Turcomans de Mazandaran, les Kurdes du nord Khorassan, et les Arabes soutenant le Sheikh KHAZ'AL de Mohammareh." (99)

La situation agitée, de crise, qui suivit la Première Guerre Mondiale, la révolution qui déclencha la Russie, voisine de l'Iran, la désorganisation qui gangrène le palais Qadjar, les souverains qui ont perdu le mérite de régner, un bilan économique désastreux, la volonté d'épanouissement d'une nouvelle bourgeoisie apparue après la Révolution Constitutionnelle, la nécessité de transformer des structures sociales moyenâgeuses en une société capable d'entrer en compétition avec les sociétés occidentales, tous ces facteurs ont incité les politiciens et les intellectuels à accepter de taire leurs réticences devant la destitution des Qadjars et la prise du pouvoir par REZA KHAN. Ils ne se sont donc pas mobilisés pour entraver l'ascension du dictateur.

Avec malice, REZA KHAN réussit à se concilier le clergé shi'ite pour soutenir son nouveau pouvoir. Il scella cet accord à Qom par l'entremise de l'ayatollah Sheikh Abdoul Karim HA'ERI, leader du mouvement Shi'ite.

M. HEIKAL qui a étudié la situation des pays du Proche Orient après la Première Guerre Mondiale et qui s'est attaché à l'analyse des changements politiques relevés dans les pays voisins de l'Iran, note en ce qui concerne la politique iranienne de l'époque :

"Au moment où le dernier roi Qadjar fut révoqué, REZA KHAN s'encourageait à prendre modèle sur son voisin Mustapha KEMAL qui avait libéré la Turquie du pouvoir des sultans. Lui aussi voulait transformer l'Iran en une république. Mais nous étions à l'époque de l'apogée de la félicité pour les monarchies du Proche Orient. En Egypte, s'était imposé Malak FOUAD qui prétendait au titre de Commandeur des Croyants porté jusqu'alors par les califes turcs...()... en Arabie, 'Abdoul Aziz ben SAOUD, souverain en titre, asseoit son autorité. Lorsque les ayatollahs déclarent que la république n'a aucune relation avec la tradition de l'Iran, REZA KHAN saisit l'occasion pour arriver à ses fins. En 1925, il se fait consacré Shah." (100)

Décidé à affirmer une autorité incontestée, REZA Shah s'opposa à la lettre et à l'esprit de la Constitution, devenant le dictateur militaire, le monarque absolu, le desposte que l'on sait.

Fort de ce prestige, il put tenir tête à la puissante classe du clergé qu'il écarta des affaires de l'Etat. Il confisqua les fondations (waqf) qui représentaient la meilleure part des revenus du clergé.

Cette affirmation de la force de REZA Shah n'est pas sans rappeler la démarche presque identique suivie par NADIR Shah AFSHAR (1688-1748)

A son retour de Turquie, influencé par les réformes qu'y menait Mustapha KEMAL, REZA Shah décréta que le port du tchador serait dorénavant prohibé. Chacun se rappelle le décret du *Hefdaye Dey* (7 janvier) qui ordonnait le *Kashfe Hedjab* (dévoilement).

REZA Shah imposa par ailleurs tous ses principes au Parlement. Les bases constitutionnelles n'étaient plus que les jouets de son pouvoir. Seule subsistait l'apparence de la Constitution.

"Le responsabilité du Parlement qui était d'être garant du pouvoir législatif, se résuait à avaliser les ordonnances du palais royal. Le sixième parlement vécut deux années de son mandat dans cet ordre d'idées.

A l'exception de quelques élus, les parlementaires étaient choisis sur une liste émanant des forces de police.

Parfois, les habitants d'une région n'avaient jamais entendu parler de leur député, ils en ignoraient même le nom.

...()...

(en) politique étrangère, le principe premier était double : satisfaire l'Angleterre et ne pas mécontenter les Russes bolchéviques.

L'Etat Pahalavi a réussi sur les deux tableaux et, jusqu'à présent, il a prospéré.

L'Angleterre, avantagée par l'Etat Pahalvi, a mené à bien ses desseins politiques et économiques et elle a obtenu ce qu'elle désirait de l'Etat." (101)

Comment se présente l'organisation sociale dans cet "Etat Pahlavi" ?

1. En 1921, l'Iran comptait 9.707.000 habitants (*) dont soixante-dix pourcents (6.989.000) vivent dans les campagnes et les steppes et comptent les plus défavorisés dominés comme par le passé par les khans, les arbabs et les propriétaires fonciers.

2. La société urbaine se compose des bourgeois, du clergé avec ses milliers de tolabs (étudiants), des classes moyennes, c'est-à-dire, les boutiquiers, les artisans, les manoeuvres du bazar, les cadres qui se sont développés lors de la Révolution Constitutionnelle et qui commencent à s'organiser, des ouvriers (700.000) qui produisent les matières premières, travaillent dans les usines et dans le secteur de la construction et qui sont les défavorisés des villes.

Pendant les vingt années de règne de REZA Shah, les principales bases nécessaires au changement des structures et à l'évolution du pays sont jetées et développées.

L'unification politique du pays réalisée grâce à un centralisme forcené; le développement du réseau ferroviaire en entreprenant en 1927 "la construction du Transiranien, terminée en 1939. Plus de 1.500 kilomètres de voies ferrées (4.100 ponts, 224 tunnels d'une longueur totale de 86 kilomètres) de la Caspienne au Golfe Persique" (102); la création de l'université de Téhéran, de lycées, d'hôpitaux, de régies commerciales gérées par l'Etat, la fondation d'usines (comme l'usine de lustrine de Tchalous), voilà quelques exemples qui s'inscrivent dans la politique de modernisation de l'Iran prônée par REZA Shah, "il s'agissait de faire entrer l'Iran dans son siècle." (103)

REZA Shah pensait qu'en se rapprochant de l'Allemagne nazie de HITLER il pourrait se protéger des appétits anglais et soviétique, surtout qu'en 1939, l'Allemagne est devenue celle qui a la pouvoir d'ébranler l'Europe.

Les Allemands l'aident dans l'expansion du réseau de voies ferrées et ils lui fournissent des armes. Les techniciens allemands se font plus nombreux dans divers secteurs économiques du pays.

(101) Y. DOWLATABADI - Histoire contemporaine - Vol. IV - p. 406

(102) Mohammad Reza PAHLAVI - Réponse à l'Histoire - p. 41

(103) ibidem - p. 42

(*) ces chiffres sont extraits de l'annuaire statistique édité par l'Org. du Programme et du Budget, Centre de Statistiques d'Iran "L'Iran dans le miroir des statistiques" - p. 6

"Quand la guerre éclata, il (REZA Shah) proclama la neutralité de l'Iran. Mais bientôt, soit qu'il ait voulu contrecarrer l'influence anglaise; soit qu'il ait été fasciné par l'expansionnisme allemand ou la personnalité de HITLER - les dictateurs s'adorent quand ils sont loins les uns des autres - il montra un penchant très net pour le chancelier du Reich. Je pense qu'il préférerait l'esprit de conquête de l'Allemagne hitlérienne à une attitude semblable manifestée par les Russes, ceux-ci étant voisins de l'Iran.

...()...

Arrivés dans le Caucase, à 270 kilomètres environ à vol d'oiseau de l'Iran, les Allemands parachutent à leurs partisans sur notre sol des armes, des munitions et de l'argent. Car il y en a. Les Iraniens sont mêmes des partisans enthousiastes de HITLER.

...()...

Posé en termes simples, le problème était le suivant : nos compatriotes avaient subi la présence anglaise, ils connaissaient les horreurs de la Russie stalinienne; l'Allemagne, qui devait écraser ces deux puissances, représentait pour eux une chance inespérée.

Les Anglais ne l'entendaient pas de cette oreille. Prétextant la présence de techniciens allemands dans les chemins de fer et les usines, les Alliés adressent un ultimatum au roi : mettre les Allemands dehors ou assumer les conséquences de leur présence.

REZA Chah gouvernant en dictateur, personne n'a voix au chapitre, ce qui fait que l'on ne sait pas tout des transactions qui interviennent alors. Bien des points restent obscurs encore aujourd'hui, seul le résultat est connu : partant du constat suivant : présence de troupes allemandes à la frontière, augmentation de la tension du fait de la propagande radiodiffusée, apparition d'un courant antibritannique et pro-germanique, les Alliés décidèrent en 1941 de frapper un grand coup." (104)

"Au nord de puissantes forces motorisées soviétiques ont franchi la frontière en Azerbaïdjan, et d'autres unités avancent à l'est dans le Khorassan et sur toute la frontière. Cinq divisions britanniques montent du sud-est, du sud et de l'ouest. La Royal Air Force déverse ses bombes sur les objectifs militaires d'Ahvaz, Bandar-Chapour, Khorramchar, prenant soin cependant de ne pas détruire les installations pétrolières. En revanche, à l'aube du 25 août, un croiseur de la Royal Navy, le Shoreham, coula devant Abadan un de nos avisos; l'aviation soviétique bombarde Tabriz, Ghazvine, Bandar-Pahlavi, Rasht, Fegayeh." (105)

"Les Alliés envahirent (l'Iran, le 23 août 1941) non seulement pour les raisons évidentes de l'ouverture d'un nouveau passage vers la Russie, de l'élimination des agents allemands et la sauvegarde des installations pétrolières, mais également pour les raisons moins évidentes d'éliminer tout officier pro-Axe qui aurait pu être tenté d'évincer le Shah impopulaire et d'instaurer un régime pro-germanique." (106)

(104) S. BAKHTIAR - Ma fidélité - pp. 42, 43

(105) Mohammad Reza PAHLAVI - op. cit. - p. 50

(106) E. ABRAHAMIAN - op. cit. - p. 164

"Lorsque le 16 septembre 1941, les forces britanniques et soviétiques marchent sur Téhéran, REZA Shah abdique.

'Ayant offert toute ma force pendant ces quelques années au pays, maintenant je suis fatigué. J'ai senti que le temps était venu pour qu'une force plus jeune protège les affaires du pays.' (107)
Moi, Chah d'Iran par la volonté de Dieu et de la nation, ai pris la grave décision de me retirer et d'abdiquer en faveur de mon fils bien-aimé Mohammad Reza PAHLAVI..." (108)

REZA Shah quitta l'Iran la même année à destination d'abord de l'île Maurice, puis de l'Afrique du Sud.

"En juillet 1944 (le 4 Mordad 1323), REZA Shah mourut à Johannesburg. Sa dépouille mortelle fut momifiée en Egypte et, après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, elle fut rapatriée en Iran." (109)

Malgré la présence de l'occupant, les Iraniens se sentaient libérés de l'oppression cruelle et sanglante du despote.

"Durant les seize années précédentes (1925-1941), le pouvoir avait été fermement centré autour d'un homme. Mais pendant les treize années qui suivirent, de la chute de la monarchie militaire de Reza Shah en août 1941 jusqu'à l'avènement de la monarchie militaire de Mohammad Reza Shah, le pouvoir fut ballotté entre cinq pôles différents : la cour, le Madjlis, le Cabinet, les ambassades étrangères et le public en général.

De plus, chacun de ces pôles du pouvoir développait ses propres luttes intestines.

La Cour comprenait des conseillers civils à la recherche d'une véritable démocratie de même que des officiers de l'armée anxieux de rétablir une autocratie rigide. Le Madjlis était divisé en factions conservatrice, libérale et radicale, de même qu'en factions pro-Britanniques, pro-Américains et pro-Soviétiques.

Le Cabinet comportait des ministres qui étaient redevables de leur fonction soit à la Cour, ou à l'une des factions parlementaires, ou encore à des puissances étrangères.

Les puissances étrangères elles-mêmes devinrent hostiles les unes à l'égard des autres lorsque les Alliés de la Guerre Mondiale devinrent les antagonistes de la Guerre Froide.

Enfin, le public en général se divisa rapidement entre les forces sociales rivales lorsque les partis politiques eurent l'opportunité d'inspirer, de mobiliser et de représenter les groupes d'intérêts divers." (110)

(107) S.D. MADANI - Histoire politique contemporaine en Iran - Vol. I - p. 127

(108) Mohammad Reza PAHLAVI - op. cit. - pp. 50, 51

(109) M. LEDEEN & W. LEWIS - Fuite - p. 25

(110) E. ABRAHAMIAN - op. cit. - p. 170

"La disparition du dictateur a suscité une floraison de partis politiques, ce qui constitue sans aucun doute un fait nouveau. Ils virent le jour d'une manière anarchique, des groupements minuscules se formant souvent dans l'intérêt unique de ceux qui les créaient. On vit apparaître notamment l'Eradéh Melli ('Volonté nationale'), le Mardom ('Le Peuple'), l'Edelaat ('la Justice'). Deux formations surmontaient nettement : le parti d'Iran, nationaliste, d'inspiration soviétique-démocrate, et le parti Toudeh, dirigé et subventionné par l'URSS." (111)

A la fin de la guerre, il semblait évident que les Alliés se retirent des territoires iraniens, conformément aux décisions de la conférence de Téhéran (28 nov. - 1er déc. 1943), négociées entre ROOSEVELT, CHURCHILL et STALINE.

"Article V :

'Les forces alliées devront avoir quitté le territoire iranien six mois au plus après la fin de toute hostilité entre les forces alliées et l'Allemagne et ses alliés.' (112)

Mais les Soviétiques enfreignent le protocole mis au point lors de la conférence, maintiennent leur présence en Iran et soutiennent les séparatistes au Kurdistan et en Azerbaïdjan.

Les leaders des partis démocrates du Kurdistan (Ghāzi Mohammad) et d'Azerbaïdjan (Pichevari) visaient l'indépendance de leur région. Déjà, ils avaient mis sur pied les premières instances législatives de leurs "républiques".

Conjointement, la démarche astucieuse de A. GHAVAM SALTANEH, premier ministre qui va négocier avec Moscou un contrat pétrolier alléchant à la condition que l'URSS retire ses forces armées d'Iran, tout en sachant fort bien que le Parlement n'avalisera jamais cet accord concernant la prospection pétrolière et allouant 51% des participations aux Soviétiques pour 49% à l'Iran; et les récriminations anglaises quant au "problème" soviétique en Iran, ces deux facteurs vinrent à bout de la situation en Azerbaïdjan.

En mai 1946, les forces soviétiques se retirent et l'armée iranienne reprend possession des territoires concernés.

La fin de la Deuxième Guerre Mondiale et la défaite des forces de l'Axe entraînent un nouveau partage du monde, distribué surtout par les Américains.

(111) S. BAKHTIAR - op. cit. - p. 44

(112) Mohammad Reza PHALAVI - op. cit. - p. 52

Avec le plan MARSHAL, ils investissent l'Europe et ils recherchent une présence néo-colonialiste au Proche Orient : en Arabie Saoudite et Koweït ils ont réussi à obtenir des monopoles dans l'exploitation du pétrole, ce qu'ils désirent également décrocher en Iran.

Le Cabinet GHAVAM SALTANEH, dont on perçoit l'américanophilie, n'obtient plus la confiance du Parlement et il chute en 1947.

Pendant les trois années qui suivent, six gouvernements essayeront de maîtriser la situation en Iran (HAKIMI - HAJIR - SAED - MANSOUR - RAZMARA - 'ALA'). Mais l'un après l'autre, ils se heurtent à l'épineuse question du pétrole.

La situation s'envenime et devient des plus effervescentes : HAJIR et RAZMARA sont assassinés par les Fedaiyane Islam (*).

"Nous n'avions cessé tout au long de négocier avec l'Anglo-Iranian Oil Co, à laquelle nous demandions d'augmenter les redevances qu'elle nous versait sur notre propre pétrole. Les négociations avaient échoué sous le gouvernement SAED et n'avaient pas davantage sous son successeur, M. MANSOUR. J'appelai alors aux affaires le général Ali RAZMARA (juin 1949) mon chef d'état-major. Il reprit les pourparlers avec l'Anglo-Iranian, mais elle les fit traîner en longueur. Je me demande si, déjà, les jeux n'étaient pas faits et si l'arrêt de nos exploitations pétrolières réalisé plus tard par MOSSADEGH, n'était pas déjà prévu.

Bon général, RAZMARA devait se révéler médiocre, brouillon et faible à la tête des affaires parlementaires. Ce sont surtout les bêtises de RAZMARA qui alimentèrent la propagande du Front National de MOSSADEGH.

Ce mouvement soi-disant nationaliste, créé après la guerre se distinguait surtout pour sa xénophobie. Dès 1951, le cheval de bataille du Front devint 'la nationalisation du pétrole'.

J'avais été le premier à préconiser une telle mesure, mais ne pus être d'accord avec les moyens employés par MOSSADEGH pour l'obtenir. Ce furent alors de sauvages démonstrations contre le chef du gouvernement. Une propagande virulente, un déferlement de haine.

Le 7 mars 1951, le général Ali RAZMARA était assassiné devant la Grande Mosquée par un membre des Fedaiyane Eslam, groupe terroriste d'extrême droite.

J'appelai d'abord pour succéder à RAZMARA, un homme respecté, Hussein ALA', essayant de trouver à la question du pétrole une solution.

(*) Fedaiyane Islam : groupe musulman shi'ite extrémiste.

"Il fut formé en 1946, à Téhéran, par un jeune étudiant en théologie de 22 ans qui avait adopté le nom de Saïd Navab Safavi pour s'identifier au fondateur de l'Etat Shi'ite en Iran.

Constitué pour lutter contre 'toute forme d'hérésie', la première action des Feda'iyan fut d'assassiner KASRAVI."

E. ABRAHAMIAN - op. cit. - p. 258

Mais la vague d'agitation xénophobe persista, cependant que MOSSADEGH, au Parlement et ailleurs, promettait de combattre l'étranger, de faire respecter nos droits et d'arracher quotidiennement des centaines de milliers de livre sterling à l'Anglo-Irânian !

Grisés, entraînés, les chefs des divers groupes parlementaires, que je consultai, me le donnèrent comme l'homme de la situation.

J'étais intervenu en sa faveur en 1940, auprès de REZA Shah qui l'avait fait arrêter. De toutes parts on me pressait d'utiliser un homme aussi habile. J'avais quelques doutes mais résolus de le mettre, comme on dit, au pied du mur. Nous n'allions pas tarder à en voir les conséquences." (113)

"En août 1953, fortement soutenu par les Etats-Unis et l'Angleterre, qui ont enfin adopté une politique commune, et après avoir discuté de l'affaire avec mon ami Kermit ROOSEVELT, envoyé spécial de la CIA, je résolus d'en finir. Le 13, je chargeai le général Nematollah NASSIRI, alors colonel commandant la garde impériale, de remettre à MOSSADEGH le décret le destituant, et au général ZAHEDI, ex-partisan de MOSSADEGH qui redoute désormais d'être arrêté et se cache, le décret le chargeant de former un nouveau gouvernement." (114)

(113) ibidem - pp. 63, 64

(114) ibidem - p. 68

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAMIAN, E., *Iran between two Revolutions*, Princeton New Jersey, Princeton Un. Press, 1983, 2e éd., 561 p.
- ĀDAMIYAT, F., *Amir Kabir va Irān*, (Amir Kabir et l'Iran), Tehrān, Kharazmi, 1354 i/1975, 4e éd., 731 p.
- ĀDAMIYAT, F., *Andishe-ye taraghi va hokumat-e ghānoui-e 'asr-e Sepahsalar*, (Pensée progressiste et gouvernement légal à l'époque de Sepahsalar), Tehrān, Kharazmi, 1351 i/1972, 514 p.
- ASHRAFIAN, K.S. & ARNAVA, M.R., *Dowlat-e Nader Shah*, (Le gouvernement de Nadir Shah Afshar), tr. MOWMENI, H., Tehran, Shabguir, 2536 sh/1977, 2e éd., 345 p.
- BAKHTIAR, S., *Ma fidélité*, Paris, Albin Michel, 1982, 258 p.
- CHRISTENSEN, A., *Iran dar zasmān-e Sāssāniyān*, (L'Iran à l'époque sassanide) tr. YASSAMI, R., Tehran, Ebne Sina, 1351 i/1972, 4e éd., 588 p.
- DESTREE, A., *Les fonctionnaires belges au service de la Perse, 1898-1915*, Téhéran-Liège, Acta Iranica, Vol. VI, Bibl. Pahlavi, 1976, 374 p.
- DIAKONOFF, A.M., *Tārikh-e Mād*, (Histoire des Mèdes), tr. KESHAVARZ, K., Tehran, Zar, 2537 sh/1978, 2e éd., 659 p.
- DOWLATĀBADI, Y., *Hayat-e Yahya, Tārikh-e mo'aser - tehahar*, (Histoire contemporaine - Vol. IV), Tehran, Ferdowsi & 'Attar, 1361 i/1982, 2e éd., 461 p.

- FASHĀHI, M.R., Az Gāthā ta mashroutiyat gozāreshi koutah az tahavvolate fekri va edjtema'i dar djame'eye feodaliye Iran, (Des Gatha à la Constitution, évolution idéologique et sociale dans la société féodale en Iran), Tehran, Gutenberg, 1354 i/1975, 696 p.
- FASHĀHI, M.R., Moghadamei bar seyr-e tafakor dar ghouroun-e vosta, (Introduction aux courants de pensée au Moyen Age), Tehrān, Gutenberg, 1354 i/1975, 487 p.
- GHIRSHMAN, R., Irān az āqāz ta Eslām, (Iran, des origines à l'Islam), tr. MO'IN, M., Tehrān, Bongahe Nashr-e Ketab, 2535 sh/1976, 4e éd., 500 p.
- HEIKAL, M., Irān, ravayati ke nā gofteh mād, (Iran, l'histoire tue), tr. AHMADI, H., Tehrān, Elham, 1362 i/1983, 2e éd., 400 p.
- IBN EKHVAH (GHORESH, M.A.), Ā'in-e shahrdāri, (De la ville et de son administration), Tehrān, Bonyade Farhang-e Irān, 1347 i/1968, 236 p.
- IVANOFF, M.S., Enghelāb-e mashroutiyat-e Irān, (Révolution Constitutionnelle en Iran), tr. TABRIZI, A., Tehran, Shabguir, 1357 i/1978, 124 p.
- KASIMIRSKI (tr.), Le Corān, Paris, Garnier Flammarion, 1970
- KASRAVI, A., Tārikh-e mashroute-ye Irān, (Histoire Constitutionnelle en Iran), Tehrān, Amir Kabir, 1357 i/1978, 2 t.
- KHOSRAVI, K., Djame'e-ye-dehghani dar Irān, (La société paysanne en Iran), Tehrān, Payam, 1357 i/1978, 156 p.
- KHOSRAVI, K., Nezamhaye bahre bardāri az zamin dar Irān - az Sassāniyān ta Saldjoughiyan, (Le système foncier en Iran - des Sassanides aux Seldjoukides), Tehrān, Shabguir, 2535 sh/1976, 2e éd., 157 p.
- LEDEEN, M. & LEWIS, W., Hazimat yā shekast-e rosvā-ye Amrika, (Fuite), tr. SAMI'I, A., Tehrān, Nasher, 1362 i/1983, 328 p.

MADANI, S.D., Tarikh-e siyasi-ye mo'aser-e Iran, (Histoire politique contemporaine en Iran), Qom, Daftar-e Entesharat-e Eslami, 1361 i/1982, 411 p.

MENDEL, A., Rokhsareh-haye eghtesad dar ravand-e takamol-e edjtema'i (Schémas économiques dans le procédé social), tr. MOSAVAR RAHMANI, M., Vol. I, Tehrān, Djahan-e Ketab, 1353 i/1974, 118 p.
Vol. II, Tehrān, Masiar, 2536 sh/1977, 107 p.

PAHLAVI, Mohammad Reza, Réponse à l'Histoire, Paris, Albin Michel, 1979, 282 p.

PIGOLOSKAYA, N.V., YAKOUBOSKI, A.V., PETROCHEFSKI, A.I.P., BELNITESKI, A.M. STROUVA, L.V., Tarikh-e edjtema'i-ye Iran, (Histoire sociale de l'Iran), tr. KESHAVERZ, K., Tehrān, Payam, 1354 i/1975, 4e éd., 713 p.

PETROCHEFSKI, I.P., Eslam dar Irān, (L'Islam en Iran), tr. KESHAVERZ, K., Tehrān, Payam, 1354 i/1975, 4e éd., 565 p.

RAVANDI, M., Tārikh-e edjtema'i-ye Irān, (Histoire sociale de l'Iran), Tehrān, Amir Kabir, Vol. I, 1354 i/1975, 3e éd., 803 p.
Vol. II, 1344 i/1965, 664 p.
Vol. III, 2537 sh/ 1978, 2e éd., 770 p.

RYPKA, J., History of Iranian Literature, Dordrecht, D. Reidel, 1968, 2e éd., 928 p.

VARDASBI, A., 'Alale kondi va nā peyvastegui-ye takamol-e djami'e-ye feodaliye Irān, (Causes de la lenteur et de la sporadicité de l'évolution de la société féodale en Iran), Tehrān, Tchapar, 1354 i/1975, 89 p.

PREMIERE PARTIE

NADER EBRAHIMI

L'HOMME, L'ECRIVAIN

CHAPITRE I APERCU BIOGRAPHIQUE

Nader EBRAHIMI QADJAR KERMANI, ou plus simplement Nader EBRAHIMI lorsqu'il signe ses ouvrages, naît le 3 avril 1936 (14 Favardin 1315) à Téhéran dans le vieux quartier de *Sar Tcheshmeh* (*).

Son père, 'Ataollah EBRAHIMI, était ingénieur agronome. Il était issu d'une famille descendant de la dynastie Qadjar. Fêré de chasse, il aimait à immortaliser ses trophées en les empaillant. Il appréciait également les charmes de la volière, la peinture et la botanique.

Sa mère, Fakhri, provient d'une famille de petits bourgeois. Elle était employée de banque.

'Ataollah et Fakhri ne suivirent pas longtemps la même route et, lorsque Nader a sept ans, ils divorcent.

*"Je me rappelle fort bien du jour où elle (ma mère) se sépara de mon père.
J'en garde le goût amer, l'odeur de la poudre de charbon de bois humide, sa noirceur.
Le jour où la vie ensemble se craquela comme une assiette ancienne ou décor de roses, à midi.
C'est la douleur d'une mauvaise expérience d'intimité, d'habitude.
C'est le divorce entre la porte et le bois qui la composait. C'est la preuve du manque d'habileté du menuisier.
Nous (ma soeur et moi) étions dans la cave et nous regardions par le soupirail ajouré de céramique verte.
Sur le sol, on avait disposé des boules de poussière de charbon pour alimenter le korsî en hiver.*

(*) *Sar Tcheshmeh* : quartier du vieux Téhéran. A l'époque de Nasser eddin Shah, Hadji Ali Reza construisit un grand canal pour alimenter la ville en eau potable depuis la montagne Shemiran. Au coeur de *Sar Tcheshmeh* jaillissait la source pour se répartir par la ville. Sa situation (à proximité du bazar, du palais des Qadjars) en a fait un carrefour historique et religieux. En effet, une des plus grandes et des plus belles mosquées de Téhéran, la mosquée Sepahsalar, y fut érigée sous Nasser eddin Shah. Plusieurs événements importants de la révolution Constitutionnelle de 1906 s'y déroulèrent. Après la révolution, on y éleva le Parlement (Madjlis-e Shorayeh Meli) à côté de la mosquée Sepahsalar.

C'était l'automne, c'était l'été, c'était la cinquième saison de l'année qui jamais plus ne revint dans les années qui suivirent. En pleurant, Père dit :

- Ce que tu veux Mehri (), ce que tu veux.*

Et il était sincère.

- Tu n'as pas beaucoup pensé à tes enfants, Mehri.

Comme elle était devenue impitoyable ma gentille mère, comme elle était dure et intraitable.

Lorsque Père referma le coffre qui contenait la vaisselle, j'entendis ses sanglots. Quelle douleur d'entendre pleurer un homme.

Il dit encore :

- Mehri, je ne veux pas, n'oublie pas, c'est toi qui l'as voulu.

Et il était sincère.

Il devait beaucoup aimer ma mère pour se séparer d'elle ainsi.

Quelques années plus tard, après d'une nouvelle épouse qui lui avait donné un fils et trois filles, un soir, je lui demandai :

- Papa, dis-moi la vérité, tu aimes encore ma mère ?

Et il pleura encore comme ce jour amer à l'odeur de la poudre de charbon humide, noir, après douze années.

Il dit :

- Fiche le camp, morveux." (1)

EBRAHIMI n'a jamais oublié la douloureuse réalité de ce divorce. Il était assez âgé pour comprendre, mais encore à un âge où un enfant a besoin de tout l'amour de ses parents.

Il alla vivre avec sa mère et sa soeur resta chez son père. C'était préférable car Nader n'avait pas un excellent contact avec son père.

"Dans l'après-midi de ce jour-là, le jour où la joie de ne pas aller à l'école avait été gâchée par une chose étrange au goût mauvais, Zahra et moi, comme la table, le pied de lampe décoré de fleurs, les casseroles et les objets en cristal, nous avons été partagés.

Après quelques années, ma conscience très sensible commença à éprouver du chagrin pour mon père.

C'était un vaincu complet. Il avait été vaincu par sa femme, puis par la maladie et par ses enfants." (2)

EBRAHIMI a une soeur née de l'union de ses parents. Lorsque ses parents se sont remariés, il eut du côté de son père une demi-soeur et un demi-frère, et du côté de sa mère, trois demi-soeurs.

L'enfance de N. EBRAHIMI est une période très austère. Son père était un homme autoritaire, une personnalité s'incrinant dans le modèle type du père oriental.

(1) N. EBRAHIMI - Un mur de papier - p. 44

(2) ibidem - p. 45

(*) les nécessités de l'écriture ont transformé les prénoms.

"Ma première grande décision dans la vie fut de ne pas peiner ma mère. Mon père, c'était moins important parce qu'entre nous il y avait une espèce de loi du talion et notre relation était bâtie sur le donnant-donnant et chacun avait son dû.

Ma conscience ne fut jamais troublée à cause de la peine que mon père pouvait éprouver.

Si trois fois par jour il ne me faisait pas pleurer et s'il ne voyait pas la tristesse ou la rage ravager mon visage, s'il constatait que j'étais installé dans un de ces si rares moments de joie bête naïve, il en était malade et se plaignait de douleurs dans les jambes, le dos ou à la tête.

Alors, lorsqu'il me demandait un verre d'eau, j'allais le chercher dans le bassin où nageaient des tas de petites bestioles.

Mon père était colombophile et je coupais les plus longues penes des ailes de la colombe à collier, celle qui, tôt dans le ciel du matin, décrivait des arabesques sous le regard charmé de mon père.

- Espèce de bâtard !

... () ...

Il m'appelait 'le petit manoeuvre', 'le porteur', ou encore, s'il était dans un jour de grande gentillesse, 'le boeuf'. Mais la plupart du temps, il me transmettait ses messages par personne interposée : 'Dis à ce porteur d'aller acheter des cigarettes', 'Appelle ce boeuf, qu'il m'apporte de l'eau' " (3)

Ce type de relations entre un père et son fils incite souvent l'enfant à reporter toute son affection sur sa mère, surtout dans une société religieuse et traditionnelle dans laquelle la mère symbolise la patience, la bonté, un véritable havre de douceur. Dans ses bras se trouve le meilleur refuge pour les enfants, surtout les fils jusqu'à ce qu'ils soient presque des hommes.

"J'avais sept ans lorsque je pris une grande décision. A ce moment je ne sentais pas la valeur de ce mot 'décision', je n'avais encore appris l'alphabet que jusqu'au début de la lettre 'd'. Le regard éploré de ma mère avait influencé la lumière de ma conscience.

Au moment où Zahra faisait de la peine à ma mère, par obligation, je me battais avec elle, nous déchirions nos cahiers et brisions des petites choses trop fragiles, ce qui tourmentait encore plus ma mère.

Jamais je ne réussis à lui expliquer que j'avais décidé de ne laisser personne lui causer de la peine. Jamais je n'ai réussi à lui crier du fond de mon cœur : - Maman, je ne permettrai à personne de te tourmenter, je t'emmènerai sur la plus haute tour des rêves - . Plus tard non plus je n'ai pas réussi à le lui dire, lorsqu'elle venait tous les jours à la prison, à midi, qu'elle m'apportait à manger, dans le soleil, le vent ou la neige et qu'elle suppliait

pour qu'on la laisse me voir, même de loin, au travers des barreaux. J'ai compris qu'ils (les gardiens) ne voulaient pas vraiment la renvoyer, mais mes yeux étaient si cernés.

Une fois, notre promenade était à l'heure de midi. J'ai entendu ses pleurs de l'autre côté du mur impitoyable. J'ai entendu qu'en pleurant elle gémissait :

- Mon fils, je veux mon fils. Si vous l'avez tué, donnez-moi son cadavre et s'il vit, montrez-le moi. Je veux mon fils...

J'ai crié :

- Ma mère, je suis bien, mieux que jamais. Je vis, ma mère, je vis... Ses pleurs s'arrêtèrent, elle n'était que ses oreilles qui m'entendaient et j'ai crié :

- Maman, je suis bien, je suis en bonne santé.

- Mahmud, c'est toi ? C'est toi Mahmud ?

- C'est moi, Maman, moi, Mahmud.

Et elle dit :

- Je t'aime. Je me sacrifierai pour toi." (4)

La scolarité de Nader se passa dans différents établissements de différentes villes du pays (Gorgan, Mashhad, Téhéran). Il garde de cette époque d'avant le baccalauréat un mauvais souvenir. Il a écrit que l'école est un lieu où la vie s'égare, où elle se consume, particulièrement dans une organisation pédagogique qui se base sur les châtiments. En un mot, l'école eut une influence pernicieuse sur le moral de notre écrivain.

"Si l'imbécilité dans l'enfance peut garantir la célébrité de l'adulte, alors je fus vraiment le roi des congres. J'ai mis deux, trois ans, parfois plus pour passer d'une classe à l'autre."

(5)

"Aucune chose n'est plus détestable, ni n'est plus néfaste, ni n'apporte plus de tourments que l'école." (6)

"...comme j'aimais m'enfuir des mains de Qolan, Safar, Amou Djaberi et de l'autre portier de l'école.

S'ils n'avaient pas été devant la porte je n'aurais pas eu envie de m'enfuir. Mais tant qu'ils étaient là, j'étais oppressé et je devais m'enfuir dans la rue et fouiner partout.

Le soir tombé, je me rongais de remords.

La meilleure manière de me punir était d'écrire sur un papier :

- tu seras un âne - " (7)

(4) ibidem - p. 45

(5) ibidem - p. 46

(6) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

(7) N. EBRAHIMI - Un mur de papier - p. 48

EBRAHIMI commença dès l'âge de 13 ans à travailler tout en continuant ses études pour obtenir le baccalauréat. Il réussit le concours d'entrée à la faculté de droit de Téhéran.

Contraint par les problèmes que soulevèrent ses implications politiques dans les rangs de l'opposition, qui le conduisirent en prison, il abandonna l'université.

"J'ai abandonné la faculté de droit, ou il serait plus correct de dire que la faculté de droit m'a abandonné. Mon espoir de défendre le voleur, l'assassin, l'escroc, a été avorté." (8)

Plus tard, il réussit à se faire admettre en littérature anglaise.

*"Cette fois, j'étais inscrit en littérature anglaise, section qui ne m'attirait pas. C'était plutôt une plaisanterie qu'une soif de science.
L'école et les cours ne me plaisaient pas." (9)*

Enfin, en 1962, 1963, il est diplômé en littérature anglaise après avoir passé six années au lieu des trois prévues pour ce cycle. Il avoue lui-même que l'aide de certains professeurs n'est pas étrangère au fait qu'il ait décroché ce diplôme.

*"Ma licence sous le bras, je suis allé au service du personnel de la banque (où il travaillait à l'époque).
- Bon, maintenant je suis licencié. Vous me changez mon emploi de caissier pour un autre travail avec un meilleur salaire.
- Nous n'avons pas besoin d'un licencié. Le baccalauréat nous suffit amplement. Pour vous, il y a du travail partout.
Au revoir, banque.
...()...
C'était la première fois que j'étais au chômage." (10)*

Depuis qu'il a travaillé, EBRAHIMI s'est également intéressé activement à la vie politique qui l'avait attirée depuis ses 13, 14 ans.

Le motif principal de cet attrait avait été l'ouverture politique qui prit place en Iran après l'abdication de REZA Shah. Une telle liberté n'avait pas été ressentie depuis la révolution constitutionnelle de 1906. Les groupes et les partis politiques apparurent comme des champignons après un orage.

(8) N. EBRAHIMI - Ibn Mashqale - p. 54

(9) ibidem - p. 58

(10) ibidem - p. 74

"Parfois je me demande comment je me suis engagé dans cette voie, moi qui ne suis personne, ni Ghandi, ni Nehru, ni une autre personnalité célèbre.

Qui a martelé le visage du forgeron dans mon esprit ?

Si j'y avais renoncé par écrit, embrassé ce serment et que je le range, j'aurais eu raison.

Un jour Ali me dit :

- Veux-tu être des nôtres ?

- Qu'est-ce que cela signifie ?

- Cela veut dire devenir un contestataire, comme nous tous.

- Sois plus explicite, Ali. Ici, il n'y a personne qui ne soit contestataire. Seule la manière de contester doit être définie.

Les gens que tu vois vont leur chemin, mangent leur pain, ils s'occupent de leurs affaires, ils ne s'intéressent pas aux autres, et ce sont aussi des contestataires.

Par leurs regards, leurs rires, leur science, leur patience, tu peux comprendre leur message.

Pour moi, c'est la manière de contester qui importe.

- Attends Mahmud. Viens aux réunions, aux séances d'information, tu poses tes questions et tu décides après.

- Je viendrai.

Et j'y suis allé, et après j'y suis allé, j'y suis allé, j'y suis allé. Tant et si bien qu'on écrivit mon nom en gros caractères." (11)

Le parti auquel N. EBRAHIMI a adhéré, dont il fut membre pendant plus de trente ans, au sein duquel il assumait certaines hautes responsabilités, est le *Hezbe Melate Iran*, soit le parti de la nation d'Iran.

Un an après la révolution islamique, soit en 1980, il était encore affilié à ce parti.

Au départ, le *Hezbe Melate Iran* avait les mêmes fondements que le *Hezbe Paniranism* et ce parti unique s'appelait : *Maktabe Paniranism*.

En 1949, Mohsen PEZESHKPOUR et Dariush FOUROUHAR fondèrent le *Boniyade Maktabe Paniranism* en publiant un manifeste.

Ce parti était animé d'un vibrant sentiment nationaliste et fut influencé le *National Socialisme allemand*.

Il avait choisi pour emblème : - ≠ - et ses membres s'interpellaient par 'Sarvar' (seigneur) en ponctuant leurs interventions d'un salut proche du salut fasciste et de 'Payandeh Iran' (éternel Iran).

Leur idéal était de réunir l'ensemble des territoires du plateau iranien sous les couleurs du drapeau national.

En 1951, 1952, le *Maktabe Paniranism* se scinda en : *Hezbe Paniranism*, dirigé par Mohsen PEZESHKPOUR (qui le dirige encore aujourd'hui de son exil à Paris), dont l'organe officiel de presse était 'Rouzenamehye Khakokhun' (khak - terre, khun - le sang); et le *Hezbe Melate Iran*, dirigé par Dariush FOUROUHAR, dont l'organe de presse était 'Armane Melate' (l'idéal du peuple)

B. DJAZANI explique cette séparation.

"FOUROUHAR prit le parti de MOSSADEGH, mais PEZESHKPOUR avait une tendance plutôt royaliste." (12)

"Admirateur de la première heure de MOSSADEGH, Dariush FOUROUHAR avait organisé des manifestations d'étudiants pour supporter MOSSADEGH en 1944 déjà.

...()...

Doutant de l'admiration de son collègue (Mohsen PEZESHKPOUR) pour MOSSADEGH, FOUROUHAR quitta bientôt le parti Paniranism et fonda son propre parti nationaliste.

...()...

Le parti nationaliste était féroce anti-royaliste, anti-communiste, anti-capitaliste, antisémite et même anti-clérical.

Il se proposait de reconstruire l'Iran en regagnant les 'territoires perdus' du Bahrein, d'Afghanistan et du Caucase.

Il clamait que la 'pure race iranienne' était menacée non seulement par le communisme soviétique et le capitalisme britannique, mais aussi par l'expansionnisme arabe et turc. De plus, il rendait responsable du sous-développement de l'Iran les 'mollah réactionnaires', 'les propriétaires exploités', les puissances étrangères et les minorités religieuses, spécialement les Juifs et les Baha'is." (13)

Parmi les documents découverts lors du siège de l'ambassade des Etats-Unis après la révolution islamique, on peut lire à l'adresse de D. FOUROUHAR une note qui souligne son image d'homme politique intègre, qui explique qu'il ait toujours réussi à imprimer ses opinions à l'action de son parti.

"CONFIDENTIEL"

a) Dariush FOUROUHAR, âgé de 40 ans, est dit être l'opposant le plus populaire dans les cercles de jeunes Iraniens aujourd'hui (1969). Ses longues années d'opposition et la direction du Parti National d'Iran attestent la ferveur de son engagement politique.

Il fut arrêté pour des raisons politiques à la fin de septembre 1964 à un moment où son parti de la Nation d'Iran était considéré comme la composante la mieux organisée et la plus militante du Front National. Il fut libéré de prison le 25 octobre 1966, non moins opposé au Shah et donc il refusa toutes les cajoleries du régime pour l'inciter à renoncer à son opposition politique.

...()...

En février 1968, lorsque le premier ministre HOVEYDA...()...offrit à FOUROUHAR (avocat de profession) un poste officiel comme conseiller après de n'importe quel ministère s'il renonçait à s'opposer au

(12) B. DJAZANI - Trente années d'Histoire de l'Iran - Vol. I - p. 84

(13) E. ABRAHAMIAN - Iran between two Revolutions - p. 258

au gouvernement. FOUROUHAR déclina catégoriquement sa proposition, il préférerait attendre le moment propice où une action politique contre le Shah serait possible." (14)

"Lors de son congrès, en 1961, le Parti de la Nation d'Iran modifia les termes de son statut de base qui s'appuyait sur le Hezbe Paniranism. Surtout, ils exclurent l'obligation du formalisme nazi. Ils insistèrent sur le plan économique et complétèrent les projets socio-économiques. (*) " (15)

A partir de cette époque, le Hezbe Melate Iran mena une existence plutôt calme si l'on excepte la campagne menée en 1971 contre l'accession à l'indépendance de l'île de Bahrein, campagne avortée par l'intervention des forces de police.

N. EBRAHIMI prit une telle importance au sein du parti que D. FOUROUHAR le désigna comme son successeur.

De temps à autre, D. FOUROUHAR et N. EBRAHIMI étaient arrêtés par les forces de police pour être relâchés quelque temps plus tard.

"En 1962, pour la deuxième fois, j'ai été incarcéré pendant quatre mois. Déjà en 1955 j'avais été emprisonné pour avoir inscrit des slogans contre le régime.
...()

Mon emprisonnement fut moins pénible en 1962 et je n'eus pas à subir plus que la torture assenée par les mains et les pieds de la SAVAK. Ensuite, j'étais en compagnie de leaders du Djebheye Meli, d'étudiants, et de l'Ay. TALAGHANI dans la prison de Ghezel Ghaleh.

Plus tard, en été 1964 je pense, je fus arrêté avec un groupe de militants par le procureur général militaire pour avoir édité des journaux clandestins (j'étais spécialiste dans l'édition clandestine; avec un minimum je pouvais imprimer des tracts).

Le procureur m'interdit de séjourner à Téhéran. Je partis donc pour Gorgan. Un an plus tard, sans autorisation, je revins à Téhéran et je fus arrêté pour subir un bref interrogatoire.

Ensuite, régulièrement, tous les six mois, ou tous les ans, j'ai été appréhendé par la SAVAK pour être interrogé. Leur but était de vérifier que je ne trempais pas dans les milieux politiques très actifs.

(14) Documents du nid d'espions - n° 20 - p. 30

(15) B. DJAZANI - op. cit. - Vol. II - p. 100

(*) nationalisation de la grande et de la moyenne industrie, nationalisation des terres et des ressources aquifères, des mines; institution du droit au travail; suppression des droits de succession, de la propriété personnelle superflue; enseignement obligatoire; volontariat dans le service militaire; assurance sociale gratuite pour tous; protection de l'unité du territoire national; abolition du régime monarchique au profit d'une république.

N. EBRAHIMI - correspondance personnelle avec l'auteur -

La dernière fois, en 1975, je fus arrêté par le comité d'Evin à mon domicile. Ils m'ont bandé les yeux et je restai deux jours dans une cellule totalement obscure, pendant lesquels ils m'interrogèrent, puis je fus relâché." (16)

Pendant la révolution de 1979, le Hezbe Melate Iran, comme tous les partis jusqu'alors groupés dans l'opposition, a pris une attitude active.

Dans le premier gouvernement BAZARGAN après la révolution, D. FOUROUHAR occupa le poste de ministre de l'Emploi et du Travail, N. EBRAHIMI devint son conseiller et, plus tard, directeur de l'organisation des volontaires du Croissant Rouge.

Après la démission de M. BAZARGAN, D. FOUROUHAR et N. EBRAHIMI perdirent leurs postes officiels.

En parallèle à ses activités politiques, quelque absorbantes qu'elles aient pu être, et en plus de l'écriture, N. EBRAHIMI a toujours exercé un métier.

Le nombre de professions qu'il a exercé depuis l'âge de 13 ans jusqu'aujourd'hui dépasse les vingt métiers différents.

Dans *Tbn Mashqale'* (le fils des professions) il raconte largement ses diverses occupations, et dans *'Aboul Mashaqel'* (le père des professions) qui n'a pas encore été publié, il poursuit la relation de sa vie professionnelle. Parmi ces métiers, citons : graphiste, peintre, typographe, ouvrier en mécanique agricole, secrétaire, dactylographe, comptable, caissier de banque, directeur d'une société d'iranologie, professeur, scénariste, réalisateur, etc.

"Je me souviens du jour où mon père dit :

- Je voudrais vider le bassin. L'ouvrier me demande trois tomans pour le faire. Tu veux gagner trois tomans ?

Immédiatement, je me déshabillai. Je saisis un vieux seau percé, j'entrai dans le bassin et je jetai l'eau verdâtre dans le jardin ou dans la rigole en faisant attention aux poissons rouges et gris. Je filtrai l'eau vaseuse du fond du bassin dans une passoire et je pris les poissons qui bondissaient, mettant leur vie dans ma main, et je les déposai dans une bassine remplie d'eau propre.

...()...

Je n'avais pas plus de dix ou douze ans que, déjà, je pensais que je ne refuserais aucune profession honorable. Je l'accepterais, sans réfléchir, sans considérer si je pouvais ou non la mener à bien.

...()...

A force de tirer l'eau du bassin, pendant deux ou trois jours j'ai eu mal au dos et aux jambes.

Lorsque j'allai au lit, je sentis ma jambe douloureuse à cause de l'eau froide du bassin en automne, mais quelle joie d'avoir accompli ce travail.

...()...

Enfin, mon père ne me paya pas pour ma peine une fois le travail achevé. Je dû attendre qu'il perçoive son salaire à la fin du mois et qu'il partage l'argent sur le tapis de Kerman.

Il a donné à chacun son argent de poche, sauf à moi qui ne reçus que les trois toman qu'il me devait." (17)

"Il faut pouvoir exercer différentes activités. Notre situation est une vraie lutte et une lutte nécessite de la peine.

Chaque homme qui veut lutter pour des raisons et sous des formes quelles qu'elles soient, doit être capable de rester vivant et pour cela il faut s'alimenter.

Donc, pour répondre à cette nécessité, il faut être capable d'exercer plusieurs métiers.

Ainsi, si une porte se ferme, une autre s'ouvrira pour nous permettre de gagner le minimum nécessaire à l'achat de deux comprimés d'aspirine." (18)

En 1961, EBRAHIMI épouse Farzane MANSOURI, une parente éloignée de sa mère qui est également licenciée en anglais et professe dans l'enseignement.

"Au début de mon mariage avec Farzane, j'éprouvais seulement un sentiment de bien-être à ses côtés. Mais bientôt, je découvris que j'étais amoureux d'elle.

Plus tard, ayant traversé différentes situations qu'on ne peut raconter, qui demanderaient plusieurs volumes pour être notées, j'ai su que je l'aimais et je l'aime toujours.

Cet amour dépasse sa seule présence, ce sont plutôt les liens qui tissent notre relation, le rôle qu'elle a joué dans ce que je suis devenu et encore beaucoup d'autres choses que les mots ne peuvent exprimer.

Lorsque je la regarde, je sens que quelque chose se passe en moi, tout comme quand son regard se pose sur moi." (19)

Dans 'Ibn Mashqale', N. EBRAHIMI fait allusion avec respect et gratitude à son épouse. Il reconnaît qu'elle a joué un rôle important dans sa démarche littéraire.

Dans les jours sombres, durs, elle sut être à ses côtés pour le soutenir, elle a supporté avec patience les heurts de la vie commune.

(17) N. EBRAHIMI - Ibn Mashqale - p. 8

(18) ibidem - pp. 7, 8

(19) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

"Ce point est très important et il faut le souligner ici. Bien sûr, plusieurs personnes en ont parlé, mais de leur point de vue. Il est aisé à la femme de détourner son mari de son chemin, ou, au contraire, elle peut le mener au but. Elle peut le protéger, lui éviter de se briser, de se soumettre. Il lui suffit de dire : 'Cela suffit, j'en ai assez de cette situation. Pendant combien de temps encore allons-nous manquer d'argent, être gêné ? Jusqu'où vas-tu pousser la loyauté, la noblesse d'âme ? On ne peut s'en vêtir, ni l'utiliser pour payer le loyer. Ne pense pas seulement à toi, à surveiller ta grandeur d'âme. Nous avons besoin de confort, nous sommes des êtres humains. Pour nous passe au-dessus de tes principes. La vie c'est comme ça, tout le monde est comme ça.' De cette manière, la glissade est assurée et la probabilité de la chute est grande, si bien sûr tu aimes ta femme et tes enfants. Mais la femme peut dire, avec un sourire calme et doux : 'Cela passera, cela s'arrangera. Choisis le bon chemin, ne penses pas au pain ni au loyer. Nous accommoderons notre vie, nous nous installerons dans une chambre, nous mangerons du pain avec un peu de fromage comme beaucoup d'autres et ils n'en sont pas morts. Cela ne durera pas.' C'est la juste vérité : sans l'aide de ma femme, je n'aurais jamais pu poursuivre mon chemin jusqu'au bout et rester fort. Je ne suis absolument pas un super homme, ni un vaillant chevalier. Je ne suis ni aussi pur, ni aussi responsable que je voulais le laisser paraître. Je doutais constamment et la moindre suggestion pouvait me détourner du chemin que je suivais. Une simple lueur dans le regard de ma femme aurait pu faire dévier mon chemin et j'aurais obliqué, obliqué. Il aurait suffi que je sache que, comme ma soeur, elle désirait quelque chose. Il aurait suffi qu'elle incite ma fille. 'Dis à ton père : -Papa, pourquoi l'oncle docteur a-t-il deux voitures et nous n'en avons pas ? Et pourquoi l'oncle Oushang a-t-il une télévision et nous n'en avons pas ?' Je me serais rendu, j'aurais plié, je me serais enfoncé comme on s'enfonce dans le coussin moelleux d'un fauteuil de bureau qui tourne, tourne. Pendant toutes ces années, c'est ma femme qui a résisté pour moi, ou apportait les matériaux pour construire ma résistance, pas avec des formules, ou des cris mais plutôt avec son silence content. ...()... Elle m'a rarement demandé des explications. Jamais elle ne m'a fait de demandes extravagantes. Je ne me rappelle qu'elle ait envié le confort et la tranquillité des autres. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait jamais tarabusté... En quelques lignes je ne peux transcrire toutes les qualités de ma femme, mais je pourrais écrire un livre sur ce sujet qui pourrait servir aux jeunes mariées. Nous, les hommes, sans les femmes, nous sommes faibles." (20)

N. EBRAHIMI a dédié deux de ses recueils de nouvelles à son épouse (*).

Nader et Farzane ont eu trois enfants, trois filles : Helia, Elika, et Ry-Ka.

'Helia' est le nom du personnage principal du roman *"Une autre fois la ville que j'aimais"*, auquel EBRAHIMI a longuement travaillé.

'Elika' est le nom d'un village du Nord du pays, et Ry-Ka signifie en pehlevi 'aimer'.

Helia vient d'obtenir son baccalauréat et voudrait poursuivre des études universitaires. Elika est encore au lycée, quant à Ry-Ka elle a encore le temps de penser aux études, elle est âgée de un an et demi.

"J'aimerais qu'elles deviennent artistes, même si cela doit leur apporter quelques douleurs, je pense que c'est une bonne voie." (21)

Lorsqu'on l'interroge sur sa vocation d'écrivain, voici ce que N. EBRAHIMI répond :

"Je n'ai pas encore compris pourquoi j'ai commencé à écrire, ni comment j'en suis venu à choisir l'écriture.

Je pense avoir hésité au début entre la poésie et la prose.

Je ne sais pas comment ce fléau s'est emparé de moi.

Un jour, j'ai écrit en préface à 'Mon petit pays', que l'écriture était une douleur pour moi et j'affirme que c'est la vérité.

Je voulais être chasseur, puis alpiniste (cela je l'ai été), puis peintre, et encore beaucoup d'autres choses. Mais jamais je n'ai désiré que mon sang, tout mon sang, jour et nuit, goutte à goutte coule sur le papier sans que soit jamais guérie aucune blessure qui meurtrit mon esprit, que les larmes inondent mes yeux pour le sort d'un héros de papier et pour un peuple qui ne ressemble pas à ce champion.

...()...

C'est la douleur du monde qui m'a fait écrire. C'est une relation étrange qui me fait écrire. Il y a quelqu'un en moi qui écrit, quelqu'un que je connais à peine. C'est lui qui écrit et il me montre ce qu'il écrit. J'ai constaté qu'au contraire de moi, il était très sincère et compatissant et ce qu'il dit est juste.

Je l'envie. Mais c'est mon poignet qui supporte la fatigue, car celui qui est en moi et qui écrit n'a pas de matérialité, c'est un esprit. Pendant trente et quelques années il m'a torturé et Dieu sait que j'aurais aimé être condamné à ne plus écrire...

...()...

Comment exprimer mon sentiment ?

Ecrire est un supplice, mais l'écriture est mon sort.

(21) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

(*) 'Les lieux publics' et 'La grandeur du sens de l'attente'

*C'est la seule arme dont je dispose pour me battre.
Je voudrais lutter jusqu'à la dernière balle. Je ne voudrais
pas laisser un travail inachevé et mourir.
Je pense que si je réussis à dire tout ce que je voudrais dire,
je pourrai aider le changement du monde, pour améliorer la vie
des générations futures, celle de mes enfants." (22)*

Les écrits de Nader EBRAHIMI édités en 1982 représentent plus de quarante volumes que l'on peut présenter en neuf rubriques (*).

1. NOUVELLES

Jusqu'en 1979, la nouvelle représente le genre littéraire le plus affectionné par notre auteur.

Rassemblées en dix recueils, on peut en lire pas moins de quatre-vingt dix-neuf.

- . "Une maison pour la nuit" (*Khānehī barā-ye shab*)
(10 nouvelles)
- . "Questions sans réponse" (*Pasokh nā pazīr*)
(11 nouvelles)
- . "Mossaba, rêve d'utopie" (*Mossaba va royāye gādjerat*)
(16 nouvelles)
- . "Les lieux publics" (*Makānhāye 'anowmi*)
(9 nouvelles)
- . "Les contradictions intérieures" (*Tazādihāye darōwmi*)
(8 nouvelles)
- . "Légendes de la pluie" (*Afsāne ye bārān*)
(12 nouvelles)
- . "Le mille-pattes noir" (*hezār pāye siyāh*)
(11 nouvelles)
- . "Histoires d'amour de la mauvaise année" (*Ghazaldāstānhāye sāle bad*)
(12 nouvelles)
- . "Copie sans original" (*Roumeveshte bedowme asl*)
(7 nouvelles)
- . "La grandeur du sens de l'attente" (*Vos'at m'anāye entezār*)
(3 nouvelles)

(*) une liste exhaustive des ouvrages écrits par N. EBRAHIMI peut être consultée en annexe.

2. ROMANS

"Le feu sans fumée" (*Ātash-e bedowne doud*)

Le plus important des romans qu'a écrit N. EBRAHIMI, qui s'inscrit dans la saga socio-historique.

EBRAHIMI y traite de la réalité historique, politique, humaine que vivent deux grandes tribus turcomanes : les Yamout et les Gogalan qui sont établies dans le Nord-Est de l'Iran.

Elles s'opposent en de violents affrontements quant au droit de chacune à jouir de l'eau de la rivière.

EBRAHIMI a emprunté le titre de son récit à un dicton turcoman qui dit :

Un jeune homme ne peut être sans pêché, comme le feu ne peut être sans fumée.

Entre les Yamout et les Gogalan les couteaux restent tirés et après tant d'années de rivalité, alors qu'un vent de réforme souffle sur la steppe, ils persistent dans leur antagonisme.

Une grande partie du roman nous conte la vie de GALAN ODJA, grand guerrier, amoureux fidèle, poète sauvage, joueur de tar qui aime faire parler le sang.

Tout entier il est animé par le sentiment de se venger des Gogalan. Mais GALAN ODJA aime SOLMAZ, la fille de BUYUK OUTCHI, le chef de la tribu des Gogalan.

Cette 'épopée' amoureuse sert de trame aux six volumes qui composent le roman. Trois volumes ont déjà été édités à ce jour et EBRAHIMI promet la parution prochaine des trois autres.

"Le feu sans fumée" a été adapté avant 1979 pour le petit écran et a été diffusé sous la forme d'un feuilleton de trente heures à la télévision iranienne.

En plus du souffle épique qui traverse ce roman, EBRAHIMI nous livre une étude sociologique qui nous ouvre la connaissance d'un peuple peut-être méconnu.

"Une autre fois la ville que j'aimais"

(*Bare digar shahri ke dūst midāsh tam*)

EBRAHIMI confesse qu'il lui fallut cinq ans pour maîtriser la complexité de l'intrigue de ce roman.

Elle peut se résumer par une histoire d'amour de jeunesse, interrompue par des parents peu compréhensifs.

Onze ans plus tard, le héros revient et retrouve, une autre fois, la ville où il a aimé et qu'il aimait.

Il découvre les changements apportés par le temps écoulé et les souvenirs se pressent aux portes de sa mémoire.

Le succès qu'a rencontré ce roman lui avait valu, en 1979, cinq rééditions.

"Homme crime et probabilité" (*Ensān djenāyat va ehtemāl*)

L'auteur se fait le défenseur d'un paysan accusé d'avoir assassiné sa femme et, profitant d'un tremblement de terre, d'avoir maquillé le crime.

EBRAHIMI utilise son propos pour brillamment s'illustrer comme un homme en quête du sens de la justice, préoccupation majeure dans sa démarche littéraire.

3. HISTOIRES POUR ENFANTS

En 1979, N. EBRAHIMI avait écrit vingt livres destinés aux enfants.

Il fut à deux reprises lauréat de l'Association du Livre pour Enfants : en 1977, pour *"Loin de la maison"*, et plus tard pour la traduction du livre de A. PEYTON : *"Pleure mon cher pays"*.

Il a également remporté le premier prix du Festival du Livre Illustré de Bratislava, pour *"Les corbeaux"*, ouvrage qui lui valut encore une place d'honneur au Festival du Livre pour Enfants du Japon.

Parmi les ouvrages destinés aux enfants, citons :

"Les longs et lointains voyages de Hami et Kami"

(*Safarhāye dūr-o-dērāze Hami va Kāmi*)

Il s'agit d'un volumineux ouvrage (deux mille pages) qui s'adresse aux enfants et aux adolescents.

N. EBRAHIMI y raconte l'Iran : son histoire, son folklore, ses richesses artistiques et architecturales, sa diversité géographique.

Ce roman a été adapté pour la télévision avant la révolution de 1979.

"L'histoire des fleurs du tapis"

(*Gheṣṣehye golhāye ghāli*)

Cette histoire, presque un conte, nous parle de la vie de la famille iranienne sur le 'jardin' du tapis.

Par ses multiples illustrations réalistes et hautes en couleurs, cet ouvrage concernera plus volontiers les plus jeunes.

4. NOUVELLES HISTORIQUES, THEATRE

"Vous permettez, Monsieur BRECHT ?" (*Edjāze hast āghāye BERESHT ?*)

Sous ce titre sont présentées deux nouvelles :

- "Comment Galiléo GALILEI devint Monsieur GALILEE"

(*Tchegoīne Galileo GALILEI ālidjenāb GALILEE tabdil mishavad*)

Apprenant la décision du Vatican de réhabiliter GALILEE, N. EBRAHIMI

reprend les termes de son procès initial pour s'adonner à une sévère critique de l'Eglise catholique traditionnelle et contemporaine.

- "Conversations secrètes entre les saints"
(*Mozākerate mahramāne miyāne ghedisin*)

C'est au mythe d'Adam et Eve, tentés par l'esprit malin, que s'en prend notre écrivain dans cette nouvelle. Il en fait une critique qu'il met en parallèle avec la vie actuelle.

- "La grandeur du sens de l'attente" (*Vos'ate m'anāye entezār*)

Ce recueil comprend trois histoires :

- "De part et d'autre du mur mitoyen"
(*invāre parchin, ānvāre parchin*)

C'est l'été, la ville fond sous le soleil. On s'en va retrouver la fraîcheur des jardins sur la colline. Deux couples, dont un est accompagné d'un enfant, se retrouvent voisins. La présence de cet enfant désole et irrite l'homme qui sait qu'il ne peut en avoir. Il ne supporte plus cette situation et il fait élever un mur qui séparera désormais les jardins.

Un soir, il apprendra que l'enfant des voisins est un enfant adopté.

- "L'essence de l'attente"
(*Nafse entezār*)

Un vieil homme est assis dans un fauteuil et regarde par la fenêtre, il attend. Ce qu'il attend il ne le sait pas, ou il ne le sait plus. Sa femme attend également, parce que lui attend. Même les voisins participent à son attente.

Un jour, voyant le fauteuil dos à la fenêtre, des enfants de la rue montent s'enquérir du résultat de cette patience qui semble avoir trouvé un terme.

Ils trouvent le vieux couple en conversation avec des jeunes gens et ils apprennent que tout a commencé voilà vingt-deux ans, parce qu'un jour la femme attendait à la fenêtre l'arrivée...du menuisier.

- "Le patient aveugle"
(*Entezāre kūr*)

Un homme, à la fenêtre, attend. Sa femme est enceinte.

Il refuse de considérer la délivrance de sa femme comme l'issue de son attente. Le temps passe et toujours il attend.

Lorsqu'il meurt, sa femme de dire que depuis longtemps déjà il était mort, aveuglé par son attente stérile.

5. TRADUCTIONS

N. EBRAHIMI a traduit deux ouvrages :

"Pleure mon cher pays" (*Mouye kon sarzamīne mahbūb*)

ouvrage de l'auteur anglais Alan PEYTON que N. EBRAHIMI a traduit en collaboration avec F. SALEK.

"L'homme de fer" (*Ādam āhāni*)

livre de l'auteur américain Ted HEYUS qui a été traduit en collaboration avec Ahmad MAZURI et qui valut à EBRAHIMI le prix du Livre pour Enfants en 1963 en Iran.

6. FILMS et SCENARIOS

Parmi les oeuvres que Nader EBRAHIMI a imaginées, conçues et réalisées pour le grand écran, nous pouvons relever :

"Les fleurs sauvages d'Iran" (*Golhāye vahshiye Irān*)

film expérimental, tourné en couleurs.

"l'Iran en marche" (*Irān dar harekat*)

film qui s'attache aux beautés naturelles de l'Iran, également tourné en couleurs.

7. TRAVAUX D'IRANOLOGIE

Nader EBRAHIMI est passionné par son pays qu'il a souvent parcouru lors de longues excursions et randonnées.

Il s'est spécialisé dans l'étude de certaines contrées d'Iran dont la steppe des Turcomans et le Nord du pays.

8. POEMES

Les poèmes écrits par N. EBRAHIMI sont réunis dans un recueil intitulé : "A la limite du pouvoir" (*Dar hade tavānestan*), qui présente dix années de 'production' poétique.

9. ECRITS PEDAGOGIQUES

Dans les ouvrages qu'il destine au jeune public, tel "Les longs et lointains voyages de Hami et Kami", EBRAHIMI traduit des éléments pédagogiques empruntés aux travaux de PIAGET, PAVLOV et MAKARENKO.

Depuis leur plus jeune âge, il désire sensibiliser les enfants au sens de la narration, à son contenu, par un texte clair et de nombreuses illustrations.

On lui doit également la parution d'un manuel d'apprentissage du persan.

10. ARTICLES

N. EBRAHIMI écrit également des articles pour des revues littéraires, expérimentales.

Citons par exemple, afin de situer l'étendue des sujets qu'il aborde :

- dans plusieurs numéros de "Culture et Vie" (*Farhang o Zendegui*), en 1971, il écrit :
 - Origines et évidence de l'homme
 - A la recherche du vocabulaire
 - Bref aperçu de la nouvelle édition de Kanoun (maison d'édition)
- dans "Nouveau message" (*Payame novin*), revue de l'Association Culturelle Irano-Soviétique, paraît en 1966, une série de six articles concernant la nouvelle contemporaine (revues n° 6 à 12).

Il publie aussi des articles dans certains quotidiens (*Keyhan*, *Ay andeghan*) ou hebdomadaires (*Ferdowsi*).

L'Iran a donné naissance à une production littéraire qui s'associe à part entière aux trésors de la littérature mondiale.

Malgré les nombreux conflits qui déchirèrent le pays au fil des siècles, les invasions successives (arabe, turque, mongole), ou les catastrophes naturelles, il subsiste un puits de richesses pour les écrivains contemporains.

"La littérature persane, vieille de plus de mille ans, offre cette rare particularité d'avoir, presque dès son apparition, atteint une telle splendeur...()... FIRDOUSI, SAADI, HAFIZ et tant d'autres poètes, moins connus en Europe, mais d'un égal génie, ont en effet porté d'emblée à leur perfection les genres qu'ils ont abordés." (23)

La connaissance de la littérature classique est une clef pour découvrir et comprendre le changement et l'évolution de la société iranienne.

Les prosateurs et les poètes contemporains ne peuvent ignorer leurs prédécesseurs et l'histoire qu'ils ont vécue sans manquer dans l'exercice de leur art.

"La culture iranienne a manifesté une extraordinaire aptitude à se perpétuer en se renouvelant.

...()...

On se soumet en apparence au caprice de l'envahisseur, mais c'est pour mieux le circonvenir et au bout du compte ce n'est pas lui qui impose sa loi, c'est l'Iran qui le subjugué, l'assimile.

...()...

Ses représentants (de la culture) ont toujours su, après chaque bouleversement, s'adapter, répondre aux exigences du temps, élaborer de nouvelles formes, mais en les nourrissant des traditions dont ils étaient eux-mêmes imprégnés." (24)

(23) R. LESCOT - introduction de "La chouette aveugle" - S. HEYDAYAT - p. 9

(24) G. LAZARD - Nouvelles persanes - l'Iran d'aujourd'hui
évoqué par ses écrivains - p. 12

S. HE DAYAT pour la nouvelle et le roman et N. YOUCHIDJ pour la poésie sont deux bons exemples de cette harmonie entre forme nouvelle et tradition.

Tous deux peuvent être considérés comme des pionniers dans leur genre. Ils ont ouvert la route aux D. ĀLEAHMAD, G. SAEDI, A. CHAMLOU, F. FARROKHZAD, S. TCHUBAK, ... N. EBRAHIMI qui, en perpétuant l'histoire de la tradition littéraire en Iran, ont ajouté à sa richesse.

"Le problème est de ...()... ne se contenter ni d'une imitation simpliste de l'Occident, ni d'une continuation également simpliste du passé iranien, ni même d'une juxtaposition plus ou moins hasardeuse d'éléments disparates.

...()...

(Il faut unir) tout cela en une véritable synthèse qui soit elle-même un nouvel avatar de cette culture.

...()...

Un tel choix est nécessairement l'oeuvre de plusieurs générations."

(25)

EBRAHIMI est donc l'héritier des fables, des tragédies, de la mythologie, de l'histoire religieuse et mystique, de la poésie qui participent à la grandeur de la littérature persane.

Nous pouvons classer en trois types l'influence que l'on décèle dans l'oeuvre de notre auteur :

- l'influence des classiques
- l'influence des contemporains
- l'influence de l'étranger

1. INFLUENCE DES CLASSIQUES

A. Les fables

EBRAHIMI a commencé sa carrière littéraire en écrivant des fables. Avec "Insulte" (*Deshmām*), fable moderne au contenu symbolique, il entre dans le monde de la littérature iranienne contemporaine.

Dès le premier regard, le lecteur se retrouve dans le monde des légendes que conte *LE LIVRE DE KALILA ET DIMNA*, symbole de la fable persane classique.

Nous retrouvons le lion, grand souverain de la forêt (*), entouré de sa cour. Il gouverne en despote absolu, ignorant les intrigues que trame son entourage.

"Je pense, conclut Dimna, qu'il te faut agir vite et résolument pour trouver quelque expédient qui te permette de remédier à la maladie avant même d'en être malade et de repousser l'épreuve avant même qu'elle advienne."

Le lion répondit :

"J'ai bien compris ce que tu m'as dit, mais je ne puis croire que Chanzaba (le boeuf) me veuille du mal, à moi qui ne lui en ai jamais fait. - Mais c'est là justement, répliqua Dimna, la seule raison qui l'y pousse : en lui faisant tout le bien que tu pouvais, en lui donnant accès, à chaque fois que tu le pouvais, à un rang illustre, tu ne lui as plus rien laissé à désirer que ta propre place."

...()... Méfie-toi des gens de la garde : le boeuf les a excités, poussés à des sentiments hostiles, enhardis contre toi."

...()...

(Dimna à Chanzaba)

Qui peut être l'ami des gouvernants sans cesser d'être bien traité par eux ? Ah qu'il avait raison celui qui disait : 'Par leur peu de constance en amitié, par leur détachement vis-à-vis de ceux qu'ils perdent, les gouvernants ne ressemblent à rien de plus qu'à une putain."

...()...

Quelqu'un de sincère en qui j'ai toute confiance m'a rapporté que le lion avait dit à certains amis à lui : 'Chanzaba est d'un embonpoint qui me ravit et ... je n'ai aucun besoin de lui; je ne vois pas d'autre parti à prendre que de le manger et de vous convier au repas."

...()...

Le boeuf se prépara à la lutte et le lion, qui le regardait, reconnut les signes dont Dimna lui avait parlé; il bondit sur le boeuf et tous deux se livrèrent à un combat où l'on vit le sang couler.

(*) Enfant, EBRAHIMI accompagnait son père à la chasse. 'Ataollah était un chasseur émérite, ses amis l'appelaient *Ata shekartchi*. L'atmosphère de la chasse, le contact direct avec la nature et les animaux ont impressionné la sensibilité et la mémoire du jeune EBRAHIMI. Cela se ressent lorsqu'il décrit les animaux dont il fait ses personnages, dans leur milieu, leur vie ou leur agonie. Il a introduit dans ses récits certains animaux qui, jusqu'alors, n'avaient pratiquement jamais été choisis dans la littérature, comme l'alouette, le ramier ou le sansonnet. Il restera fidèle à cette influence et, trente ans plus tard, lorsqu'il écrit "*Le grand conflit de l'école Amiriyan*" (voir chap. XII), il ne peut résister à glisser quelques images de ce souvenir.

A ce spectacle, Kalila dit à Dimna :

'Insensé, regarde quels malheurs causent tes machinations et comme les résultats en sont funestes ! Tu couvres de honte le lion, tu fais périr Chanzaba, tu sèmes la discorde parmi les gens de la garde...'

(26)

Les similitudes entre l'écriture de EBRAHIMI et le schéma symbolique dont nous venons de donner une illustration sont évidentes.

"On expulsa l'écureuil de la forêt parce qu'il avait insulté (le lion).

Assoiffé, brûlé par le soleil, il compta sur ses petits doigts :

- La première fois, de pâles gouttelettes de lumière se glissèrent dans mon nid, une autre fois, s'insinuant au travers des feuilles poussiéreuses du pommier sauvage, elles me coulèrent dans les yeux. Donc, il n'y avait guère plus de deux jours que le lion avait dévoré son frère aîné, peut-être par lassitude comme une friandise au petit déjeuner.

Le petit frère, perché sur une branche fébrile et sinueuse, avait crié :

- O généreux lion, à votre avis, n'était-il pas un peu amer ?

Et le lion, triste et las, avait demandé :

- Que dit-il ?

Et le beau-parleur de la forêt avait répondu :

- Il vous insulte.

Aussi avait-on expulsé l'écureuil de la grande forêt parce qu'il avait insulté." (27)

Des nouvelles symboliques présentées dans le recueil intitulé "Une maison pour la nuit", se dégage l'influence du "Livre de Kalila et Dimna". Cela malgré la forme différente, les variantes dans la structure de la nouvelle et que l'on y décèle dans le symbolisme de EBRAHIMI une certaine poésie, un certain romantisme qui s'expriment dans une langue plus légère.

Néanmoins, le contenu de l'écriture recèle les caractères essentiels communs au "Livre de Kalila et Dimna", surtout dans la partie intitulée : "Le lion et le boeuf".

Si pour "Insulte" peut subsister un léger doute, pour la nouvelle "Histoire édifiante des trois poissons" il s'agit bel et bien d'un emprunt au "Livre de Kalila et Dimna" qui raconte presque sous le même titre la même histoire.

Loin de lui jeter la pierre, disons que EBRAHIMI reprend le thème abordé dans le conte original, qu'il le développe, l'actualise et en fait le porteur d'une nouvelle lecture du principe qui avait suscité le conte, soit, l'indécision, principe de ruine.

(26) IBN AL-MUQQAFA' - Le livre de Kalila et Dimna - pp. 77, 81, 94
trad. A. MIQUEL

(27) N. EBRAHIMI - Insulte - p. 71
in Une maison pour la nuit

"On raconte, commença Dimna, qu'en un lac vivaient trois poissons : l'un avait l'esprit vif, l'autre l'esprit plus vif encore, le troisième était un faible. Le lac s'étendait sur un plateau dont on pouvait à peine approcher.

Or, un beau jour, deux pêcheurs vinrent à passer par là; ils se promirent de revenir munis de leurs filets pour capturer les trois poissons qu'ils avaient aperçus.

Le poisson à l'esprit résolu, que la vue des deux hommes avait rempli de soupçon et de crainte, sortit sans tarder par le déversoir qui amenait les eaux (du lac) à la rivière.

Le second poisson, qui avait (pourtant) l'esprit éveillé, tarda tellement que les deux pêcheurs arrivèrent. Voyant qu'ils avaient obstrué le déversoir et devinant leurs intentions, il se dit :

'J'ai été bien négligent, et voilà le résultat ! Comment faire pour me sauver ? Il est si rare que la chance favorise un stratagème conçu au dernier moment ! Mais quelque'un d'avisé ne désespère en aucun cas ni ne renonce à réfléchir'.

Le poisson fit le mort, se laissant flotter, le ventre en l'air; les pêcheurs le prirent et le jetèrent sur le sol, non loin de la rivière, où il sauta, échappant ainsi aux deux hommes.

Quant au poisson indécis il ne cessa de s'agiter en tous sens et, finalement, fut pris." (28)

"Dictée (*)

Conte des trois poissons de l'étang.

Donc TAMOUSHAT dit à l'ignorant : 'ton histoire est celle du poisson qui resta dans l'étang et il t'arrivera ce qu'il advint à ce poisson'.

L'ignorant demanda : quelle est cette histoire ?'

Le conte :

Il y a bien longtemps, vivaient trois poissons dans un étang, l'esprit serein.

La tristesse du monde glissait sur leurs écailles. Ils n'avaient pas de limites, ni d'armée et jamais ils ne se laissaient envahir de mauvaises pensées. Ils avaient de quoi se sustenter et ne pas être tourmenté par la faim.

Ils étaient heureux même de ce qu'ils ne possédaient pas et ils ne s'occupaient pas de la vie de la grenouille et de la tortue qui mystifient la nature en vivant à la fois dans l'eau et sur la terre ferme.

(28) IBN AL-MUQAFFA' - op. cit. - p. 76

(*) il est courant que dans les cours de persans la dictée soit extraite de la littérature classique (*Shahnameh* - *Le livre de Kalila et Dimna*). EBRAHIMI reprend cette image commune comme introduction de sa présentation du conte. Il y ajoute l'originalité de l'explication et de l'interprétation du récit, désirant faire réfléchir ses "élèves".

Cela faisait bien longtemps que ces trois poissons vivaient en toute quiétude dans leur petit étang et à chaque instant ils en rendaient grâce à leur dieu.

Jusqu'au jour où une tortue qui était leur voisine vint au bord de l'étang et cria :

- Ohé poissons, pourquoi vous prélassiez-vous alors qu'il y a un pêcheur dans les alentours ?

Il ferme un à un tous les étangs et tous les poissons qu'ils contenaient il les a pris dans son filet.

Un jour prochain, il arrivera à votre étang.

Les poissons effrayés demandèrent :

- Sage amie, dis nous ce qu'il nous faut faire pour échapper aux mains de cet ennemi.

La tortue dit :

- Devenez amphibies.

Les poissons répondirent :

- Amie, cela nous ne le pouvons pas, nous ne pouvons pas.

La tortue dit :

- Alors faites votre testament, parce que la punition des faibles est la mort." (29)

EBRAHIMI continue son récit de cette plume allègre mais critique. Bien que l'on retrouve le décor imaginé dans "Le livre de Kalila et Dimna", notre auteur reste un créateur. Ses interventions originales sont les plus évidentes quand il ponctue chaque partie de son récit par les questions que pose le professeur et les remarques que font les élèves.

"Le professeur :

- L'un de vous peut-il me dire la morale de cette partie de la dictée d'aujourd'hui ?

Un élève :

- Moi, Monsieur.

Le professeur :

- Vas-y !

L'élève :

- Monsieur, chacun qui fuit sans laisser la queue dans le piège, sauve au moins sa vie et sa fortune et il évite le malheur.

Le professeur :

- Continuons.

...()...

Le professeur :

- Maintenant l'un de vous va nous dire la morale de cette partie-ci.

Un élève :

- Je peux ?

Monsieur, la morale de cette partie est que : premièrement, il faut fuir lorsqu'il en est encore temps. Deuxièmement, si quelqu'un imite un cadavre et montre que son existence est comme celle d'un mort, personne ne le dérangera.

Le professeur :

- Continuons.

...()...

Le professeur :

- Quel est le résultat à tirer de la dernière partie de notre dictée d'aujourd'hui ?

Un élève :

- Tout un chacun qui a des bras et qui résiste, verra le livre de sa vie se fermer. Personne n'atteint le bonheur par la logique et la bravoure.

Le professeur :

- Le responsable de classe ramasse les copies." (30)

Au vu de l'ensemble de l'oeuvre de EBRAHIMI, quand il écrit "Insulte", ou "Histoire édifiante des trois poissons", il ne maîtrise pas encore son style, celui qu'il développe dans "Légendes de la pluie", "Mauvaise réputation", "Le fantôme du vent", "La conquête du ciel par les corbeaux", "Les grandes familles",...où il s'illustre comme narrateur original, maniant une écriture et un style personnels, s'inscrivant, entre-autres, parmi les nouveaux fabulistes de renom en Iran.

Si la fable classique tend à expliquer et à justifier l'ordre établi, la contrainte des conditions de vie du peuple, de lui faire accepter une société où règne la fourberie, la ruse et le mensonge, qu'il souffre l'oppression de la dictature, la fatalité, si elle impute la responsabilité des 'erreurs' à la cour, en disculpant le souverain qui garde ou retrouve sa dominante majesté, dans la fable moderne, il en est tout autrement.

EBRAHIMI (*) émaille ses fables de critiques directes et sévères à l'égard de la classe dirigeante. Il brise l'image du 'généreux' lion et incite les opprimés à se liguer contre le joug du tyran en leur enseignant des valeurs humanitaires comme la justice, l'équité ou la démocratie, valeurs qui empreignent l'atmosphère des écrivains, des intellectuels, de l'élite entre 1951 et 1979.

(30) ibidem - pp. 83, 84

(*) comme S. BEHRANGUI, "Le petit poisson noir" (voir chap. X) - B. & B. MOFID, "La ville des contes", N. YOUCHIDJ, "Le phénix", "L'oiseau amen".

B. Mythologie historique

L'une des références à laquelle se sont raccrochés les écrivains pendant les années 60, 70 est le *SHAHNAMEH*, "Le livre des Rois" de FERDOWSI.

Pourquoi cette démarche que l'on pourrait considérer comme un retour au passé ?

Tout d'abord, le régime du Shah a utilisé ce créneau de la culture populaire pour renforcer son gouvernement et asseoir le personnage du dictateur, en faire le symbole divin de la nation (Meli), de l'unification des ethnies et des religions (*).

Le titre complet de MOHAMMAD REZA reprend ces différentes prétentions :

Ghodaygan Bozorg Arteshtaran A'alahhazrat Homayun Mohammad Reza Shah Pahlavi Shahanshah Aryamehr Pedar-e Tadjdar-e Melat-e Iran.

Pour soigner son image religieuse, MOHAMMAD REZA a fait paraître une somptueuse édition du Coran, *le Coran Aryamehr*, dont il dota chaque mosquée d'Iran. De même, au jour de Tasoua et d'Ashoura, il participait de son palais du Golestan aux cérémonies traditionnelles de deuil célébrées par les Shi'ites.

Un groupe d'intellectuels, plutôt libres penseurs, a senti la nécessité de 'réécrire' certains épisodes du Shahnameh (**) en y incluant un ferment de révolte.

F.M. DJAVANSHIR note à ce propos :

*"Ecrire à propos du Shahnameh est une tâche difficile, mais garder le silence, aujourd'hui, est un péché.
Les 'proxénètes et les bouffons' qui défendent le totalitarisme, les larbins du palais Pahlavi, criminellement, ont commencé à jouer avec ce joyau qu'est le Shahnameh, richesse de la culture populaire. Ces iconoclastes ont métamorphosé le visage de cette oeuvre éternelle pour essayer de démontrer la légitimité des saletés du régime corrompu des Pahlavis, pour utiliser la voix de l'homme de Tous pour en faire la preuve de la manière de penser et de sentir des Iraniens.
...()...
On ne peut rester silencieux devant ce crime contre la culture de l'Iran, cet effort pour duper la pensée populaire.
...()...
Il nous faut entendre ce message.
Il nous faut retrouver le Shahnameh." (31)*

(31) F.M. DJAVANSHIR - Tragédie de la justice - pp. 13, 14

(*) la commémoration du 2.500e anniversaire de l'Empire Perse, à laquelle furent conviés les chefs d'Etat du monde entier, illustre bien cet aspect du personnage.

(**) M. AKHAVAN SALES, "Adamak" (l'épouvantail), "Khan-e hastom" (huitième étape) - S. KASRAI, "Arash-e Kamanguir",...

Pendant les années 60, 70, nous trouvons plusieurs plumes qui ont tenté de redécouvrir l'esprit du Shahnameh. Elles nous montrent les personnages 'rebelles' qui incitent à la révolte.

C'est grâce au côté populaire du Shahnameh qu'il reste vivant et animé.

"Le moment où Rostam, héros solitaire du Shahnameh, quitte la scène de l'épopée, le grand monde du Shahnameh perd son animation, son esprit, sa vie.

Rostam, c'est une illustration de l'esprit et de l'espoir d'une nation. Ce héros, cette histoire - même s'ils s'éloignent de la réalité - incarnent ses espérances. (de la nation).

Cette histoire est plus agréable pour apprendre à connaître la manière de penser d'une nation dont l'imagination, voilà des années, a déguisé le souvenir des combats et des exécutions.

A cet égard la légende de Rostam est non seulement plus véridique que les documents historiques, mais elle est plus réaliste parce que l'Histoire représente l'ondulation de la vague alors qu'elle symbolise la vie profonde, cachée." (32)

"Le devil de Siavosh" (Souk-e Siavosh) de Sh. MESKOUB et "L'histoire des histoires" (Dāstāne dāstānhā) de M. A. ESLAMI NADOUSHAN sont deux ouvrages publiés dans ces années.

EBRAHIMI n'est pas resté insensible à cette atmosphère, à l'évocation de cette responsabilité de l'écrivain iranien.

Il a relu les anciens héros en les animant de caractères, de modes de pensée et d'agir en accord avec son temps.

Ce qui le différencie des autres écrivains qui se sont également sentis concernés, c'est qu'il ne développe pas une allégeance particulière à la valeur traditionnellement accordée à ces personnages épiques. Il les respecte certes, mais ne se soumet pas pour autant à leur 'aura'.

"Le Shahnameh est un monument qui, à plus d'un égard, est encore solide et vivant, mais incomplètement.

Qu'il s'agisse d'un monument, d'une poésie classique ou de n'importe quel vestige de l'Histoire, la vivacité est très importante et cette puissance, cette valeur qui peut influencer peuvent être utilisées. L'esprit du Shahnameh est vivace quand il célèbre l'Iran, quand il prône une morale intègre, la générosité et l'humanisme.

...()...

Dans tous les cas, il est possible de raviver FERDOWSI au sein du peuple de deux manières et de lui offrir une renaissance.

La première consiste à résumer le Shahnameh afin que l'on puisse le lire plus aisément avec l'esprit d'aujourd'hui.

La seconde serait de 'présurer' la langue de FERDOWSI." (33)

(32) A. ZARRINKOUB - FERDOWSI et l'épopée - p. 257
in Littérature persane

(33) N. EBRAHIMI - A la recherche du vocabulaire - p. 63
in Revue "Culture et Vie"

"L'avant-garde de la foule s'approcha de la fenêtre et scanda :
 Ārash, Ārash.

La fenêtre s'ouvre et un homme à la mine endormie passe la tête
 - Nous voulons Ārash.

- C'est moi.

Et il se demande ce que cette foule divagatrice veut de lui.

Ils dirent :

- Ô Ārash ! Descends, le pays a besoin de toi.

Ārash se dit : - Jamais je n'ai imaginé jusqu'aujourd'hui que mon pays puisse ainsi me réclamer.

Les cris de la foule montent - ô saint Ārash - :

- Ô saint Ārash, tire une flèche et qu'elle transperce le mur de pierre de la défaite, que nous reconquérions les sources de l'eau de la vie. Une flèche qui volerait pendant des semaines et des mois entre la terre et le ciel, qui, lorsqu'elle rejoint la terre, soit vieille et que la plume de son empennage soit devenue blanche.

Ārash, toi avec une seule flèche, une flèche qui contient ton esprit, tu sauves tous ces gens...

Ārash devint morose. Il pense à la grandeur de l'imagination de cette foule et sa propre impuissance. Il crie :

- Ô peuple, sachez que j'ai vécu jusqu'à présent pour rien.

Tous mes efforts étaient destinés à gagner du pain et le pain n'a pas été un bon remède pour toutes mes douleurs.

Alors, votre ordre est celui de mon Dieu. Mais vous, réfléchissez à votre ordre : votre allégresse m'accompagnera-t-elle, ou sera-ce votre lucidité ?

Est-ce votre concours qui m'accompagnera ou votre imagination sans bornes ?

Dites-moi, cet Ārash, seul, que peut-il faire pour vous ?

Il est passé le temps glorieux où une flèche avait un esprit.

Moi, seul, je me fatiguerai et je tomberai par terre." (34)

EBRAHIMI critique cette société qui vit par ses héros qui doivent porter son idéal. Il s'apitoie sur ces 'dieux-héros' qui, s'ils devaient agir, là, aujourd'hui, seraient bien en peine de valoir leurs légendes, noyés dans leur misérable impuissance.

"L'homme seul, son arc et sa flèche à la main, se met en route, et ses partisans, applaudissant et criant dans la steppe et dans la vallée, le regardent.

...()...

Ārash continue son chemin jusqu'à ce que les cris de la foule se soient éteints.

Aucun bruit, sauf la voix du vent et il arrive au sommet d'une petite montagne éloignée du point culminant où il avait promis de se rendre.

Il regarde dans la vallée les vagues minuscules que fait le peuple qui l'attend et il se dit : - Ils ne me voient pas et ils pensent que je suis debout sur le plus haut sommet et cela les rend heureux. Ils pensent que la fin du vol de ma flèche signifiera la fin de leurs douleurs.

...()...

- De quel côté dois-je tirer ma flèche ?

L'ennemi, de quel côté attaque-t-il ?

...()...

Il pense : - Cette flèche n'ira pas plus loin que quelques pas; aujourd'hui, aucun Arash seul ne peut tirer une flèche qui puisse aller très loin.

...()...

Ô Arash, le temps de pleurer est venu.

Pour la dernière fois, il regarda au-dessous de ses pieds et il ne vit rien que de la poussière noire. Il regarda au-dessus de lui et il vit les nuages avec leurs échelons dorés qui l'appelaient. Il laissa tomber son arc par terre, brisa la flèche sur son genou. En enfonçant les morceaux de la flèche brisée dans la paume de sa main, il marcha vers le haut de la montagne.

Il pleurerait..." (35)

Dans "Les traces du fouet", EBRAHIMI utilise également un héros du Shahnameh, de manière assez originale : en une nouvelle, il nous raconte deux histoires qui ont en commun le personnage principal : *Bahrām*, celui issu du Shahnameh et celui qu'il compose et qui évolue dans la société contemporaine (voir chap. X).

C. Saintes écritures

L'histoire religieuse et mystique, les grands livres religieux (le Coran, la Bible, la Thora) ont également influencé l'écriture de N. EBRAHIMI.

"En dehors de la littérature classique de mon pays, j'ai forcément été influencé par les traductions d'ouvrages contemporains et par celles des livres saints (Thora, Evangiles) qui ont été traduits en farsi à l'époque Safavide.

J'ai également une bonne connaissance du Coran et j'en conserve toujours un exemplaire traduit (en persan) par A. PAYANDEH." (36)

(35) *ibidem* - pp. 96 à 102

(36) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

"Malade" et "Sortie" sont deux nouvelles reprises dans le recueil intitulé : "Une maison pour la nuit", qui illustrent bien cette relation avec la religion; on y reconnaît l'influence de l'enseignement de la Thora.

Dans "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (in Mossaba rêve d'utopie), EBRAHIMI fait référence à l'Evangile selon Saint Marc. Il envisage le phénomène du leader social, la nécessité qu'en exprime le peuple qui le conduit à se sacrifier pour assurer la rédemption de tous. Il consacre l'image du martyr social, des hommes comme Jésus, Hossein, Haladj, Ghandi, M.L. King, ou encore tous ceux qui se sont engagés pour le salut de leurs compatriotes dans les conflits sociaux qui se déchaînèrent en Iran.

Enfin, il est évident que l'esprit du Coran a aussi touché notre écrivain. Dans quelques nouvelles, il met en exergue certains versets du Coran pour témoigner de la morale, des racines de ses propos.

Par exemple, "Question sans réponse" débute par ces mots :

"...il n'y a d'autre puissance que celle de Dieu et qu'il est terrible dans ses châtements." (37)

Et plus loin :

"Si on lui dit : crains Dieu, l'orgueil s'ajoute à son impiété. Le feu sera sa récompense. Quel affreux lieu de repos !" (38)

"Que les infidèles ne regardent point comme un bonheur de vivre longtemps. Si nous prolongeons leurs jours, c'est afin qu'ils mettent le comble à leurs iniquités. Une peine ignominieuse les attend." (39)

Ou, extrait de "Homme, crime et probabilité" :

*"Lorsque la terre tremblera d'un violent tremblement
Qu'elle aura secoué ses fardeaux
L'homme demandera : Qu'a-t-elle ?
Alors elle racontera ce qu'elle sait." (40)*

(37) Le Coran - Sourate II "La génisse", verset 160 - p. 58

(38) ibidem - verset 202 - p. 60

(39) Le Coran - Sourate III "La famille de Imrān", verset 172 - p. 85

(40) Le Coran - Sourate XCIX "Le tremblement de terre", versets 1 à 4 - p.493

2. INFLUENCE DES CONTEMPORAINS

"Si je n'ai rejeté personne, je n'ai pas accepté tout le monde. Des petits bonshommes comme HEDAYAT, DJAMALZADEH, TCHUBAK ne peuvent avoir une influence de longue durée. Pour moi, HEDAYAT est comme un enfant qui a commencé d'écrire et son seul ouvrage acceptable est 'La chouette aveugle'...peut-être encore une ou deux brèves nouvelles. Je ne peux m'accommoder de personnages qui n'ont pas développé de regard socio-politique dans la situation sociale que nous avons connu ces quarante, cinquante dernières années. Ils me soulèvent le coeur lorsqu'ils s'apitoient sur leur petite personne, sur leur misère sexuelle, leur opiomanie, leur bas-ventre, les femmes, oh...ils m'exaspèrent." (41)

Bien que EBRAHIMI fustige S. HEDAYAT, il a été passablement touché par son oeuvre et en a subi l'influence.

Dans deux nouvelles (*"Ghasiyeyeh 'An marhoum doustemân boud' "* - Circonstance 'Le défunt était mon ami', in Mossaba rêve d'utopie et *"Rabete'h"* - Relation, in Légendes de la pluie) il pose un regard sur la vie de HEDAYAT. Bien qu'il s'y montre féroce dans la critique, il nous laisse percevoir l'influence qu'il en a gardé.

Dans "Relation", le personnage principal reprend mot pour mot la phrase qui introduit "La chouette aveugle" :

"Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne." (42)

Lisant "Question sans réponse", on perçoit inconsciemment un parfum proche de celui que distille "La chouette aveugle".

*"J'aperçus à travers le brouillard, un vieillard bossu, assis au pied d'un cyprès. On ne pouvait voir son visage que recouvrait un large cache-nez. Je m'approchai doucement de lui. Avant même que je lui eusse adressé la parole, il partit d'un rire discordant, sec, affreux, qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Il dit :
- Si tu veux un porteur, moi j'suis là ! Ha !
Même que j'ai un corbillard. Tous les jours je charrie les morts pour les enterrer...
...()...*

(41) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

(42) N. EBRAHIMI - Relation - p. 90
in Légendes de la pluie

Le fouet claqua; les chevaux partirent en renâclant. La vapeur qui s'échappait de leurs naseaux laissait comme des traînées de fumée dans l'atmosphère pluvieuse.

...()...

Insensiblement, l'attelage disparut entièrement derrière un paquet de brouillard." (43)

"...il entendit le bruit des sabots des chevaux d'une diligence. Le voyageur appela le cocher. Il entendit la chanson continue des sabots sur les pavés de la rue. Il s'approcha et considéra la petite taille du cocher.

- Peux-tu me conduire n'importe où je veux aller ?

- Si ta bourse n'est pas vide, je te conduis jusqu'aux portes de l'Enfer.

...()...

...Le cocher fit claquer son fouet au milieu du brouillard. Parfois, le vieil homme riait à haute voix, effrayante, qui faisait froid dans le dos du voyageur." (44)

Un autre écrivain qui s'impose lorsqu'on lit EBRAHIMI, c'est Djalaï ĀLEAHMAD.

ĀLEAHMAD a influencé toute une génération de prosateurs et de poètes iraniens.

Sa plume est dure, acerbe et directe. Il s'attaque avec force au régime du Shah et à l'atmosphère sociale qu'il distille.

ĀLEAHMAD est l'exemple de l'intellectuel contemporain : un petit bourgeois issu d'un milieu religieux qui brise les traditions familiales.

Touché par l'ambiance socio-communiste qui anime la société internationale et le développement du parti communiste d'Iran, ĀLEAHMAD s'inscrit au parti Toudeh.

EBRAHIMI dit de lui :

"Selon la ligne de son idéologie sociale, sa biographie est le bilan de sa politique sociale : il naît dans une famille traditionnelle et religieuse à outrance, ensuite, soudain, il se transforme et verse dans l'anti-thèse : il devient un toudehiste-marxiste convaincu et assidu. Plus tard, poussé par le regret et le remords, il fait marche arrière et devient un 'socialiste-conservateur' en compagnie de Khalile MALAKI, se rattachant à la troisième force (). Enfin, en opposition avec le régime, il revient aux valeurs religieuses et à la force de la religion dans une société comme la nôtre. La boucle est bouclée." (45)*

(43) S. HEDAYAT - La chouette aveugle - pp. 57 à 64
trad. R. LESCOT

(44) N. EBRAHIMI - Question sans réponse - pp. 62, 63

(45) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

(*) socialisme d'obédience chinoise

"Occidentalisation" de D. ĀLEAHMAD bénéficia d'un chaleureux accueil auprès du public (en 1962, 1963), surtout qu'après les événements de 1963 se développe un courant anti-américain en Iran.

Nous pouvons souligner le remous de cette vague dans l'oeuvre de EBRAHIMI. A cette époque, la production littéraire est un reflet populaire de l'anti-impérialisme.

Dans *"Zabane digar"* (Autre langue), *"Yadegāre moghadās"* (Saint souvenir), *"Akhlaghe now"* (Nouvelle morale), reprises dans le recueil intitulé *"Les lieux publics"*, s'exprime ce rejet des Américains, tout comme dans *"Tapeh"* (Colline) du recueil : *"Copie sans original"*.

Un sentiment pro-indien, développé entre-autres par S. HEDAYAT, les recherches sur le sanskrit, la philosophie indienne, la parenté d'origine des cultures indienne et iranienne, un regret, une nostalgie de ces échanges privilégiés disparus au profit de la culture occidentale, tout cela a ravivé parmi les intellectuels et les écrivains le désir de retrouver cette communication.

"Nous avons fui l'Inde (s'il en est vraiment ainsi) ou alors nous lui avons tourné le dos pour donner notre attention à l'Occident. Dans notre relation avec l'Inde, nous n'avons jamais eu le désir de nous rapprocher d'elle, de lui faire une véritable visite selon les droits du sang." (46)

"Le prince vint me visiter à l'aube. Dans des vêtements simples et blancs, portant une barbe noire et courte, avec les yeux profonds et tristes, il ne se présentait pas autrement qu'un jeune poète indien.

Je saluai le prince et je demandai à ce bel étranger ce qu'il voulait de moi de si bon matin.

Le prince répondit :

- Moi, je ne veux rien. Je suis venu te visiter parce que tu l'avais désiré.

Et entre-nous s'installa une paisible tranquillité.

Je me dis que sans doute il était un jeune poète indien.

'Le poète indien, de si bon matin, qu'apportait-il ?'

Je lui demandai :

- Qui t'a dit de venir me visiter ?

Dans cette ville, le seul qui ne soit pas poète, c'est moi.

Le prince répondit :

- Ne m'as-tu pas demandé ?

N'as-tu pas espéré qu'un jour, au matin, je vienne et que tu me parles tout le jour ?

Je me souvins et, doucement, je dis :

- Est-ce que vous...vous n'êtes pas le même prince ?

Il dit :

- Si, c'est moi. Il est étrange que tu ne reconnaisse pas l'image du dieu de ton rêve." (47)

"...regarde le roi de l'Inde, il m'a presque oubliée. Chaque jour, il me salue ainsi que les autres fleurs du jardin. Chaque jour, il nous arrose, moi et les autres fleurs.

Il est malheureux de tout ce qu'il a perdu dans sa vie." (48)

"L'oiseau qui était son professeur était un sansonnet. Je l'ai rapporté moi-même des terres de l'Inde.

...()...

L'oiselier répond :

- Monsieur, il aime sa cage plus que la forêt. Avez-vous oublié le chat sauvage dans les forêts de l'Inde ?

Lui, ici, il est tranquille et si j'ouvrais la porte de la cage, il ne partirait nulle part.

...()...

L'oiseau passa le bec par les barreaux de la cage et dit :

- Vous ai-je raconté l'histoire d'amour de la fillette indienne ?

- Non, pas encore, tu ne nous l'a pas encore racontée.

- Cette année-là, j'étais en Inde et l'oiselier ne m'avait pas encore drogué avec la cage. Un jour que j'étais dans un jardin de grenadiers tout en fleurs. Je fus témoin de la rencontre d'une fille de radjah avec un fils pauvre. Ils s'aimaient passionnément. Sais-tu combien l'amour est doux ?

- Non, pas encore, je ne suis jamais tombé amoureux.

- Ah ! Comme tu dois être seul. Quand l'amour existe, alors on peut endurer la vie et ses tourments." (49)

3. INFLUENCE ETRANGERE

Lorsqu'on interroge N. EBRAHIMI sur les auteurs étrangers qui ont pu influencé sa démarche littéraire, voici ce qu'il répond :

"Vous savez, c'est une question illimitée, pour y répondre il faudrait écrire quarante ou cinquante pages.

-
- (47) N. EBRAHIMI - Le rêve du jour où le prince viendra pour la visite
in Mossaba rêve d'utopie - pp. 50, 51
- (48) N. EBRAHIMI - Quand les fleurs volent et l'oiseau devient un écho
in Mossaba rêve d'utopie - p. 57
- (49) N. EBRAHIMI - Le sansonnet, la peur et le silence - pp. 83, 84
in Question sans réponse

Prenons l'exemple de BALZAC. Si on cite BALZAC, il faut bien analyser ce qui me fait aimer BALZAC malgré l'attrait de nombreux autres écrivains occidentaux comme, par exemple, STENDHAL. Le regard sociologique que BALZAC pose dans son oeuvre a influencé DOSTOIEVSKI, et voilà un autre aspect.

DOSTOIEVSKI, pour moi, c'est comme un miracle. C'est la seule personne que je place en avant dans mon idéal comme un grand rêve. Selon moi, c'est le plus grand écrivain au monde, mais quant à son influence ? Non.

Je n'ai pas encore écrit sérieusement de grands romans, pourtant on peut trouver une ressemblance, mais seulement dans le titre, entre 'Crimes et châtements' et 'Homme, crime et probabilité'.

J'ai également écrit une nouvelle intitulée 'Au revoir DOSTOIEVSKI' (*) qui montre peut-être l'impact qu'il a eu sur ma façon de penser. Mais je le répète, je ne peux pas dire que quelqu'un m'ait influencé."

(50)

(50) N. EBRAHIMI - Correspondance personnelle avec l'auteur

(*) reprise dans le recueil 'Les lieux publics'

Chapitre IV

LE CONTENU, LA MATIERE LITTERAIRE DANS LA NOUVELLE CHEZ NADER EBRAHIMI

A la base des nouvelles de N. EBRAHIMI se retrouve le déroulement de la vie quotidienne.

A. LA SOCIETE URBAINE

Parmi les nonante neuf nouvelles réunies en dix recueils, quatre-vingts ont pour cadre et sujet la vie en site urbain.

Il s'agit pour la plupart des histoires, du combat que la petite bourgeoisie mène contre la classe dominante, soit, la bourgeoisie dépendante, c'est-à-dire, rattachée au monde capitaliste, et plus particulièrement aux Etats-Unis. N. EBRAHIMI illustre cette lutte par différents aspects et dans différents lieux de la vie de tous les jours.

A l'exception de quelques passages de nouvelles, ou de touches discrètes, notre auteur a peu ou pas abordé la vie en milieu rural.

Dans le recueil de nouvelles "Le mille-pattes noir" il esquisse la vie paysanne, principalement dans la région de la steppe des Turcomans, lors des bouleversements engendrés par la redistribution des terres agricoles en 1961.

Dans le roman intitulé "L'homme, crime et probabilité", il envisage le paysan face à la justice sociale.

Quel que soit le propos qui anime N. EBRAHIMI dans la rédaction de ses nouvelles, il développe son sujet dans une atmosphère politique.

B. LE COMBAT SOCIAL

L'ombre de la peur qui s'étendit sur la société iranienne avec le coup d'état militaire de 1953, s'opacifia de jour en jour, renforcée par les arrestations massives; les tortures; les exécutions des tenants du gouvernement MOSSADEGH, des membres du parti TOUDEH, des intellectuels, des nationalistes...

En général, on peut dire que les événements de 1953 mirent un terme au développement et au pouvoir de la bourgeoisie nationale.

Cet état de choses favorise l'essor de la bourgeoisie dite dépendante. Elle devient la classe dirigeante.

Les autres classes sociales, dont l'idéal était une économie autonome (pétrole sans ingérence étrangère) accompagnée d'un développement de l'industrie nationale, ont entamé une résistance continue, surtout culturelle et littéraire contre la classe dirigeante, et ce jusqu'en 1979, soit jusqu'à la chute et l'abolissement du système imposé par la bourgeoisie dépendante.

Pour les intellectuels, les artistes, les écrivains, les poètes, un seul thème s'affirme : produire une action artistique, littéraire, dirigée contre le régime en place.

Parmi eux nous citerons :

- les poètes : N. YOUCHIDJ, A. CHAMLOU, F. TAVALLALI, M. SHEYBANI, N. RAHMANI, S. KASRAI, E. EBTEHADJ, I. SHAHROUDI, M. ZOHARI, N. NADERPOUR, M. ATASHI, F. FARROKHZAD, M. AZAD, Y. ROYA I, S. SEPEHRI, F. MOSHIRI, F. TAMIMI, N. NEYESTANI, Y. AMINI, M. SEPANLOU, A.R. AHMADI, I. KHOYI, M. OWDJI, T. SAFARZADE ...
- les prosateurs : G. SAEDI, S. BEHRANGUI, D. ALEAHMAD, S. DANECHVAR, M. HESARKHANI, M. RAHIMI, R. BARAHENI, BEHAZIN, E. GOLESTAN, S. TCHUBAK, A.H. ARIANPOUR, B. MOFID, S. SOLTANPOUR, A. SHARI'ATI, HADJSEYED DJAVADI...
- les artistes : B. FARMAN-ARA, S. SHAHIDSALLES, B. BEYDAT, P. KIMIYAVI, A. AVANESIAN, G. HERTACH, F. MOWEZI MOGHADAM, F. RAHNAMA, A. KHATAMI, H. KAVUSI, M.A. KESHAVARZ, B. MOFID, F. NASERI, KIMIYAI...

Nous pourrions encore citer des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des caricaturistes...

Pour N. EBRAHIMI, la trace littéraire, ou plus généralement, artistique doit puiser son contenu dans une vocation politique. Sinon, dans une société opprimée, la création de l'artiste perd de signification.

"Un écrivain doit être un publiciste, sinon il n'existe pas. Il n'est pas différentes sortes d'hommes, seul existe l'homme politique. L'écrivain concentre l'essence de la société dans laquelle il vit avec un mélange de ses sensations vécues." (51)

Dans la deuxième partie de cette étude, nous démontrerons que pendant les vingt-cinq années qui suivirent le coup d'état de 1953, la plupart des oeuvres littéraires, artistiques, culturelles produites en Iran portent l'empreinte d'un climat politisé et combatif visant la classe dirigeante et son système.

Rarement, nous trouverons dans un pays du tiers monde, qui a vécu dans une atmosphère politisée, militaire et dirigiste, une telle profusion de manifestations d'opposition.

"Si je ne crois pas qu' écrire soit un rapprochement de nous-mêmes (peuple iranien), un apprentissage de formes nouvelles de relation pour notre vie future; si je n'ai pas foi en notre langue comme lien de groupe, de notre nation, je dis, sûrement, j'abandonnerais l'écriture et je continuerais d'être comptable dans une banque, secrétaire de bazar, ou j'irais travailler un lopin de terre avec la conscience tranquille de celui qui construit une vie individuelle et stupide. Et pourtant, si un jour je n'arrive pas avec l'écriture à faire une action bénéfique pour tout le peuple, je rentre. L'écriture, pour moi, ne peut être qu'une douleur."

(52)

Par conséquent, lorsqu'on étudie la vie littéraire et culturelle de l'Iran avant la révolution islamique de 1979, le thème principal est évident dans les traces laissées par tous les artistes qui vécurent dans ce monde obscurci, au parfum souffré de la dictature.

Pour faciliter notre travail de recherche, nous avons classé les sujets abordés par N. EBRAHIMI selon trois thèmes principaux :

- action politique et justice sociale
- sentiment patriotique
- critique de la religion

(51) N. EBRAHIMI - correspondance personnelle avec l'auteur

(52) N. EBRAHIMI - Mon petit pays - p.6

1. ACTION POLITIQUE ET JUSTICE SOCIALE :

Sensible comme tous les artistes au climat d'oppression qui pèse sur les milieux littéraires et artistiques, N. EBRAHIMI exprime dans ses nouvelles la lutte contre le système mis en place par la classe dirigeante.

Il est toujours à la recherche d'un système politique idéal, de justice sociale. C'est pourquoi il fait des incursions dans différents milieux sociaux, professionnels, dans différentes parties du pays, toujours en quête de son idéal égaré.

Cette recherche apparaît de manière évidente dans ses écrits, que ce soit lors d'un dialogue entre le chien et le loup dans "Mauvaise réputation" (extrait du recueil "Questions sans réponses"), ou dans une fable intitulée "Le congrès des animaux" (extraite du recueil : "Légendes de la pluie"); fable qui illustre le concept de liberté galvaudé par une société qui tient un discours à rebours.

Se laver de la boue de l'oppression et du totalitarisme, tel est le souhait d'une société enfermée dans un carcan.

Cette aspiration sociale est bien exprimée par le pêcheur dans la nouvelle "Une maison pour la nuit" (extraite du recueil du même nom). Ce pêcheur, las de la froidure et de l'obscurité qu'amène la nuit, décide de la chasser. Aider par sa famille (symbole de la société) il fait plusieurs tentatives pour enfin attraper le soleil. Il le cloue au toit du ciel pour qu'à tout jamais il prévienne le retour des ténèbres.

Suivant la répression du soulèvement social de 1963, qui tua beaucoup de civils à Téhéran (*), le ton des nouvelles de N. EBRAHIMI s'assombrit et se durcit, comme dans "Le chant des canaris" (extrait du recueil : "Histoires d'amour d'une mauvaise année"), ou, toujours extraite du même recueil de nouvelles, dans "La mauvaise année" :

*"Invité de la mauvaise année, écoute !
L'année suivante, le doute remplaça la certitude,
la malédiction prit la place du vœu salutaire,
et les robes noires remplacèrent les couleurs des
tapis de fleurs.
Dans la mauvaise année, seuls les mendiants nous
saluèrent.*

(*) nous racontons plus longuement ces événements dans le chapitre XII.

Peut-être plus âgé je trouverai le courage de dire :

- Maman ! Où vont-ils ? Ils sont morts ?
- Oui, ... mais sache qu'une mort de cette façon est un cadeau de Dieu.
- Oh ... Tout ce cadeau ? Tout cela ? N'est-ce pas assez ?

*L'invité de la mauvaise année croit !
J'ai fait cette plainte durant cette mauvaise année et ce n'était pas une guérison.
J'ai écrit et ce n'était pas un remède.
Mais, ma petite fille, crois-moi ! Ne rien dire n'est pas permis." (53)*

2. SENTIMENT PATRIOTIQUE :

*"Que de souffrances endurées en trente ans pour ressusciter les Persans par la grâce du persan"
Ferdowsi.*

FERDOWSI est l'incarnation de l'éveil de la conscience iranienne, du sentiment communautaire et de leur inscription dans la mémoire poétique.

Par la gigantesque entreprise du Livre des Rois (SHAHNAMEH), il restitua, à la fin du Xe siècle, à un peuple son passé mythique et fantasmatique. Rois, héros, monstres, archétypes, mais aussi gens du commun peuplent ce monde imaginaire, devenu par la grâce de la poésie, la réalité toujours vivante du passé iranien." (54)

Depuis, écrivains et poètes n'ont pu éviter de faire référence, directement ou insidieusement, à cette somme immortelle de l'histoire collective iranienne.

*MOWLAVI : "De ces compagnons indolents mon coeur s'est lassé; et je rêve à Ali le lion de Dieu, à Rostam, héros fils de Zâl"
Désir (55)*

*HÂFIZ : "Je brûle des flammes de Tchegel dans le puits de la patience.
Le roi des Turcs est indifférent à notre Etat.
Où est-il notre Rostam ?" (56)*

(53) M. HOMAYUN SEPEHR - NADER EBRAHIMI, un auteur iranien contemporain - mémoire ULB -1979-80- p. 72

(54) Chahrâchoub AMIRCHAH - Iran, poésie et autres rubriques- p.14

(55) Z. SAFA - Anthologie de la poésie persane (XI-XXe s.) - p.216

(56) HÂFIZ - Divân - p. 331

Cette fougue nationaliste s'est perpétrée jusqu'à la révolution constitutionnelle de 1906 sous la plume des TALEBOF, AHROUNZADE, 'AREFQAZVINI, LAHOUTI, ... qui déplorent la perte de l'identité nationale persane, due aux multiples invasions dont celle des arabes.

Toujours, ils font référence au grand empire perse, et mettent le peuple en garde contre les dangers des colonisations étrangères. Ils imputent la faute de cette perte aux régimes totalitaires asiatiques et à la religion musulmane.

Le point de rencontre de ces auteurs est le feu sacré de la patrie. Des poètes, comme 'AREFQAZVINI, chante :

*"Les oiseaux prisonniers gémissent comme moi
la plainte de leur patrie." (57)*

*"Du sang versé par le peuple sortent des tulipes
rouges de la terre." (58)*

Plus proche de notre époque, des auteurs comme KASRAVI, 'ALAVI, ESHGHI ont repris le flambeau. ESHGHI écrivit le livret d'un opéra à la gloire de l'Iran, "Resurrection des rois de l'Iran", et il gémit sa douleur dans le poème intitulé : "La mère patrie" (Mâme vatan).

Enfin, S. HEDAYAT qui ajouta à cet hymne patriotique son roman intitulé : "Parvin, fille de Sassan", et son livre "Zand o houmanyassan".

N. EBRAHIMI démontra son amour pour sa patrie en s'inscrivant au parti de la nation d'Iran en 1952.

Son sentiment patriotique vibre dans une nouvelle intitulée : "Personne n'entend le son de la trompette", ou dans les "Notes d'un amoureux professionnel", sorte de chant lyrique.

*"Aujourd'hui, je passais dans une avenue déserte
lorsque j'ai senti un parfum de coing qui embaumait
l'air, et je me suis souvenu des arbres il y a des
milliers d'années des jardins du sud et qui fai-
saient de ton jardin un bois de couleur jaune.*

*Et ton parfum, je me suis souvenu du parfum de
ton parfum de ton corps terrestre.
Et après mille quatre cents ans j'ai crié :
Je suis encore, encore, encore amoureux de toi.*

(57) 'AREFQAZVINI - in ARIENPOUR Y. - De Saba à Nima - p. 150

(58) ibidem - p. 164

Aujourd'hui, le maître écrivit d'un coup
d'assette sur une pierre : Terre
Et dit : Terre
Et dit, répétez mille fois : Terre, Terre, Terre,
Et comme la pluie tombait, le parfum paradisiaque
de la terre se leva.
Et j'ai dit : je t'aime, je t'aime, ô mon amant
terrestre." (59)

ou encore dans le texte : "Une autre parole pour la cage"

"Mon ami !
As-tu jamais pensé aux douleurs de la cage ?
L'oiseau ou la cage,
T'es-tu demandé lequel est le plus malheureux ?
Pense au grillage de la cage et à son caractère
tendu et rappelle-toi que toute l'histoire est
pleine de louanges des oiseaux capturés, mais il
n'y a aucune plainte des douleurs de la cage.
J'ai vu seulement les hommes de la rue qui
s'arrêtent de temps en temps à côté d'une cage
d'oiseau et avec une grande pitié ont dit :
'Pauvre cage !'
Regarde depuis combien d'années elle souffre.
Ne me dit pas qu'elle a un certain mérite car
tu as oublié le colombophile." (60)

Le patriotisme iranien est animé par une vocation humaniste.

L'esprit du sentiment patriotique des anciens, FERDOWSI, MOWLA VI, HÂFIZ, témoigne clairement de cet idéal. Nous devons plutôt considérer ce sentiment comme l'expression d'une nostalgie d'une communion avec d'autres cultures qui ont largement fraternisé avec la culture persane, comme la culture indienne. L'influence de cette nostalgie se retrouve surtout dans la littérature mystique iranienne. Il est rare qu'un poète ou un écrivain iranien ne regrette cette heureuse époque d'échange, même parmi les contemporains comme S. HEDAYAT, D. ÂLEAHMAD, N. EBRAHIMI.

Dans le sentiment patriotique qui anime depuis son origine les intellectuels iraniens, l'on ne peut parler de racisme nationaliste, mais au contraire, il faut envisager ce sentiment comme un investissement, une participation originale au patrimoine de la culture universelle.

(59) M. HOMAYUN SEPEHR - op cit. - p.22

(60) ibidem

3. CRITIQUE DE LA RELIGION :

*"La puissance est toute qualité de Dieu
Son châtiement est très sévère.*

*Racontez-nous ce que Ali Ben Mussa Ben Motevakeh
dit que lui a raconté son père qui le tenait de
Mohammad Ben Hossein Ben Ali Khatab, qui le tenait
de son père, qui le tenait de ses aïeux,...*

Une nuit, HORMOZ herbod () alla en secret chez
SALMÂN-E ARAB (* *), perse récemment converti à
l'Islam.*

*Il lui dit : "Dis-moi ce qui manque dans l'ancien-
ne religion pour que tu aies choisi une nouvelle
religion ?"*

*Salmân lui répondit : "Rien, sauf l'enfer et ses
tourments brûlants. Car sans la crainte de ce feu
effrayant, jamais personne ne serait un bon servi-
teur de Dieu.*

*Le dieu chéri et glorieux sait qu'il ne peut assu-
rer sa perennité que grâce à la menace de l'enfer
éternel... et si Dieu laisse l'homme à son sort,
en espérant de lui de bonnes paroles et de bonnes
actions, qu'ensuite il le punisse pour les pêchés
qu'il aurait commis, ce serait malhonnête de sa
part.*

*Si Dieu laisse l'homme à lui-même, il est certain
qu'il n'avancera d'un pas sans pêcher."*

Maintenant, j'ai compris dit Hormoz..."

Qiâs al Adyan va al Mazâheb". (61)

L'ombre de la religion plane sur l'oeuvre de
N. EBRAHIMI. C'est la voix du critique plutôt que celle du
dévot qui se fait entendre dans son écriture.

La critique de la religion est un sujet présent
depuis les origines dans la littérature persane.

(*) Herbod : officiant et magistrat dans la tradition zoroas-
trienne, religion pré-islamique

(**) ou SALMÂN-E FARSI (ROUZBEH) : perse qui, vers la fin de l'époque
Sassanide, a quitté l'Iran. Il rencontra Mahomet à
Médine et se convertit à l'Islam. Il joua un rôle
important dans les victoires des armées islamiques,
dont il devint le conseiller en stratégie.

(61) N. EBRAHIMI - Question sans réponse (in recueil du
même nom) - p.60

Lors de la révolution constitutionnelle de 1906, cette critique s'est renforcée avec des écrivains tels : AKHUNDZADEH, TALEBOF, MALKOMKHAN, ou des poètes comme : IRADJ MIRZA, ESHGHI, AREF, BAHAR, ou encore avec les grands critiques comme KASRAVI, auteur de "Shiisme" (SHI'IE GARI), et de "Soufisme" (SOUFIGARI)

Nous pouvons encore citer dans ce domaine DJAMALZADEH, B. ALAVI, S. HEDAYAT.

SHODJA eddin SHAFI, dans son importante étude (près de 800 pages) intitulée "Combat avec le diable" répertorie pas moins de 225 écrivains qui ont pris la religion, ses institutions et ses dignitaires comme cible de leur critique depuis l'époque de FERDOWSI jusqu'aujourd'hui.

Après la seconde guerre mondiale, le parti TOUDEH d'obédience communiste, systématise cette approche critique de la religion pour asseoir ses principes.

Parmi les auteurs qui illustrent cette tendance, citons : BEHAZIN, B. ALAVI, A. TABARI, M. DOWLĀTABADI.

Les partis nationalistes (Paniranistes, Parti de la Nation d'Iran) n'acceptent pas l'Islam importé par les Arabes. Ils se réfèreraient plutôt à la religion iranienne traditionnelle.

Revenons à N. EBRAHIMI. Nous aurions été tentés de le classer définitivement parmi les critiques, souvent même farouches de la religion.

Pourtant, on peut lire :

"... en ce qui concerne les valeurs morales, je suis plutôt traditionnel et peu progressiste. Je suis très strict sur les principes de l'hypothèse morale.

Les sentiments patriotiques et sociaux sont les ferments de ma vie. J'espère que c'est pour eux qu'un jour elle me sera enlevée, et non par un cancer effroyable, ou par des passions personnelles." (62)

Néanmoins, dans les nouvelles de N. EBRAHIMI, du moins jusqu'à l'approche de la révolution islamique, la religion est souvent moquée, reflet de l'attitude de la société iranienne en général.



"Peu à peu ils (les mollâ) tombèrent au rang de chefs de la populace (...) Si dans les émeutes, on continua de les craindre, si le gouvernement trembla quelquefois devant eux, les classes supérieures s'en éloignèrent, apprirent à les mépriser et alors commença ce système de dénigrement et de moquerie qui remplit la littérature persane d'histoires scandaleuses de tous genres dont les départements du clergé font les frais." (63)

Si nous acceptons de considérer l'écrivain comme le catalyseur des sentiments qu'exprime, ressent la société, nous accepterons que, lors d'un changement dans la vie quotidienne, dans sa structure économique, industrielle, culturelle, qui conditionne le peuple, ces idées nouvelles se cristallisent dans l'oeuvre de l'écrivain.

Avec les changements et les réformes sociales qui sont apparus au sein de la société iranienne, le peuple a commencé à mettre en doute les principes acceptés depuis des milliers d'années.

Les personnages de A. KASRAVI et de A. SHARI'ATI sont les meilleurs exemples de réformistes dans la société iranienne depuis la révolution de 1906.

A. KASRAVI, avec son discours déiste et nationaliste a critiqué fortement les sujets religieux. Il a jeté délibérément le doute sur les sujets ayant trait à la religion, thèmes reconnus depuis des siècles par les Iraniens. Après avoir expurgé les idées reçues, il a donné l'élan d'une nouvelle structure à la pensée religieuse ("Religion propre" - PAKDINI, et "Langue propre" - ZABANE PAK) dans son livre intitulé : "Maître principe" (VARDJAVAND BONYAD).

A. SHARI'ATI, pendant les années 60 et au début des années 70, donna des cours d'islamologie à l'Université de MASHAD, et Hosseyniyeye ERSHAD de Téhéran.

Il y dispensait une nouvelle image de l'Islam, relisant les personnages de Ali, Hosseyn, Salman, Abouzar. Son ouvrage le plus important s'intitule "Islam Shenazi" (islamologie).

N. EBRAHIMI présente particulièrement cette remise en question de la foi religieuse dans une nouvelle intitulée : "Sortie" (KHOUROUDJ).

(63) M. KOTOBI, D. SIMON, S. SAYEGH - Citant GOBINEAU - Iran, une première république - p. 96

Prenant l'argument d'une famille (les parents et deux jeunes filles) qui se fait conduire dans le désert et qui est victime d'une panne de voiture, l'auteur développe un parallèle à l'épisode de la traversée du désert par le peuple d'Israël. Il en profite pour glisser dans la bouche de ses personnages quelques remarques et allusions critiques sur Dieu et la religion.

Il suffit de lire cet extrait de "Sortie", dans lequel le père s' imagine présenter à la foule le nouveau dieu dont il aurait eu la révélation dans le désert.

*"Mes frères, mes soeurs, bonnes gens,
J'apporte un dieu qui met du sel sur vos blessures.
N'est-ce pas que vous acceptez toute la tristesse
et les douleurs ? ...()...
Un dieu qui, si seulement vous reconnaissez son
existence sans que vous ne l'adoriez, est louangé.
Vous qui, depuis trois mille ans, vous appuyez sur
une supposition, maintenant j'apporte un dieu qui
dans toute sa grandeur s'appuie sur mon corps qu'il
a empoisonné.
Il est plus profond que la tristesse et les tourments
Mais vous pensez au dieu que je vous apporte, ensuite
vous passez votre chemin.
Pourtant, vous ne pouvez pas trouver un dieu aussi
vrai que celui-ci."*

Pour lui seul : "En vérité, si personne n'accepte mon dieu,
où vais-je poser ce fardeau ?" (64)

Nous pouvons trouver d'autres exemples de cette critique de la religion dans : "Une maison pour la nuit", "Malade", "Mon dieu, mon dieu, pourquoi m'as-tu laissé seul", ou "Le jour où IMAN naissait".

*"... ma belle-mère gentiment et calmement me dit :
- Tu fais ton travail selon tes capacités, mais
moi, je crois aussi en la prière.
Il n'y a pas de mal à ce que tu ailles en pèle-
rinage et que tu demandes à l'Imam Reza de t'aider,
et tu pourrais aussi faire un vœu. (*)
Si Iman doit venir au monde grâce aux vœux et à
la prière, il est mieux qu'il meure.
...()..."*

(64) N. EBRAHIMI - "Sortie" in "Une maison pour la nuit" - pp.86, 87

(*) *imam Reza* : huitième imam shi'ite, martyr en Iran. Son tombeau est érigé à Mashad.

- Tu sais que je suis le fils d'un mollah, que j'ai une bonne voix et s'il le fallait sans y croire, je me contenterais de la faire : je monterais à la chaire d'où l'on prêche pour la prière et je ferais la quête. Moi qui, depuis des années, me suis détaché de la métaphysique, qui ai rédigé mon testament en y mentionnant que je ne désirais pas de prière sur ma dépouille...

...()...

Elle (sa femme) s'asseyait près de la fenêtre et dit :

- Je ne demande pas de prière, je ne t'ai jamais demandé de prière ou d'oraison, seulement ma mère, ta mère, mon père... et même mon médecin ont fait naître en moi une sorte de sentiment, que j'imagine, sentiment de peur qui ne peut disparaître seulement qu'avec ta prière sincère." (65)

Devant le désarroi de Mehri qui va entrer dans la salle d'accouchement, Mahmoud décide d'accéder à son désir et part se recueillir sur le tombeau de l'Imam. Il revient aussi vite au chevet de sa femme.

"... j'escaladai l'escalier devant l'hôpital, marche par marche, volée par volée... je regardai les numéros des chambres 101 - 102 - 103 - 104 - 105 - 106 Non... 107 - 108 - 109 - 109...

La porte entre-ouverte.

Je regardai aux alentours, quelques femmes étaient assises, quelques-unes debout. Un homme était penché.

Je demandai : - Que s'est-il passé ? Hein ?

J'ai prié, de tout mon cœur j'ai prié, j'ai supplié j'ai pleuré... Mon enfant est-il mort ? Iman, Iman est-il mort ? Mort ?

LA PRIERE EST-ELLE MORTE ? MORTE ?

Personne ne répondit et ce fut tout.

En revenant, à côté de l'escalier, je m'assis sur la première marche et je m'appuyai contre le mur.

Un sentiment inattendu, injuste, un sentiment réel et injuste occupa mon cœur, un sentiment plein de joie, le bonheur d'une danse gaie... plein de réalité ... et si je pleurais, dans ces larmes, il n'y avait pas de douleur, il n'y avait qu'une joie profonde et inconnue. Je m'entendis répéter tant mieux... tant mieux, Mehrie, nous aurons d'autres enfants." (66)

(65) M. HOMAYUN SEPEHR - op. cit. - pp. 77, 78, 79

(66) ibidem - pp. 84, 85

Nous ne pouvons considérer une forme unique et constante dans les nouvelles de N. EBRAHIMI. Il nous faut parler d'une forme multiple et variée qui apparaît au long de l'écriture et qui se caractérise dans chaque ouvrage.

N. EBRAHIMI pense qu'une langue dispose d'assez de puissance et de dimensions pour présenter l'intelligence du monde que veut exprimer l'écrivain. Il voudrait que le lecteur, le critique ne recherche pas un modèle fixe dans son écriture.

Notre écrivain déclare dans un article intitulé : "La signification de la nouvelle selon mon point de vue", qui peut être considéré comme une sorte de manifeste reprenant des commentaires sur la forme, le contenu, le style, l'investissement de l'espace graphique, le rythme, la mélodie dans ses écrits.

"Globalement, nous avons évité de rester dans le cadre en place. Nous sommes détenteurs de nouveaux modèles, de notre forme propre. Cette forme que nous avons choisi répond à notre but scientifique et social. Si ce modèle est refusé c'est qu'il n'a pas d'impact, mais s'il développe ne serait-ce qu'un point positif dans la construction humaine, dans la lutte contre les entraves à la liberté, alors, on ne peut le nier." (67)

Considérant les nouvelles de notre écrivain, on peut les partager en deux grands groupes :

- les nouvelles symboliques
- les nouvelles réalistes

1. LES NOUVELLES SYMBOLIQUES :

"J'écris ces mots que les autres ne puissent comprendre. Mais toi, tu peux les lire et tu connais la révélation qui permet de comprendre."

HĀFIZ (68)

(67) N. EBRAHIMI - "La signification de la nouvelle selon mon point de vue" (in "Une maison pour la nuit") p.13

(68) HĀFIZ - Divān - p. 336

Dans la collection des nonante neuf nouvelles qu'a écrit N. EBRAHIMI jusqu'en 1979, soixante-deux sont symboliques. Parmi elles, quarante-quatre mettent en scène des personnages humains, animaux et végétaux. Pour dix autres nouvelles, il s'agit d'animaux, de végétaux et d'objets. Trois nouvelles concernent la mythologie, trois autres font référence à la symbolique de l'amour, et enfin, deux portent sur la religion.

Les plus complexes à entendre sont les nouvelles symboliques dont les personnages sont des animaux qui, forcément portent un rôle social, politique. Parfois ils sont très difficile à identifier. Pour vraiment saisir le message que veut transmettre l'auteur, il faut en faire plusieurs lectures.

N. EBRAHIMI est conscient de cette difficulté, c'est pourquoi il répond à ses lecteurs dans l'introduction au recueil de nouvelles "Une maison pour la nuit".

"... Un autre point est la complexité que l'on ressent dans la structure de certaines nouvelles, défaut qui frappe, dès le premier abord, le lecteur. Je pense qu'un bâtiment dont la structure extérieure est complexe, qui a été construit sur plan qui justifie de cette architecture imposée, jamais personne n'aura de difficultés à trouver la porte d'entrée de ce bâtiment.

Seulement, il faut que la personne qui désire y pénétrer réfléchisse profondément. C'est un point que j'ai désiré et obtenu dans tous les cas." (69)

Pour comprendre la littérature iranienne contemporaine qui, pour une grande part, utilise beaucoup de symboles, il est nécessaire de dénoncer l'aspect psychologique et social de ces modèles de l'art littéraire.

Nous devons remonter le plus loin possible dans l'histoire de la littérature pour cerner les stimulants qui ont poussé les écrivains à utiliser un langage symbolique, secret où fleurit la métaphore.

En général, dans une société où les langues, la pensée, les mouvements sociaux sont muselés, qui ne dispose pas de la liberté d'exprimer la réalité sociale, l'écrivain, l'artiste est contraint de choisir des outils comme le symbole, le secret, la métaphore, le signe, l'image.

De n'importe quelle manière, il veut exprimer la responsabilité de ce qu'il ressent par le média de son art. Il veut ainsi se décharger du fardeau de son message.

Dans la société iranienne où le facteur religieux (Coran, lois islamiques, dignitaires musulmans) (70) interdit de réfléchir par la peinture, la danse, la sculpture, ou la musique, la littérature supporte à elle seule le rôle de véhicule du sens de la variété de la vie. Elle se présente comme : poésie tragique, historique, épique, érotique; fable; ghazal;... jusqu'aux genres littéraires gnostiques, ensemble de formes qui tendent à cristalliser les besoins de la société.

Par conséquent, lorsque le despote oriental, la main dans la main de l'autorité religieuse, bloque tout changement dans les relations, les exigences sociales, qu'il élimine systématiquement les opposants, et que, fort de cette puissance conjuguée du pouvoir politique et religieux, il exploite le peuple, alors, pour l'écrivain, l'artiste, qui se sent garant et responsable devant la société de l'expression de son message d'humanité, de justice et de liberté, pour cet artiste il n'est pas d'autres chemins que celui qui passe par la métaphore, le langage détourné, secret.

A. H. ĀRIANPOUR raconte les origines du style littéraire hindi (SABK-E HENDI), qui amène à comparer la littérature à une énigme plutôt qu'à la définition d'une réalité.

"... peut-être qu'une part de la complexité, de l'ambiguïté vient de l'imitation de la poésie qui fleurit à l'époque TEMOURI, qui se reflète dans les oeuvres de poètes comme DJAMI, que l'on peut considérer comme une introduction au style hindi, causé par le danger que peut représenter le discours direct, la persécution des pensées, l'excommunication de l'opposition, la situation en général à l'époque du SHAHROKH TEMOURI qui ne reculait devant aucun moyen pour tourmenter et exécuter le peuple. ... à l'époque SAFAVIDE, où la liberté d'expression était brimée par l'orthodoxie de la religion, il était devenu obligatoire pour les poètes de s'exprimer dans un style compliqué. Il leur fallait forcer l'exagération de l'imaginaire, ce qui leur fit accepter le style hindi...()... comme SA'EB, KALIM FEYSI, ORFI,...". (71)

R. BARAHENI dans son livre "L'histoire au masculin" souligne l'importance de la coalition dirigeant-religieux dans l'existence du soufisme en Iran.

(70) Shodja eddin SHAFA - Tozih-ol-massa'el - pp. 772 à 778

(71) A. H. ĀRIANPOUR - op. cit.-p. 230

"Si nous disons que l'histoire de l'Iran est une histoire anti-sociale nous ne nous trompons pas beaucoup.

L'histoire est liberté pour les dirigeants qui renforcent l'injustice qui réduit à l'esclavage la société, la rend prisonnière de ses dirigeants.

N'est-ce pas le despote qui a insufflé dans l'esprit du peuple l'idée que la vie n'est rien de plus qu'un bref moment ?

L'absence de confiance en la vie ne vient-elle pas de ce que dans l'existence, il est des gens qui ont opprimé, qui à chaque instant ont commis mille formes de crime ?

Les yeux arrachés à la face du peuple n'ont-ils pas refoulé la mémoire des iraniens vers son infériorité, son inconscient ?

Les têtes qui ont été tranchées n'ont-elles pas forcé les autres têtes à se courber, surtout en public ?

Chacun n'a-t-il pas baissé la tête pour éviter le couperet des dirigeants ?

N'est-ce pas à cause des langues coupées, que la langue à commencer de parler dans la tête ?

Puisqu'elle a perdu sa liberté, n'est-ce pas ce qui lui a fait choisir un langage symbolique, métaphorique ?" (72)

"Dans tous les cas, une saine pensée ne peut accepter l'excès de symbolisme et de secret.

Spontanément, le poète désire exprimer sa pensée clairement, le plus directement possible, avec le plus de paroles, et en utilisant les mots les plus représentatifs. S'il arrive à une écriture ambiguë, cabalistique c'est que son esprit, pour quelque raison, est malade.

Sans doute dans un régime totalitaire, dont la dictature est la seule loi, il est évident que les manifestations d'opposition au régime, comme le soufisme, vont à la rencontre de lourdes peines, parfois même de la mort : HOSSEIN EBN MANSUR HALADJ qui a été pendu, MADJDODIN KOBRA qui a été noyé, BAHADODIN VALAT condamné à l'exil, SHAHAB-O-DIN SOHREVARDI qui eut la tête tranchée, AYN-OL-GHOZAT-E HAMEDANI qui fut brûlé, AHMAD fils du sheikh ABOUL HASSAN KHARAGHANI qui fut exécuté.

Les successeurs de ces maîtres devenus martyrs ont été attentifs à la manière d'entamer le combat et surtout ils ont évité d'utiliser un langage directement accessible. Ils ont donc commencé d'écrire de manière déguisée, secrète.

De ne pas jouir de la liberté d'expression a mis les écrivains devant l'obligation de masquer leurs paroles, de voiler leurs croyances, de s'exprimer dans une langue symbolique, allégorique.

Pour aborder le symbolisme et l'ésotérisme qui caractérisent le soufisme et la plupart des poètes iraniens, il faut tenir compte de deux éléments :

- 1. presque dans toute l'histoire de l'Iran, à cause des cassures dans la continuité de l'évolution de la société, on ne peut trouver un groupe d'intellectuels discipliné, organisé.
C'est pourquoi les artistes sont dans une situation de pensée obscure, compliquée.*
- 2. Dans l'étranglement où se trouvait la société iranienne, la liberté d'expression était très limitée.
C'est pourquoi, la confrontation des idéologies, ou la pensée progressiste était seulement concevable dans une langue secrète, déguisée." (73)*

L'autorité des régimes despotiques orientaux est des plus drastiques. Nul n'avait le pouvoir de s'opposer aux injonctions, aux désirs du souverain sous peine de s'exposer aux pires représailles.

Bien qu'il s'agisse d'une version romancée de la réalité, rappelons-nous le sultan des contes des Mille et Une nuits qui faisait exécuter ses épouses successives au matin de leur nuit de noces pour s'assurer leur entière fidélité.

*"A peine y fut-il arrivé (au palais) qu'il courut à l'appartement de la sultane. Il la fit lier devant lui, et la livra à son grand-vizir, avec ordre de la faire étrangler, ce que ce ministre exécuta sans s'informer quel crime elle avait commis.
Le prince irrité n'en demeura pas là : il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes de la sultane. Après ce rigoureux châtement, persuadé qu'il n'y avait pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendrait à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit et de la faire étrangler." (74)*

(73) A.H. ARIANPOUR - Sociologie de l'art - pp.229-231

(74) "Les Mille et Une nuits" - Vol. I - trad.de A. GALLAND- p.34

Même si ces contes versent dans l'exagération, quelques réalités ont dû les inspirer.

L'exécution de HASSANAKE VAZIR, qui fut pendu sur l'ordre du sultan MASOUD GHAZNAVI, et dont la dépouille resta suspendue sept années au gibet devant lequel passait quotidiennement sa mère, exécution que relate A. BEYHAQI dans son histoire, de quelle atroce réalité, de quelle histoire sanglante se veut-elle le témoin ?

Dans le "Mémorial des Saints" (TAZKERATOL-OLIYA), ATTAR-E NESHABORI donne un document vivant qui relate l'amère réalité de l'exécution de générations d'intellectuels, d'avant-gardistes et de penseurs sociaux au Moyen Age.

La passion de HOSSEIN EBN MANSUR HALADJ, comme ce que raconte ATTAR dans son livre, a influencé pendant plusieurs siècles les sociétés mystiques et les genres littéraires iraniens.

Lorsque le peuple commença à être choqué par l'attitude de Mansur...

"On alla répéter au khalife ces paroles et beaucoup de personnes se posèrent en accusateurs contre lui. ...()... Le Khalife prévenu de ce qui se passait dit : "Cet homme va susciter des troubles, il faut le faire mourir ou bien le frapper à coups de bâton jusqu'à ce qu'il désavoue le mot qu'il a prononcé." ...()... Une foule d'au moins cent mille hommes l'entourait (Mansur), et lui promenant ses regards tout autour s'écriait : "Vrai ! Vrai ! Vrai ! Je suis la vérité !

On raconte que dans cette foule se trouvait un derviche qui lui demanda : "Qu'est-ce que l'amour ?" Tu le verras aujourd'hui, répondit-il, et encore demain, et encore après-demain.

En effet, ce premier jour on le mit à mort, le second jour on le brûla, le troisième jour on jeta ses cendres au vent. Voilà quels sont les effets de l'amour !" (75)

Nous lisons dans l'histoire de Sistan les raisons qui ont obligé FERDOWSI à quitter sa ville et à s'exiler dans le Tabarestan. Il est présumé que FERDOWSI acheva son oeuvre monumentale (Le Livre des Rois) en 1009-10. Il apporta personnellement son oeuvre à Ghazna, mais sans succès.

Est-ce la violente dispute qui les opposa qui, selon la légende, conduisit FERDOWSI à écrire une virulente satire avec des conséquences désastreuses pour lui ? Il est dit qu'il fut obligé de fuir la vengeance du sultan, et il erra sans repos de ville en ville, par les régions de l'Iran, jusqu'à ce que, après de longues années de vagabondage et de misère, il obtint finalement son pardon et revint à Tūs, seulement pour y mourir. (76)

"L'histoire de Rostam est telle qu'ABOUL GHASEM FERDOWSI l'écrivit en vers dans le Shanâmeh, qu'il raconta au sultan MAHMUD pendant plusieurs jours.

- Mahmud dit à Aboul Ghasem : "Tout le Shanâmeh n'est rien que l'histoire de Rostam. Dans mon armée il y a mille hommes comme Rostam !"
- Ferdowsi lui répondit : "Longue vie à Vous. Combien d'hommes dans votre armée sont comme Rostam, je ne sais. Mais je sais que le grand dieu n'a jamais créé personne comme Rostam." Il embrassa la terre et s'en alla.

Malak Mahmud dit à son vizir : "Ce bonhomme me traite de menteur !"

Le vizir lui répondit : "Alors, il faut le tuer." (77)

Pour NASER KHOSRO le même destin fatal s'est révélé. Il fut inquiété par l'orthodoxie de la religion qui, associée au souverain Seldjouk, le contraignit à l'exil dans la vallée de YAMKĀN DARREH.

"Il retourna à Balkh ...()... Pendant son voyage une rumeur se répandit sur ses opinions et ses liens avec les Fatimides, rumeur propagée par les officiels Seldjouk. On essaya même d'attenter à sa vie. Il fut obligé de fuir pour sa propre sécurité."

(78)

(76) J. RYPKA - History of Iranian Literature - p. 156

(77) S.H. SADAD NASERI - article in "HONAR VA MARDOM" - p. 50
(L'art et le peuple)

(78) J. RYPKA - op. cit. - p. 137

Dans son divân, trésor de symboles, de métaphores, d'allégories, HÂFIZ déclare que le seul crime de Mansur HALADJ fut de clamer des idées qu'il eut fallu garder secrètes.

"Cet ami, qui de la potence a été l'élève, Il ne pêcha qu'en divulguant les secrets par propagande." (79)

Avec les poèmes de Hâfiz, on atteint les sommets du symbolisme et de l'allégorie dans la littérature persane.

C'est pourquoi l'oeuvre de Hâfiz est une trace éternelle qui réfléchit toute la culture, l'histoire familiale, sociale et religieuse de l'Iran. Il dénonce l'injustice sociale qui sévit à cette époque en utilisant une langue poussée aux limites du symbolisme.

Nous pouvons affirmer que jusqu'aujourd'hui aucune oeuvre, qu'elle soit symbolique ou non, ne peut se targuer d'avoir reflété avec autant d'acuité quelques milliers d'années de la vie de la nation iranienne.

Entre Mansur HALADJ qui s'est ouvertement exprimé sur toutes choses et qui paya cette éloquence sur le gibet, et Hâfiz qui a traduit sa pensée dans une langue symbolique et ésotérique, nous rencontrons d'autres personnages importants qui ont assuré la continuité des courants d'idées.

Comme le souligne SHAROKHE MESKOUB :

"Dans la société iranienne où d'un côté on trouve le monarque et sa puissance, et de l'autre, le peuple dépourvu de pouvoir social, il est naturel que l'on parle de cette dualité (dans quelque domaine que ce soit). Le régime face au peuple est le thème "social-éducatif" le plus souvent abordé dans les oeuvres littéraires." (80)

Confrontés à la dictature, pour les intellectuels, les écrivains, les poètes, les leaders sociaux il peut se présenter trois issues :

1. Affronter le dictateur et s'opposer à son régime totalitaire jusqu'à payer le prix du sang, comme :

MANSUR ALADJ, HASSANAKE VAZIR, 'AMID OL MOLKE-KONDORI, 'AYN-OL-GHOZAT-E HAMEDANI, SOHREVARDI, KHADJE RASHIDODIN-FAZLULLAH, MIRZA ABOL GHASEM-E GHAEMMAGHAM, MIRZA TAGHIKHANE AMIRKABIR, KHABIR ROUHI, AGHAKHAN KERMANI,...

(79) A. GUY - Les poèmes érotiques ou GHAZELS de Chems ed Dîn Mohammad HÂFIZ - p. 188

(80) S. MESKOUB - Nation et langue - p. 100

et les contemporains : FAROKHI YASDI, ESHGHI, ARANI,
(*) KARIM PORE SHIRAZI, K. DANESHEYAN, KH. GOLESORKHI,
B. DJAZANI, M. REZAI.

2. Affronter le dictateur, contester sa politique et s'exiler.

AVISIN (Hamedan), BIROUNI (Kharazm), FERDOWSI (Tabarestan),
NASER KHOSRO (Yamkan Darre)

Presque tous les poètes s'exilèrent en Inde à l'époque
Safavide.

Parmi les contemporains : B. ALAVI (D.D.R.), KHOMEYNI
(Iraq), BARAHENI (U.S.A.), MOSSADEGH (Ahmad Abad)

3. Composer avec le régime et jouer le rôle d'intermédiaire entre le dictateur et le peuple.

L'auteur s'attache alors à démontrer, preuves à l'appui, le
bien-fondé du régime. Il développe une démarche de réconci-
liation du peuple avec ses dirigeants.

*"Une éducation imposée, dispensée sans justification dans un monde
de relations basées sur la contrainte, qui est injectée en présence
du despote, aidée par les arguments de l'oppression et l'absence de
lutte ouverte contre la dictature." (81)*

Pour illustrer cette manière de vivre le régime, nous pouvons citer
entre autres ouvrages :

"L'alchimie de la félicité" (*Kimiyaye 'saadat*) de IMAM MOHAMMAD GHAZALI,
"Le livre de Kalila et Dimna" présenté par IBN AL-MUQAFFA', "Les contes
moraux de Hamidi" (*Maqāmāte Hamidi*) de QAZIHAMIDODIN BALKHI, "Le livre
de Marzba" (*Marzbānaneh*) de S. VARAVINI, "Morale de Nāseri" (*Akhlagh-e Nāseri*)
de KH. NASIREDDIN TOUSI, "Le jardin des roses" (*Golestān*) de SAADI.

*"KH. NASIREDDIN, qui fut à la fois la victime et l'un des artisans de
ce régime rongé, qui a participé à la stérilisation des forces huma-
ines, écrit : (dans 'Morale de Nāseri')*

*'On dit qu'un entretien avec un souverain revient à se jeter dans
le feu, à combattre un animal féroce. Celui qui recherche la compa-
gnie des grands et qui veut profiter de leurs divertissements, perd
tout pouvoir sur sa vie. Les rois et les dirigeants ressemblent à
des torrents qui dévalent de la montagne. Si quiconque voulait, ne
serait-ce qu'un instant, changer leurs cours, il le paierait de
sa vie.*

*Il n'est pas de meilleures comparaisons pour imaginer la force du
du dictateur sans rène.'*

(81) N. SAHEBZAMANI - La troisième ligne - p. 283

(*) KARIM PORE SHIRAZI : on ne peut déterminer avec exactitude les responsables
de son exécution.

Dans un univers condamné par la force du totalitarisme, le peuple sans défense, comment peut-il vivre ?

"La morale de Naşeri", ou manifeste de Naşeri, que lui enseigne-t-il ?

De dire la vérité et de toute évidence, rester sincère ce qui équivaldrait à affronter le feu, l'animal féroce, la furie du torrent ?

Ou plutôt, doit-il jouer de dissimulation ?

Imaginer un moyen de résoudre le conflit ?

Doit-il juger bon d'agir unanimement à l'encontre de son sentiment intérieur ?

S'il faut se cacher, si on ne peut être sincère, faut-il ruser, être menteur contraint de se défendre ?

... SAADI, fort de l'expérience d'un monde sans règle, porte également l'attention sur le danger du manque de normes, de l'enchevêtrement des relations.

"Il est deux choses en quoi il ne faut mettre aucune confiance : l'amitié des rois, et les comptines enfantines.

La première s'envole au vent de l'imagination, les secondes s'évanouissent avec le sommeil."

Saadi, en une époque de relations contraignantes où manquent les règles stables, prescrit deux choses : "le pieux mensonge", et "se tenir coi". Il discourt dans une partie du "Golestân" sur les profits à tirer du silence.

Il raconte pour quelles raisons, il a choisi de se taire. Il défend son choix en expliquant l'hostilité de la société dans laquelle il vécut.

"J'ai choisi de m'abstenir de parler car parfois la discussion peut amener de bonnes choses, mais aussi de mauvaises choses, et, seules, ces dernières seront retenues par nos ennemis." (82)

Illustrent cette "troisième ligne", des intellectuels des érudits très influents, qui ont aidé le système de structure féodale qui était en place. Ils ont participé à l'établissement de ce type de gouvernement, leur assurant une certaine stabilité.

Cette "troisième ligne" a persisté jusqu'en 1979, et parmi ses représentants on retrouve :

- à l'époque SAFAVIDE :

SHEKH BAHAI, 'ALAMEYE MADJLESSI, MIRFENDERESKI, MIRDAMAD

- à l'époque GADJAR :

FATALIKHANE SABA, QAHANI, DJANDAGHI, MIRZA TAGHI KHAN SEPEHR

- à l'époque PAHLAVI :

M.A. FOUROUGHI, H. TAGHIZADEH, A.A. HEKMAT, B. FOUROUZANFAR, M. QAZVINI, M. MINAVI, S. NAFISSI, P. KHANLARI.

Dans l'atmosphère oppressante de l'après soulèvement populaire du 5 juin 1963 qui causa beaucoup de victimes (affrontements, exécutions), les forces policières exercèrent un contrôle sévère à tous les niveaux de l'organisation nationale pour arrêter les révolutionnaires, prévenir ou étouffer dans l'oeuf d'autres soulèvements qui auraient pu se former.

Les genres littéraires et artistiques en Iran, pour se protéger, ont adopté une forme, un style très compliqué. S'exprimer ouvertement sur la politique, le cadre social, ou émettre une critique dans une nouvelle, une pièce de théâtre, un film signifiaient l'arrestation, la torture, l'emprisonnement de l'auteur. (*)

La S.A.V.A.K. ("SAZEMAN-E ETELAAT VA AMNIAT-E KECHVAR", ou organisation d'information et de sécurité du pays) possède à ce moment un droit de regard sur toute production littéraire et artistique. Les prosateurs, les poètes, les artistes doivent en priorité présenter leurs oeuvres à un agent de la SAVAK (EDAREYE NEGARESH). Si le travail de l'auteur (livre, poème, film,...) obtient un avis positif de la SAVAK, c'est-à-dire, s'il reçoit un visa de censure il pourra être diffusé. Beaucoup d'oeuvres ont été refusées, ou ont été gravement amputées par ce bureau de la censure. C'est pourquoi, les oeuvres littéraires et artistiques, surtout entre 1963 et 1978, ont été enrobées de symboles, de métaphores, d'images qui concourent à en préserver le message qui devient secret.

(*) G. SAEDI, S. BEHRANGUI, DJALAL ALEAHMAD, M. SHARI'ATI, R. BARAHENI, N. EBRAHIMI, S. SULTANPOUR, KH. GOLESORKHI,...

Cet excès de symbolisation demande une approche méthodique, une lecture très précise qui nécessite des références et des commentaires.

C'est par exemple le cas pour des films comme : "La nature sans vie" (TAB'AT-E BIJAN) de SAHID SALES, "Les cerfs" (GAVASN-HA) et "La terre" (KHAK) "Le voyage de la pierre" (SAFAR-E SANG) de M. KIMIYAI, "Les mongols" (MOGHOL-HA) de KIMIYAVI, "Les coeurs éteints" (SOUT H DELAN) de M. KIMIYAI, "Averses" (RAGBAR) de B. BEYSAI, "Le boeuf" (GÂV) de MEHRDJOUI.

Pour comprendre une strophe de poèmes comme CHAMLOU, AKHAVAN, F. FARROKHZAD, il faut la lire plusieurs fois, en discuter avec des personnes qui s'entendent en poésie, la déchiffrer avec des intellectuels. Il arrive que la complexité soit telle que la compréhension devient quasi impossible.

La forme des premières histoires nouvelles de N. EBRAHIMI présente un schéma tout à fait symbolique, utilisant les animaux, les végétaux, les objets.

Ici, également, plusieurs lectures s'imposent pour aborder le message que l'auteur veut faire passer.

"J'ai commencé par écrire des fables, des nouvelles avec comme personnages des animaux, des végétaux en leur confiant des caractères, des manières d'humains. En même temps j'ai commencé d'écrire des nouveaux mythes en me basant sur les champions mythologiques d'autrefois, en les plaçant dans un lieu, un temps où on en avait besoin aujourd'hui." (83)

N. EBRAHIMI estime que pendant une période d'oppression politique, la responsabilité de l'écrivain, de l'artiste est de dénoncer le système et ses dirigeants d'une manière astucieuse.

D'autre part, il reconnaît que cette écriture peut devenir un jeu dangereux, où l'on peut miser sa liberté, voire sa vie.

C'est pourquoi la démarche de l'auteur doit rencontrer la réflexion du lecteur. Il faut que ce dernier comprenne l'atmosphère, le lieu qui ont motivé cette langue.

La forme compliquée et le langage secret se retrouvent également dans les histoires que notre écrivain a destinées plus particulièrement aux enfants.

Il nous explique ce choix d'une langue déguisée qui, néanmoins, réfute la recherche d'un ésotérisme gratuit.

Il est seulement tributaire du contexte dans lequel il est amené à s'exprimer.

"Certainement, c'est la plus simple information que je puisse vous transmettre d'ici (dans ces conditions). Il y a plusieurs éléments qui agissent sur l'écriture d'une nouvelle, d'une fable. Il y a ce besoin d'écrire, d'exprimer, de communiquer l'histoire de la période actuelle qui tenaille l'écrivain.

Mais il n'existe pas de possibilités de s'exprimer. Alors il faut choisir la seule ouverture, la seule fenêtre ouverte, que l'on puisse voir.

Il faut également remplacer les réalités par des objets, des végétaux, des animaux, cela dans un temps, un lieu actuels.

Et les événements que j'ai raconté ne sont pas les seuls que j'aurai pu rapporter. Il y a encore beaucoup d'éléments dont on ne peut parler pour le moment (1968)." (84)

N. EBRAHIMI a subi la critique de ceux qui lui reprochaient de s'éparpiller dans différents genres littéraires (fable, nouvelle, théâtre), plutôt que de progresser dans un genre bien défini.

Il récuse cet argument et s'en explique :

"Il n'est pas question de dispersion, il faut parler de différents chemins qui peuvent nous rapprocher de la maison.

La question se porte sur la congruence des outils que nous utilisons et de ce que nous voulons exprimer.

Quelqu'un qui veut bousculer les bases de la bourgeoisie dans sa société ne peut utiliser une arme nucléaire.

Si je voulais donner une image de la vie familiale ruinée, dénoncer le frigo, la voiture individuelle qui sont devenus des éléments indispensables dans notre société, des besoins auxquels on sacrifie un maximum, je devrais trouver une forme, un cadre approprié pour le dire" (85)

N. EBRAHIMI justifie encore les références au cadre néo-classique dans ses ouvrages. Il explique pourquoi il a utilisé ces champions d'un autre âge :

"Si Ārash était à la place de l'homme actuel, dans notre société, que pourrait-il faire ? Est-ce que l'action d'un individu peut avoir la même force que dans les temps anciens ? L'évolution des outils de travail qui ont changé la situation de la société, qu'ont-il changé dans la vie de chacun ? Est-ce que le vouloir suffit, ou la volonté doit-elle s'armer de force ? Et la force, s'exprime-t-elle encore comme la force des anciens, ou plutôt, tout en restant extérieure, ne se compose-t-elle pas plus de valeurs intériorisées ? Est-ce que le nouveau prophète peut créer un nouveau dieu abstrait et le conserver; un dieu adoré comme une idole ? Quelle est la différence entre l'homme d'aujourd'hui et le champion d'hier ? Si ce champion revenait parmi nous aujourd'hui, comment serait-il méprisé pour la faiblesse qu'il montrerait à s'adapter aux nouveaux critères de la vie actuelle ?" (86)

LE SYMBOLE ET LE SCHEMA SYMBOLIQUE CHEZ NADER EBRAHIMI

N. EBRAHIMI a utilisé cinquante six représentations animales dans ses nouvelles (le lion, le loup, le chien, l'éléphant, le renard, la huppe, le corbeau, le moineau, la grenouille ...).

Les rôles qu'interprètent ces animaux sur la scène sociale correspondent aux caractères qui leurs sont traditionnellement alloués dans la fable classique, que ce soit en Orient ou en Europe.

Par exemple, "le lion "roi des animaux" est chargé des qualités et défauts inhérents à son rang. S'il est l'incarnation même du pouvoir, de la sagesse, de la justice, en revanche l'excès de son orgueil et de son assurance en font le symbole du père, du maître, du souverain ébloui par sa propre puissance, aveuglé par sa propre lumière et qui devient tyran. (87)

(86) *ibidem*

(87) J. CHEVALIER & A. GHEERBRANT - Dictionnaire des symboles - p. 575

Le lion est la représentation type du souverain oriental, ce qui s'illustre parfaitement dans le *"Livre de Kalila et Dimna"*.

Même si le lion s'entoure du chacal, du chien, du loup et de la grenouille pour son conseil, la décision finale lui revient. Pareillement, dans la société orientale, malgré toutes les instances parlementaires, ce sera la volonté du souverain, du dictateur qui sera exécutée.

Dans la littérature classique, le mythe du lion n'est jamais contesté. Les écrivains contemporains ont commencé de critiquer la légitimité de son pouvoir, l'étendue de sa puissance et la partialité de son gouvernement.

Dans la nouvelle intitulée *"Insulte"* (Deshnām), N. EBRAHIMI met en scène un écureuil dont le frère a été tué par le lion parce qu'il l'avait insulté. Il s'en suit que notre écureuil ne trouve plus de maison pour l'accueillir, chacun redoutant les représailles du lion qui pourrait s'offenser de leurs comportements bienveillants à l'égard d'un parent d'un ennemi du roi. Désespéré, ne sachant où aller, notre écureuil finit sous les roues d'un chariot qui passait sur la route de son exil.

"Il (l'écureuil) sentit l'odeur familière de la forêt.

Il salua joyeusement les garde-frontières et dit :

- Ohé, les gens, que vous êtes gentils ! On m'a expulsé de la grande forêt. Puis-je me bâtir un nid ici, dans le tronc d'un arbre ? Une nouvelle habitation rénovera davantage votre forêt.

Les garde-frontières se mirent à rire :

- Ici tu te trouves encore dans la grande forêt, dit l'un d'eux. Ne sais-tu pas que toutes les forêts ont fusionné et que les branches se sont entrelacées comme les pieds de vigne sauvage, pareilles à des chaînes serrées reliant du même coup plusieurs milliers de kilomètres ?

Et l'autre poursuivit :

- Ô écureuil égaré, à l'heure présente tu ne pourras plus trouver une forêt isolée.

C'est la mort qui te conduirait aux forêts odorantes du paradis. Nous avons tous entendu que tu avais insulté (le lion).

...()...

Une fleur messagère transportée par le vent murmura à l'oreille d'un cactus :

- N'acceptez pas l'écureuil, le lion a ordonné que si on l'acceptait nos relations en pâtiraient.

...()...

L'écureuil riait tristement :

- On m'a expulsé de la grande forêt parce que j'ai insulté le lion." (88)

Nous pouvons en déduire que la situation en Iran après 1953, soit après le renversement du Dr M. MOSSADEGH, était devenue très dangereuse pour les sympathisants du gouvernement destitué.

Par exemple, pour obtenir un emploi dans le secteur public, voire même dans le privé, il fallait fournir des renseignements détaillés sur les ascendants et la famille en général. Il suffisait qu'un parent, même éloigné, ait adhéré au parti TOUDEH ou au DJEBHEYE MELI pour que toutes les portes se ferment.

Ce sont les militaires qui ont dirigé et exécuté la suite des événements de 1953.

Ce rôle joué par la pouvoir militaire lui valut la haine du peuple qui se rappelait encore du coup d'Etat du 21 février 1921 qui permit au premier PAHLAVI, REZA Shah, de s'asseoir sur le trône d'Iran. (*)

Cette fois encore, en 1953, MOHAMMAD REZA reprenait le pouvoir grâce à l'aide de l'armée et réinstallait dans toute sa force la dynastie des Pahlavi.

Nous développerons dans la seconde partie de cette étude l'importance des militaires et de la SAVAK dans le climat socio-politique de l'Iran durant les années qui nous concerne, mais il nous faut y faire référence dès maintenant lorsque nous considérons les personnages supports de la symbolique de N. EBRAHIMI.

Après le lion, envisageons le chien. Le personnage du chien est généralement un représentant de la soumission à l'ordre établi par 'le maître', de la fidélité et de la défense de ce dont il a la garde.

EBRAHIMI utilise ce profil symbolique pour critiquer la force militaire qui soutient le régime (le personnage du berger du troupeau) et le défend contre toute révolte ou remise en question de ses prérogatives.

Dans la nouvelle "*Mauvaise réputation*" (Badnām), il décrit les rapports entre le chien et le loup, ce duel entre le gardien du troupeau, garant de l'ordre et de la discipline, et le libre penseur, l'esprit critique, ce danger pour la bergerie.

(*) voir H. MAKI - Vingt années d'histoire de l'Iran

Y. DOWLĀTABADI - Histoire contemporaine ou la vie de Yahya

" - Le chien répond au loup :

*" Je dois faire l'éloge de mon maître, le berger, et non te répondre.
Longue vie à toi berger qui joue de la flûte.
Puisses-tu nous conserver à moitié rassasié.
Je te remercie, ô toi qui nous donne des os." (89)*

" - le loup dit au chien :

*" Pauvres soldats (les moutons) que ceux dont les gardiens
qui ont perdu la tête pour la civilisation, et qui doivent
manger un os des membres de leur armée.*

Les moutons qui sont dans la première bergerie entendent ce message et gémissent.

Le chien, craintif, entendant la harangue du loup et les plaintes des moutons, dit :

*" Il est menteur. Il n'est pas d'ennemi plus dangereux que
le loup pour un troupeau de moutons". (90)*

Un autre personnage représente le mauvais augure dans les textes de N. EBRAHIMI, c'est le corbeau.

Dans "La conquête du ciel par les corbeaux", il nous présente le corbeau dans un comportement très négatif.

Il brise les valeurs de la vie traditionnelle et il détruit la chaleur des rapports humains.

*" Chaque jour le corbeau allait se percher au faite du sapin
pour chanter sa hargne.
Le petit oiseau pleure et dit : "Va-t-en corbeau, et laisse
nous que nous retrouvions la paix d'autrefois" (91)*

Dans une autre histoire, intitulée "Pigeon, rentre chez toi", nous retrouvons le corbeau.

*" Le pigeon cherchait sa compagne perdue. Le vent demanda
aux arbres : "N'abritez-vous pas le nid de ce pigeon ?"
Les arbres répondirent : "O vent, chanson qui tourbillonne
dans le désert, nos branches, depuis qu'elles servent de
maison aux corbeaux, sont saccagées.
Pour l'instant ils sont partis. Ils volent et croassent
autour du cadavre d'un cheval.
Tu sais que la fête pour les corbeaux signifie le jour de
la mort pour les autres" (92)*

(89) N. EBRAHIMI - Mauvaise réputation in "Questions sans réponse" - p. 25

(90) ibidem - p. 27

(91) N. EBRAHIMI - La conquête du ciel par les corbeaux - p. 123

(92) N. EBRAHIMI - Pigeon rentre chez toi - p. 127

Dans une société totalitaire, individualiste, qui contrôle tous les rouages de la vie sociale, où toutes les conventions, les conférences, les conseils ne sont que pur formalisme, où la loi est vide de sens, l'utilisation du symbole est la meilleure possibilité pour dévoiler le visage du mensonge. Le reflet de cette situation est fourni par la narration que donne N. EBRAHIMI d'un symposium où tous les personnages qui parlent ont un discours qui n'a de valeur que sur le papier. Jamais dans la vie réelle on ne peut en voir les manifestations. Il y a toujours une grande distance entre la réalité et la vérité.

Le symposium dont nous parlions est celui que raconte le "Congrès des animaux"

" Les élites du monde animal ont été appelées dans la forêt de Ranay, dans le pays de Nagnavid, pour discuter sur le thème que voici :

La situation dangereuse de notre société animale, et le problème de la décadence morale.

- *L'éléphant est le premier orateur de ce congrès, et commence son discours :*

" Il est nécessaire que nous pensions principalement et sérieusement à une amélioration de la situation. Le premier pas à faire dans ce chemin est de mettre tout le monde sur un même plan, et développer une harmonie entre tous les animaux. "

- *Le chameau dit :*

" Ce que Monsieur Eléphant a dit est tout à fait juste. Vraiment, il est nécessaire que les animaux soient tous sur un même plan, et il faut gommer les différences entre eux. "

- *Le chien dit :*

" Pour arriver à ce saint accomplissement, avant toutes choses il faut garder son calme et son sang-froid. Il faut regarder ses semblables et les étrangers d'un même regard. Il ne faut pas montrer de la colère ou de la hargne. Avec tous les animaux, du chat au loup, il faut se montrer aimable. "

- *Le loup dit :*

" Bravo, Monsieur Chien. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous venez de dire. Il n'y a pas de doute, pour arriver à ce but, calme, gentillesse, clémence sont les premiers devoirs de chacun. Dévorer et montrer les crocs sont des choses qui doivent être bannies de la réconciliation dans notre société. "

- La perdrix (X) dit :

" Les paroles de Monsieur Loup sont tout à fait exactes, nous sommes responsables de l'observation de cette ligne de conduite. Il ne faut pas fermer les yeux et se boucher les oreilles pour agir. On ne peut nier les réalités existantes. Se cacher la tête et ne pas considérer la réalité est un grand crime."

- Le chat dit :

" Maintenant, pour tous, il est clair et évident que nous devons être égaux.

Nous devons agir avec clémence, gentillesse, et faire preuve d'indulgence. Il nous faut faire preuve de perspicacité et de sagesse.

Cette devise doit s'appliquer à toutes nos prochaines actions. Personne n'a raison de transgresser la loi et s'approprier la fortune d'autrui, de chaparder et de commettre de petits larcins.

Ce n'est pas dans notre caractère. Il faut être sincère, et reconnaître la valeur de l'amitié."

- La souris dit :

" Vive le chat, qui est clairvoyant, qui parle avec le coeur ! Vraiment, des gens comme les voleurs, ceux qui accaparent le bien d'autrui sont responsables de la décadence de notre société. Si nous fermons les yeux sur les péchés des autres nous serons arrêtés dans notre marche vers notre but final."

- Le vautour dit :

" Bravo, Madame Souris, quelle vérité profonde vous avez énoncée. Moi j'ai toujours appliqué le principe que la vie de chacun lui appartient, comme son cadavre qui est la demeure de son esprit. Il ne faut pas penser que les choses sont gratuites pour nous".

- La hyène dit :

" Monsieur Vautour et moi, dans tous les cas, nous avons les mêmes idées. Ses principes sont les miens."

Et de cette manière, tous les animaux exprimèrent leur opinion jusqu'à ce que pointe l'aurore et que le jour se lève.

- Un escargot dit :

" Maintenant que tous se sont exprimés, montrez-nous le chemin. Dans quelle direction devons-nous marcher pour résoudre les problèmes compliqués de notre vie, et comment arrêter l'avance de cette décadence ?"

(X) La perdrix qui a l'habitude de pratiquer la politique de l'autruche.

- L'âne dit :

" Science, seule la science !
Avec l'aide de la science et du savoir tous les problèmes
trouvent une solution, et toutes les difficultés s'aplanissent."

- La vache dit :

" Absolument, bravo !"

*L'oiseau de Vérité était perché sur une
branche et parfois entre les interventions
des orateurs il poussait son cri : "Vérité"
en dodelinant de la tête.
En lui-même, il se dit : "Ah! ... la vérité
a commerce prospère. En ces lieux où chacun
parle de vérité, il n'y a pas de place pour moi."
Il ouvrit les ailes et s'envola." (93)*

William H. SULLIVAN, ambassadeur des Etats-Unis en Iran à l'époque de la révolution de 1979, raconte une anecdote révélatrice des mentalités et qui soutient parfaitement ce que N. EBRAHIMI démontre dans "Le Congrès des aminaux".

A l'occasion d'un dîner officiel à l'ambassade, W.H. SULLIVAN voulut s'informer des projets en matière d'industrialisation. Etaient conviés différentes personnalités dont le ministre de l'économie et des finances, le directeur de la banque centrale, le responsable de l'organisation des programmes et du budget (secrétaire d'état à la planification et au budget).

L'ambassadeur lança la discussion sur le bien-fondé des choix dans le domaine de l'industrie et sur leurs chances de succès. Après quelques moments d'un pesant silence, le ministre de l'économie, Houshang ANSARI, se sentant dans l'obligation de répondre, "défendit la logique de la politique économique prônée par le Shah. Ensuite, il récusait mon opinion sur les progrès industriels de l'Iran de manière catégorique.

Il n'accepta pas l'idée d'une certaine corruption dans les hautes sphères de l'organisation de l'Etat.

S'il en existait, cela ne pouvait être qu'occasionnel et dans les rouages exécutifs." (94)

W.H. SULLIVAN comprit qu'il ne fallait pas pousser plus avant le débat, et la soirée se termina en mondanités.

Lorsque les convives prirent congé, l'ambassadeur les raccompagna.

(93) N. EBRAHIMI - Congrès des animaux in "Légendes de la pluie"
pp. 76 à 78

(94) W.H. SULLIVAN - Mission to Iran - p. 48

" Le premier invité à partir fut le ministre de l'économie et des finances. A hauteur du vestiaire, il me prit à part et doucement me dit : "Je suis entièrement d'accord avec ce que vous avez dit. Vos arguments sont tout à fait justes et logiques."

Voyant mon étonnement, il ajouta : "Personnellement, dans une soirée officielle chez vous, je ne pouvais que défendre les vues et le programme du Shah."

Je m'étonnai de ce que chaque invité semblait vouloir prendre congé en particulier. Cela permit à chacun, chemin faisant, de me redire ce que le ministre de l'économie et des finances m'avait déjà confié .

L'un d'eux me conseilla même pour aborder de telles questions de m'adresser personnellement au Shah." (95)

Dans une situation difficile, où chacun est amené à devoir jouer un rôle public en accord avec les directives du régime sous peine d'y perdre la vie, comment doit réagir le peuple ? Lui, qui jamais ne décide de son sort.

Dans une société garrottée et frappée d'immobilisme, si le peuple accepte sa condition, cela vaut l'acceptation quasi inconsciente d'un certain fatalisme.

Grâce à l'arrivée sur la scène sociale de leaders sociaux, d'avant-gardistes, d'intellectuels, d'écrivains, d'artistes engagés, le peuple commence à se réveiller, sort de son rêve par leur message, celui de GANDHI en Inde, de MOSSADEGH en Iran, ou encore celui de la huppe dans son discours symbolique.

Le rôle de la huppe dans la littérature persane est très important.

La huppe entre généralement en scène pour jouer son rôle de messagère, alors que l'ombre plane partout, et que le silence oppresse. Sa voix est comme le glas qui résonne pour avertir du danger, et en informer le peuple.

Dans un climat de crainte et de danger, comme celui que décrit la poésie de KAMAL OD-DIN ISFAHANI (*), le peuple, par fatalité, se soumet à sa condamnation.

Dans "Le langage des oiseaux" (MANTIC UTTAIR), ATTAR choisit la huppe comme champion et l'envoie porter le message de son utopie de société idéale.

La huppe essaie de rencontrer la solidarité humaine dans une société émasculée; elle répond aux plus vives aspirations du peuple opprimé et lui redonne espoir et courage.

(95) W.H. SULLIVAN - op. cit. - p. 49

(*) KAMAL OD-DIN ASFAHANI : il vécut à l'époque de l'invasion mongole (XIIIe s.) Il fut panégyriste attitré de plusieurs princes du temps. Il passa dans la retraite et l'isolement les dernières années de sa vie, jusqu'à ce qu'il fut tué par les mongols (1237).

S'il ne se trouve pas sur la terre, il faut chercher le souverain idéal dans le rêve d'espérance.

Pendant cette période (13e, 14e siècles) on constate que l'idéal de la huppe reste un idéal mystique, qui ne parvient pas à soulever le peuple pour l'amener à lutter contre la dure réalité de sa condition. C'est pourquoi les Mongols purent facilement envahir l'Iran et briser une société vide.

La huppe "se présente comme la messagère du monde invisible, elle est décrite comme portant sur la tête la couronne de vérité" (96)

Elle a été chantée par de nombreux auteurs classiques, et HÂFIZ lui consacra un ghazal ; "EY HUDHUDE SEBA" (97)

*" C'est en Sabée, ô huppe du zéphyr ... que je t'envoie
Vois, la mission est bonne à te réjouir ... que je t'envoie
C'est triste dans ces landes, de voir un si bel oiseau
C'est vers le nid fidèle du souvenir ... que je t'envoie.*

La différence entre la fable classique et la fable moderne s'illustre une fois encore dans l'emploi que fait N. EBRAHIMI du personnage symbolique de la huppe.

A l'opposé de 'ATTAR ou de HÂFIZ, il donne à l'oiseau un rôle plus actif, et surtout beaucoup plus social.

Cette fois, la huppe n'est pas seulement le guide d'un groupe d'oiseaux qui part à la recherche d'un roi (Simorg " Le langage des oiseaux" de 'ATTAR).

Dans "Les grandes familles" de N. EBRAHIMI, le rôle de la huppe est plus important, et il peut s'assimiler à celui joué par "Le petit poisson noir" de S. BEHRANGUI.

Le petit poisson noir est un leader social qui montre le chemin de la révolte armée à la nouvelle génération. Il montre comment il faut s'engager dans cette voie, et avec quels outils.

Dans "Les grandes familles", la huppe est bien sûr messagère, mais, une fois son message délivré, elle s'engage dans une action similaire à celle de son compère le petit poisson noir.

Au moment où le petit oiseau dont le frère a été empoisonné, la mère tuée par un chasseur, et le père dévoré par un aigle, entre dans la forêt (symbole de la société, comme la mer l'était pour le petit poisson noir de BEHRANGUI, qui décida de quitter sa famille, sa maison de la rivière pour rejoindre la mer, soit la société), au moment donc où notre petit oiseau entre dans la forêt, il y règne une grande agitation. Il interroge un oiseau pour en connaître les raisons.

(96) J. CHEVALIER et J. GHEERBRANT - op. cit. - p. 513

(97) A. GUY - op. cit. - p. 130

Celui-ci répond :

" La huppe a apporté un message. Elle connaît un moyen qui peut nous permettre de rester libre, d'échapper aux pièges du chasseur."

Il s'enquiert de la nature de ce moyen qui mène à la liberté, et il propose de se mettre au service des habitants de la forêt pour les aider, ce qui est la raison de sa venue après un si long voyage.

L'oiseau lui dit :

" La huppe messagère a dit que tous les bons habitants de la forêt ont peur des épouvantails. Il faut construire un grand épouvantail et le brûler, ainsi ils se délivreront de leur peur."

Lorsqu'ils se furent exécutés, un grand cri fit écho dans la forêt :

" Nous avons brûlé le grand épouvantail, et nous n'avons plus peur ! " (98)

En dehors des animaux, Nader EBRAHIMI s'est basé sur d'autres supports symboliques.

Il a utilisé les éléments naturels, comme la nuit, l'hiver, les nuages, le soleil, le ciel, les végétaux comme les fleurs, les arbres, les objets comme le revolver, la marionnette, la cage, le filet, les concepts et les sentiments comme l'amour, la peur, l'attente, la fidélité, les lieux comme la mosquée, la prison, l'avenue, le trottoir, les personnages historiques et mythologiques, comme Arash, Bahram Tchubine, Hassan-e Sâbbah, Dahak, les caractères humains comme le berger, le paysan, le boucher, le professeur, le chasseur.

Dans la littérature iranienne contemporaine, l'objet, le concept, les éléments naturels jouent un rôle très important. La nuit par exemple, "qui symbolise la disparition de toute connaissance distincte, analytique, exprimable, bien plus la privation de toute évidence et de tout support psychologique". (99)

(98) N. EBRAHIMI - Les grandes familles - pp. 97 à 112

(99) J. CHEVALIER & A. GHEERBRANT - op. cit. - p. 682

J.P. SARTRE, dans "Qu'est-ce que la littérature", note à propos de l'utilisation des concepts dans une société, que le peuple connaît les symboles qu'utilise la littérature, il perçoit leur message.

" ... Les gens d'une même époque et d'une même collectivité, qui ont vécu les mêmes événements, qui se posent ou éludent les mêmes questions, ont un même goût dans la bouche, ils ont les uns et les autres une même complicité et il y a entre eux les mêmes cadavres. C'est pourquoi il ne faut pas tant écrire : il y a des mots-clés." (100)

Ces clés sont les principes de base de la plupart des poètes, des prosateurs, des artistes contemporains en Iran.

Par exemple, lorsque dans la poésie contemporaine rime le mot "nuit", il faut attendre l'aurore, le jour de la délivrance.

HĀFIZ, déjà, avait utilisé cette image.

*" Laisse les puissants dans les ténèbres de leur nuit.
Cherche le soleil. Peut-être, ton matin arrive.
... () ...
Vis, amoureux rossignol et vois à la prairie quelle
couleur verte, aux roses quel carmin ... arrive". (101)*

" L'écrivain de nouvelles, pendant la période de la nuit, plus que tout autre prosateur, est responsable et garant envers la société; il peut se protéger derrière un bouclier de métaphores, de symboles, d'images pour duper les responsables de la censure, alors que les journalistes et les historiens ne peuvent utiliser des figures de rhétoriques, ils sont rapporteurs des événements qui se sont déroulés.

Dans la période de la nuit, alors que les dirigeants veulent montrer que tout est brillant et somptuosité, et que chacun sait qu'il n'en est rien, ni l'historien, ni le journaliste, contraints par le régime, ne peuvent dénoncer la réalité" (102)

Dans une société dont le caractère principal est la force du régime, la trace de l'écrivain, de l'artiste qui créerait sans cette responsabilité présente dans sa démarche, meurt avant que de naître.

(100) J.P. SARTRE - Qu'est-ce que la littérature - p.89

(101) A. GUY - op. cit. - p. 251

(102) R. BARAHENI - Forme et écriture de la nouvelle - pp. 120, 121

Un écrivain, un poète, un artiste responsable ne peut créer en ignorant la situation de la société dans laquelle il vit et qu'il est sensé refléter.

Par exemple, dans plusieurs des poèmes de N. YOUCHIDJ, nous sentons l'inquiétude de l'homme, son anxiété face à la situation de son pays, de ses compatriotes, un peu comme un père s'inquiète pour sa famille.

*" Ohé ! Bonnes gens, assis souriants sur le rivage,
quelqu'un dans l'eau est en train de périr.
Quelqu'un qui se bat des bras et des jambes
sur cette mer ombrageuse et lourde que vous connaissez
bien
Quand vous êtes ivres
A l'idée de vous emparer de l'ennemi
Quand vous vous imaginez
En secourant une main faible
Créer un pouvoir meilleur
Quand d'un geste résolu
Vous bouclez vos ceinturons
Quand - mais quand donc encore ?
Quelqu'un dans l'eau sacrifie sa vie en vain.
..." (103)*

Lorsqu'il vit dans le plus obscur, il arrive que le peuple se prenne à douter. Peut-être est-ce vrai ce que les dirigeants, à grand renfort d'émissions de radio, de télévision, de publicité, diffusent pour "informer" la population.

Dans un pays sous la botte du totalitarisme, du fascisme, les médias deviennent les narcotiques idéaux pour endormir la méfiance du peuple, et l'empêcher de se révolter. Dans ce type de rapport, J.P. SARTRE souligne un point majeur.

*" Quand l'ennemi est séparé de vous par une barrière de feu, vous devez le juger en bloc comme l'incarnation du mal : toute guerre est un manichéisme.
...()... Mais inversement, les populations vaincues et occupées, mélangées à leurs vainqueurs, réapprennent, par l'accoutumance, par les effets d'une propagande habile, à les considérer comme des hommes." (104)*

Quand le clair se mélange à l'obscur, que l'on ne peut plus aisément différencier le bien du mal tant ils ont été embrouillés par les gouvernants, alors le rôle de l'écrivain, de l'artiste est de rétablir l'évidence de ce distinguo, de conscientiser le public en se manifestant sur la scène sociale.

(103) N. YOUCHIDJ - "Ohé ! Bonnes gens"
in CH. AMIRCHAH I & A. LANCE - op. cit. - p. 32

(104) J.P. SARTRE - op. cit.-pp. 93-94

Avec sa plume, il critique et dénonce l'éclairage artificiel et factice qui peut faire prendre la nuit pour un jour (les cérémonies du couronnement de Reza Shah, les fêtes à l'occasion des vingt-cinq siècles de l'empire Perse célébrées dans un faste ostentatoire à Persépolis ...).

*" Je parle de la nuit
du coeur de la nuit, je parle
Si tu viens chez moi, ô mon tendre
Apporte-moi une lampe
Et une lucarne
D'où je regarderai la foule dans la rue heureuse." (105)*

Le premier recueil de nouvelles de N. EBRAHIMI s'inscrit parfaitement dans cette ligne symbolique; il s'agit de "La maison pour la nuit".

Il indique aux lecteurs qu'il ne s'agit pas d'une lecture facile, mais d'une invitation à la réflexion.

En ce qui concerne l'utilisation des symboles dont nous avons parlé jusqu'à présent, il n'est pas de meilleur exemple que la nouvelle intitulée : "Une maison pour la nuit".

Dans un univers froid et triste, qui se languit de la chaleur et de la lumière que dispense le soleil, un pêcheur aidé de sa famille, tente de capturer le soleil. Enfin, il parviendra à le prendre au piège et afin qu'à jamais il réchauffe et illumine la vie du village, il le cloue au toit du ciel.

Parmi les symboles utilisés par l'auteur, citons :

- . la nuit : l'oppression, le mal
- . l'hiver : le paupérisme
- . les enfants : le peuple
- . le pêcheur : le leader social
- . le soleil : la liberté.

2. LES NOUVELLES REALISTES

La révolution constitutionnelle de 1906 a ouvert une nouvelle voie à la vie sociale, économique, culturelle ... en Iran.

Le soleil de la société féodale a progressivement décliné pour s'éteindre dans les années 60, années d'importantes restructurations socio-économiques qui ont donné naissance à une nouvelle forme de société basée sur le capital.

Avec cette révolution, les bases structurelles de la littérature iranienne se sont également transformées. L'écriture est entrée dans une nouvelle période, et certains genres littéraires, surtout le roman et la nouvelle, se sont développés, ou ont pris leur essor, influencés par la littérature occidentale.

DJAMSHID M. IRANIAN, dans son analyse de la naissance du genre romanesque, phénomène de société capitaliste, explique :

" Du contact entre le capital commercial iranien et le capital occidental, les bases de la bourgeoisie se sont élaborées. La bourgeoisie a essayé de s'insérer au sein du système totalitaire oriental qui, sur tous les plans, combattait cette incursion dans l'ordre social établi. De ces affrontements résulta la révolution de 1285 (1906). Le despotisme oriental s'est brisé et l'on établit un système parlementaire constitué de suzerains, de chefs de tribus, de commerçants. A cette période, le peuple, qui dans l'ancien régime n'avait aucun rôle légal dans la vie politique, prit une valeur sociale et intervint dans la vie de la nation. La révolution constitutionnelle, qui fut le signal de l'avènement d'un type de société qui passa d'un système totalitaire oriental dans une structure de bourgeoisie asiatique, représente un tournant important dans l'histoire de l'Iran. La naissance du genre romanesque dans le cours de cette révolution revêt une signification particulière.

Avec l'intervention de l'individu dans la vie politique de la communauté, la narration de la vie simple, l'acceptation dans l'esthétique de la littérature de l'individu, s'est construit le roman" (106)

Jusqu'avant la révolution de 1906, dans le déroulement de l'histoire du féodalisme en Iran, la vie réelle et le fatalisme de la réalité humaine ne sont jamais décrits.

Il faut ajouter qu'en général dans l'histoire de la littérature écrite en vers par des auteurs tels FERDOWSI (*Shahnameh*), GORGANI (le "*Roman de Wīs et Rāmīn*") et les histoires galantes de NEZAMI, "le sujet est choisi dans un passé plus ou moins éloigné et l'histoire se mélange aux mythes. Je ne connais aucune histoire en vers qui parle d'événements qui se déroulent à l'époque où écrit l'auteur, ou à celle de ses contemporains, ou qui décrive le sentiment de l'écrivain ou de ses proches." (107)

Il y a également beaucoup de romans galants, historiques, épiques dont le sujet s'éloigne fortement de la vie vécue. Ils sont vides d'éléments de preuves de la vie active, de descriptions du vécu psychologique des protagonistes.

La présence, à l'époque de la révolution constitutionnelle, d'intellectuels et de leaders sociaux qui ont eu des contacts avec les cultures occidentales, surtout française, a fortement influencé la vie littéraire en Iran, principalement des genres comme le roman et la nouvelle.

À la révolution, l'ouverture vers le peuple et la découverte de la culture populaire ont amené les écrivains à essayer de s'exprimer dans une langue plus accessible. La littérature idéaliste et compliquée, symbolique, d'avant 1906 a cédé devant un genre littéraire plus proche de la vie quotidienne du peuple.

"Dans une époque figée, la nouvelle, dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, ne peut exister. Une période historique statique équivaut pour le peuple à n'avoir aucun impact sur les décisions de sa vie, ni aucun but social pour l'animer. Qu'il gagne ou qu'il perde, il n'en a pas conscience." (108)

"Dans notre histoire, 'peuple' veut dire groupe de peuplades qui, dans une époque, un temps, vivent ensemble et qui sont presque toujours oubliées. Les historiens ont toujours oublié qu'à côté du roi, des ministres, des grands de l'armée et de la religion, il existe d'autres personnes qui ont des joies, des peines, avec leurs fêtes, leurs deuils, leurs sentiments moraux, spirituels qu'ils expriment dans les différentes scènes du théâtre de la vie." (109)

(107) Y. ĀRIENPOUR - De Sābā à Nimā - p. 237

(108) R. BARAHENI - op. cit. - p. 24

(109) Y. ĀRIENPOUR - op. cit. - p. 239

L'entrée du peuple sur la scène sociale après la révolution constitutionnelle, sa présence évidente dans la communauté avec toute son immaturité sociale, a été un bon apport pour la littérature, notamment l'apparition des femmes, particulièrement dans le roman et la nouvelle, où elles furent toujours absentes, ou à peine esquissées.

Surtout à cause d'éléments religieux, l'existence et le rôle de la femme dans l'histoire sont absents. Dans une société phallocrate et totalitaire, il n'existe pas de domaine dans lequel puisse s'illustrer la femme. Les femmes qui représentent la moitié de la communauté sont simplement niées.

Y. ARIENPOUR souligne :

" Au fil de l'histoire de l'Iran, à l'exception du nom de quelques unes, on ne parle pas des femmes, et nous ne connaissons pas leur réalité.

Dans une histoire vieille de milliers d'années, nous ignorons l'importance de leurs rôles et de leurs devoirs familiaux (de mère, d'épouse), sociaux, de même que leurs apparences à l'occasion de cérémonies familiales, nationales"(110)

La présence féminine dans la littérature servait plutôt un intérêt philosophique comme dans *Masnavi* de MOWLAVI, où, bien que femmes, leur rôle était travesti en caractères masculins.

" C'était une femme qui ressemblait à un brave cavalier et qui s'illustrait toujours dans la guerre; son nom était Gordâfarid et personne n'avait jamais vu homme combattre comme elle" (111)

Dans la légende de Leila et Madjnoun, le roman de "Khosrow et Chirine" de NEZAMI, ou encore dans "Le roman de Wis et Râmîn" de GORGANI, la femme est présentée comme objet de désir, comme un havre de plaisir, de sensualité et de douceur.

(110) ibidem - p. 239

(111) FERDOWSI - Le livre des Rois - p. 90

" ... Râmin répondait par des milliers de baisers. Comme Wîs résistait au champs-clos de la joie, Râmin introduisit la clef de son désir dans la serrure du plaisir; et c'est ainsi qu'il devint plus épris encore de la charmeuse parce que son lien portait le sceau du divin; la belle perle de grand prix, il la perça; et de son abstinence il libéra la vierge; lorsqu'il brandit sa flèche hors de l'endroit blessé, toutes deux, flèche et cible étaient ensanglantées. Pour la charmante Wîs blessée par cette flèche, la fatigue comblait le désir de son coeur; tous deux ayant comblé le désir de leur coeur, leur amour à tous deux s'en trouva renforcé. C'est ainsi que, deux mois, ils restèrent ainsi, ne cherchant que plaisir et désir de leur coeur" (112)

" Les premiers romans persans écrits au moment de la révolution (1906) ou immédiatement après, ne contiennent pas de grandes nouveautés, si ce n'est la recherche d'un nouveau modèle pour la langue littéraire. Ce sont plutôt des feuilletons historiques, des romans-fleuves romantiques que l'on peut difficilement distinguer du conte, de la légende, ou du récit épique." (113)

Dans l'histoire du roman dans la littérature iranienne, il faut rappeler le nom de Mohammad BAQER MIRZA KHOSRAVI qui écrivit "Shâmsô Toghrâ" qui fut le premier roman écrit après la révolution constitutionnelle.

Il s'agit d'un roman historique en trois volumes : le premier, qui a donné son titre à l'ensemble de l'ouvrage, "Shâmsô Toghrâ", le second s'intitule : "Mari va Nisi", et le troisième volume : "Toghrol va Homay".

" ... Le sujet de ce roman sont les événements de la période tourmentée de la présence des Mongols en Iran. L'auteur explique comme "un roman où se mélange le mouvement historique, l'aspect géographique et les conceptions morales ... () ... des événements étalés sur vingt-quatre années de la vie de la région de Farse sous le règne de la reine Abesh Mhatoun, dernière descendante de la dynastie Solghoriyan". (114)

Le jugement que l'on peut porter sur ces ouvrages avec plus ou moins d'esprit critique est que, malgré une certaine pauvreté artistique et esthétique, le poids d'une importante charge sentimentale et une écriture sans grande originalité, ils ont le

(112) GORGANI - Le roman de Wîs et Râmin - pp. 147, 148
Trad. Henri Massé

(113) DJAMSHID M. IRANIAN - op. cit. - p. 31

(114) Y. ÂRIENPOUR - op. cit. - p. 241

mérite d'avoir ouvert la voie au genre romanesque en Iran et de permettre l'écriture de romans tels : "Shohar-e AHOU Khanoun" (le mari de Mme AHOU) de M.A. AFGHANI, "Modir-e madreseh" (le directeur d'école) de D. ALEAHMAD, ou "Tangsir" de S. TCHUBAK.

"Un événement littéraire qui allait revêtir une importance historique dans le développement de la nouvelle prose, fut la publication d'un mince ouvrage de nouvelles sous le titre 'Yeki boud yekinaboud' (il était une fois).

L'ouvrage parut vers 1921, 22, l'éditeur étant KAVA à Berlin et l'auteur, le jeune historien Mohammad DJAMALZADEH.

Quand les histoires arrivèrent en Iran, elles furent fort mal reçues ...()... et en certains endroits, le livre fut publiquement brûlé.

Cela prouve que les histoires de DJAMALZADEH, à leur manière, représentaient une révolution dans le monde littéraire." (115)

"Avec DJAMALZADEH, la prose de l'après-révolution constitutionnelle entre dans le genre littéraire de la nouvelle proprement dite.

Les caricatures de DEHKHODA sont remplacées par les caractères que décrit DJAMALZADEH bien que ces personnages ne puissent être comparés avec ceux présentés dans les nouvelles de S. HEDAYAT, S. TCHUBAK, D. ALEAHMAD." (116)

Nader EBRAHIMI explique la présence de nouvelles à caractère réaliste dans son oeuvre parce qu'il a réussi à négocier les exigences de la censure. Cela lui a permis de se dégager de l'emploi du symbole et d'écrire dans une langue accessible à tous les publics.

"Les contes écrits avant 1906 ne se basaient pas sur les quatre éléments qui vont définir la nouvelle : le lieu, le temps, la langue, la causalité.

...()...

Chaque caractère s'exprime dans sa langue propre qui est un fragment de sa personnalité.

S'il se passe une action, on en définit la causalité." (117)

(115) J. RYPKA - op. cit. - p. 389

(116) R. BARAHENI - op. cit. - pp. 522, 523

(117) ibidem

Nous retrouvons dans ces ouvrages les quatre grands principes qui régissent la nouvelle, et plus particulièrement celui de l'adéquation de la langue avec le profil général du personnage.

Le recueil de nouvelles, "Les lieux publics" (Mâkânha e' mumi), ouvre une nouvelle saison dans l'oeuvre de N. EBRAHIMI.

Après "Une maison pour la nuit", "Question sans réponse.", et "Mossâbâ, rêve d'utopie", l'écriture est ici totalement différente. Elle se distancie de la fable symbolique et se rattache à une définition d'un schéma du réel social, de la vie quotidienne sans faire de référence à la symbolique.

Entendons-nous, N. EBRAHIMI n'a pas renoncé avec "Les lieux publics" à l'utilisation du symbole. Les recueils de nouvelles qu'il publiera par la suite l'attestent, comme par exemple les "Légendes de la pluie". Disons que, "Les lieux publics" sont les premiers écrits que produit cet auteur dans un genre jusqu'alors inconnu chez lui.

On dénombre trente sept nouvelles "réelles". Dans ces récits, l'écrivain aborde :

- . les problèmes sociaux, comme ceux qu'occasionnent la frénésie de la consommation, illustrés dans la nouvelle intitulée "Des outils de télécommunication" (Ghesseh-i bename: vasa'el-e ertebat-e djam'i).

- . des aspects de la vie quotidienne, par exemple l'obligation des mondanités qu'a créé l'essor de la nouvelle bourgeoisie, comme ce que raconte la nouvelle "L'autre langue" (Zabâne digâr); ou encore l'histoire de ce père déserté par tous, qui lui reprochent d'avoir tué un homme auquel il avait donné asile; surtout la force de cet homme à garder son secret envers et contre tous dans la rigueur du climat et des habitants de la steppe des Turcomans ("L'homme qui offrait le soleil" - Mardi ke âftâb mibakhshid)

- . les traditions, que l'auteur aborde avec un oeil critique, comme dans la nouvelle "12 + 1" (*)

Nader EBRAHIMI parle des changements dans son écriture qui, pour lui, s'expliquent en regard de la situation dans laquelle est plongé l'écrivain.

C'est pourquoi, lorsqu'il séjourne dans la steppe des Turcomans, à son retour il conçoit un grand roman, "Le feu sans fumée" (Atash-e bedoûne doûd), et il écrit trois nouvelles plutôt réalistes.

(*) SIZDE BEDAR : le Nôrouz (Jour Nouveau), qui tombe le 21 mars est le jour de l'An persan. Un vieil usage veut qu'au treizième jour après cette fête, toute la population des villes et des villages déserte les endroits habités et se répande dans la campagne. Rester à la maison porterait malheur pour le reste de l'année.
(R. LESCOT "La chouette aveugle" S. HEDAYAT - Notes p. 193)

" Je ne sais pas comment d'autres écrivains conçoivent une nouvelle démarche littéraire, ni quel est leur point de départ.

En ce qui me concerne, je suis d'abord très sensible à l'atmosphère, cela veut dire une atmosphère qui m'envahisse; ensuite, débute l'aventure, se produit l'accident de l'écriture.

Par exemple, lorsque j'ai été dans la steppe des Turcomans, je n'avais pas de projets d'écriture, et je n'étais pas en quête d'une nouvelle forme, d'un nouveau modèle de langue. Mais l'atmosphère particulière de la steppe, la profondeur de la nuit, la longueur de la tristesse dégagée par ce paysage, l'immensité du ciel, le soleil brûlant, la vie des bédouins de la steppe, et le voisinage de cette vie et des machines, tout cela créa une atmosphère qui m'a absorbé.

A ce moment, je suis entré dans le brouillard dense; l'oppression de ce peuple prit place en moi et tressa un lien entre eux et moi, et s'il surgissait des problèmes dans cette relation, avec l'aide de la pensée et de la logique, ils étaient rapidement résolus.

Le résultat de l'influence de cette atmosphère de la steppe se concrétisa par cinq nouvelles, en fait trois nouvelles et deux projets. Ensuite, cette influence se dissipa, et je ne pus plus écrire sur le désert, la steppe des Turcomans.

J'avais envie de continuer ce travail, mais cela n'était plus possible; je ne voulais pas, pour écrire, recréer artificiellement cette atmosphère, me répéter dans cinq nouvelles, fort de mon savoir-faire d'écrivain, me plagier" (118)

Dans les années 70, les oeuvres de Nader EBRAHIMI qui, jusqu'alors dégageaient une impression de violence, un sentiment de révolte contre le régime en place, prirent une allure plus calme.

Ses nouvelles s'imprègnent alors d'une atmosphère de philosophie sociale.

On peut dire que pendant les années 70, N. EBRAHIMI se présente plutôt comme un personnage intériorisé, qui s'attache à la recherche dans le domaine de la mise en scène cinématographique (comme l'illustre, par exemple, le film : "Feu sans fumée"), ou qui s'intéresse activement au domaine social (il participe aux activités d'un centre d'organisation et de développement de l'éducation des enfants et des adolescents).

1. LE STYLE

"Pour moi, la prose et le sujet font partie d'un même esprit; il serait plus correct que je parle de matériel et de vie, sans séparer l'un de l'autre.

Je ne peux accepter l'un sans l'autre et d'ailleurs je ne crois pas que l'un puisse exister sans l'autre. Je ne pense pas que l'esprit puisse se séparer du corps, c'est pourquoi je ne veux pas séparer la forme et le fond de mon écriture comme le font d'autres écrivains.

La preuve accompagne toujours le sujet et chaque sujet choisit sa preuve, dans sa manière, son modèle.

Mais un écrivain doit disposer de plusieurs modèles, de différentes formes de parole, tout comme il aborde différents sujets.

S'il n'agissait pas de cette manière, soit il s'arrête d'écrire, soit il devient un élément qui participe à l'immobilisme de sa société. Dans ce cas, l'auteur considère son écriture comme un vêtement et ses sujets comme des corps à vêtir. Il coud un uniforme et il habille tous ses personnages avec ce vêtement définitivement créé.

Nous nous imaginons toujours qu'il faut pouvoir reconnaître un écrivain grâce à la griffe de son écriture. Cela est faux.

L'écrivain qui s'accroche à une forme, un style, comme s'il tenait une coupe à la main et qu'il veuille y verser tous les concepts du monde, cet écrivain démontre par là une sorte de faiblesse.

C'est une preuve qu'il manque de force d'imagination, qu'il est 'congelé', qu'il n'est pas dans le courant, qu'il ne se développe pas." (119)

Nous pouvons partager le style de N. EBRAHIMI en deux versions : la prose et la poésie.

Dans chacune d'elles, nous découvrons des sujets très divers, présentés dans différents modèles, dans une langue à chaque fois renouvelée et originale.

EBRAHIMI indique cet aspect de son oeuvre :

"Je ne donne jamais un style unique et définitif à mon écriture. Style confronté à un sujet, là réside le problème. Par exemple, dans la construction de nouveaux mythes, j'ai eu besoin d'une prose néo-classique, ou plutôt, disons que le sujet mythologique imposait de choisir ce type de prose, à l'intérieur duquel d'autres différences apparaissent encore. Dans l'histoire de 'Arash sur le chemin de l'hésitation', le style n'est pas le même que celui que j'ai utilisé dans l'histoire de Job ou de Moïse, parce que l'atmosphère dans ces trois histoires n'est pas la même. C'est pourquoi chaque nouvelle propose un modèle de phrase, de langue, de climat qui lui est propre."

(120)

A la lecture des nouvelles de N. EBRAHIMI l'on peut se rendre compte de la recherche de congruence entre le style et le sujet, le milieu abordé par sa prose.

Par exemple, dans la nouvelle "Personne n'entend le son de la trompette", dont le propos prend place dans une caserne militaire, l'auteur nous fait respirer l'odeur de corps de garde propre à cet univers de l'uniforme et de la hiérarchie. Tous ces soldats, provenant de différentes régions qui forment l'Iran, sentent leur terroir, et chacun s'adapte selon ses critères, ses conceptions à ce nouvel univers du service militaire.

Le thème de cette histoire tourne autour de la solidarité dans un pays qui se présente comme une mosaïque de cultures et de familles différentes.

N. EBRAHIMI nous montre l'armée, dont la responsabilité est la sécurité nationale et la défense du pays, avec toutes ses facettes, ses petits et ses grands problèmes.

Tous ces hommes si différents devront pendant ce passage dans l'armée, prendre conscience de l'unité de leur nation, se fondre pour arriver à l'esprit de solidarité qui doit animer une nation. Cela sous la coupe d'une hiérarchie ô combien présente, à la limite de la caricature, mais par la voix de laquelle l'auteur nous démontre la réalité sociale d'un pays, la nécessité de cimenter les différentes composantes de la mosaïque pour faire l'Iran.

*" A tous mes amis Āzari et Guilāni.
Avec qui j'ai vécu sous le même toit,
Sous le toit indigo.*

*Nous sommes venus du coeur chaud de la mer; et le
service militaire est quiétude malgré sa violence,
long souffle sous un soleil froid.
Nous portons encore en nous le vent et le débordement
des vagues, nous qui portons l'uniforme, j'aimais ce
vêtement depuis mon enfance.
Nous sommes les étudiants de l'année de révolte,
l'année fiévreuse, l'année où nous étions les témoins
vivants et impatients, année aussi de source.*

... () ...

*Etudiant ! Garde à vous. Le bruit des pas vifs du
commandant - et puis, repos ...*

... () ...

*Répondez-moi ! N'étiez-vous pas les idiots qui criiez
'l'union du peuple d'Algérie' ?*

*N'étiez-vous pas les combattants qui vociféraient
'Unissez le peuple douloureux d'Afrique' jusqu'à hier ?*

*N'étiez-vous pas les bouffons qui voulaient l'union
des noirs américains derrière les barricades jusqu'il
y a quelques jours ?*

*N'étiez-vous pas les menteurs qui disaient : 'seule l'union et
la solidarité peuvent réaliser les désirs des pays sous-
développés' ?*

*N'étiez-vous pas ceux qui inscrivaient dans leurs slogans
le grand mensonge de 'l'union', lorsque, vous, les
soixante quinze, n'avez pas la dignité de vivre dans une
pluralité de pensée et de ne pas vous déchirer en charpie ?*

Comment osez-vous salir de tels slogans ?

*J'ai pitié de vous, vous les menteurs fourbes et faibles.
Vous criez de ce côté du monde : 'Oh ! Noirs ! Soyez unis !',
et après, à l'intérieur d'un petit cloître, vous les instruits,
vous les docteurs, les ingénieurs, vous les hommes prétentieux,
gonflés d'air parce que vous vous moquez les uns des autres,
vous ne pouvez vous entendre.*

Répondez-moi ! N'est-ce pas honteux ?" (121)

Dans la littérature contemporaine, surtout dans le genre de la nouvelle, rares sont les écrivains qui utilisent la variété de styles que propose N. EBRAHIMI.

*"Je préfère écrire dans une prose variée que dans un style
unique et je pense que c'est le chemin le plus correct et
le plus sûr pour atteindre mon but.*

*Je ne veux pas reproduire un modèle de prose. Chaque moment
doit être un saut en avant qui s'inscrit dans une évolution.*

*Je ne veux pas me cantonner à l'abri d'une seule forme
d'écriture si je peux montrer que notre langue contient
la possibilité d'accepter les cent et mille variétés de
prose; si je peux démontrer que se restreindre à un
modèle de prose donne une image statique d'une langue vivante.*

*Vous savez, chaque langue en recherche dépend des changements
qu'elle a opérés au fil de son histoire. Garder cette langue
dans un moule, un cadre rigide, relève d'une attitude réaction-
naire et anti-culturelle." (122)*

(121) M. HOMAYUN SEPEHR - op. cit. - pp. 27, 28

(122) N. EBRAHIMI - op. cit. - p. 19

Cette variété dans le style que désire N. EBRAHIMI dans son oeuvre, pour rester plus en contact avec le propos de son écriture, s'illustre au long de son travail. (*)

Ce style multiple n'est pas pour plaire à tous, et ils ne se sont pas privés de le critiquer.

" Nader EBRAHIMI est un auteur prolifique dont les oeuvres ont été éditées ces quinze dernières années. C'est un grand empiriste, mais le contenu de ses oeuvres manque de force" (123)

" Les nouvelles de N. EBRAHIMI s'illustrent dans différents registres.

Les contes philosophiques et les fables sont écrits dans un style néo-classique.

L'aventure des khans Turcomans et les nouvelles réalistes qui portent sur l'histoire des générations d'hier et d'aujourd'hui. Quelques nouvelles d'EBRAHIMI tout en gardant leur valeur littéraire, tendent à éduquer, à être utilisées dans les manuels scolaires (par exemple :

"Personne n'entend le son de la trompette", "Invité du vieux vin" reprises dans le recueil intitulé "Contradictions intérieures" publié en 1351)

La prose de EBRAHIMI est attirée par l'harmonie et le rythme classique qu'il mélange avec une sensation poétique.

Il essaie d'insuffler à ses nouvelles une "cadence" qui illustre le combat du "bien" et du "mal" qui s'y affrontent." (124)

" Maintenant, abordons les opinions et les idées diverses émises par les autres quant au style dans mes nouvelles. Les avis sont partagés, et présentent leurs arguments propres sur les descriptions, les sentiments, les ambiances, les caractères humains et sociaux présents dans mes nouvelles.

Les obédiences politiques, sociales et morales influencent cette critique.

"EBRAHIMI, il faut écrire des fables, seulement des fables. Seul le fabuliste réussit", "Non, EBRAHIMI a pris la mauvaise voie pour écrire des nouvelles en écrivant des fables. La fable n'utilise pas une langue claire, elle a des limites, elle ne peut analyser les points importants de la vie réelle des hommes",

(123) Y. AJAND - La nouvelle littérature iranienne - p. 365

(124) M.A. SEPANLOU - Les écrivains progressistes iraniens - p. 121

(*) voir A. DASTEŖEYB - La prose iranienne contemporaine et sa variété in Revue FERDOWSI - p. 19

"EBRAH MI s'est irrémédiablement perdu en écrivant "Les lieux publics", il est entré dans une manière sans vigueur, il s'est écrasé et il ne pourra pas s'en relever", "Non, EBRAH MI, la réalité de son oeuvre a débuté avec "Les lieux publics", où il a rencontré la vraie vie du peuple" - , "Non ... vous vous trompez, seules les nouvelles que lui inspirèrent la steppe des Turcomans sont le début de son travail. On ne peut comprendre pourquoi il n'a pas continué d'écrire ce genre de nouvelles. Il avait trouvé son chemin, mais encore il l'a perdu. Le reste de son travail est à jeter". "EBRAH MI est un poète; ses nouvelles qui se rattachent à l'écriture poétique sont les meilleures ...", "Non, ... chaque fois qu'EBRAH MI a ouvert la porte de son oeuvre à la poésie, il a abîmé son travail", "A mon avis, vous vous trompez tous. EBRAH MI n'est nullement un écrivain de nouvelles; il utilise une floppée de paroles politiques qui n'ont pas leur place dans la nouvelle. Jamais il n'a compris la signification de la littérature, il n'en connaît pas la définition". (125)

La prose de N. EBRAHIMI se distingue par quelques éléments de celles des écrivains contemporains. Par exemple, différents styles d'écriture, le choix dans le vocabulaire, l'harmonie et les diverses mélodies qu'il crée dans son discours.

L'élément le plus important, celui qui saute directement aux yeux, c'est l'attention qu'il porte à la congruence du discours de ses personnages, dans leur manière de s'exprimer et dans les mots qu'ils utilisent. Pour chaque "édifice" il a choisi un style architectural et un matériau appropriés.

Le petit cordonnier dans "Les bonnes gens vivent plus bas" ne s'exprime pas dans le même registre que le pêcheur qui capture le soleil dans "Une maison pour la nuit", et, tous deux sont aussi éloignés du style pompeux que déclame l'éléphant dans son introduction au "Congrès des animaux", ou encore de la mélancolie du soldat dans "Personne n'entend le son de la trompette".

Malgré les efforts qu'il a développé pour simplifier son style, sa démarche littéraire, au début de la révolution de 1979, alors qu'il fallait (tout comme d'autres l'avaient fait en 1906) mobiliser la force, l'énergie du peuple dans les nouveaux chemins ouverts par le changement des structures, Nader EBRAHIMI est conscient d'avoir plutôt écrit dans un style compliqué. Pendant vingt-cinq ans, les oeuvres qu'il a écrites, leur style, leur écriture, s'adressaient à un public élitiste.

" Je ne suis pas dans le groupe des écrivains qui s'expriment dans une langue populaire, en rapport avec la culture, le vocabulaire, les expressions, les exemples, les images de la langue populaire et qui écrivent des choses qui satisfont le peuple, ou écrivent au niveau de la science populaire. Je les déteste de mendier leur pain au peuple dans la rue.

Notre rendez-vous est pour demain, pas pour aujourd'hui. Je ne me suis pas réclamé d'écrire pour l'élite. Ce serait une attitude stupide. J'y ai songé, mais c'est le passé.

J'écris pour tous ceux chez qui le désir de réfléchir ne s'est pas éteint, pour ceux qui n'ont pas exécuté de leurs mains leur pensée" (126)

A l'exception du recueil de nouvelles, "Les lieux publics", et d'un essai d'autobiographie, "Le fils de toutes les professions" (Ibn mashgal-e), dans lesquels, à la fois la prose et son objet sont simples et directement accessibles, les autres ouvrages de N. EBRAHIMI présentent une prose qui, sous une apparente simplicité, révèle un contenu qui demande une grande attention pour être entendu, pour résonner chez le lecteur. Cela du moins jusqu'avant la révolution islamique.

L'auteur a utilisé le cadre de la nouvelle pour faire passer un message personnel aux niveaux social, philosophique, politique.

Dans la nouvelle intitulée "Le patient aveugle", c'est un discours philosophique sur l'attente d'un peuple que tient N. EBRAHIMI. Il s'attache aux aspirations d'une société, la manière dont elle vit son attente.

Dans "Le ver du brugnon", il a imaginé et dépeint un personnage triste et désespéré par lequel il dénonce le poids de l'oppression qui pèse sur une société, le lent chemin qui peut mener à la désertion, au suicide.

" Une des critiques les plus importantes que l'on ait faite de mes nouvelles concerne la présence de philosophie et d'opinions, d'idées politiques parfois exprimées comme des slogans; ou encore, que la nouvelle sorte de son cadre théoriquement défini et devienne une espèce de thèse sociale.

Dans tous les cas, je refuse de ne pas pouvoir m'exprimer dans le fond ou dans la forme de mes écrits; de même que je n'accepte pas l'idée que dans la nouvelle il n'y ait pas de place pour l'analyse des problèmes politiques.

J'ai changé la définition de la nouvelle dans le cadre de mes ouvrages; et si c'est nécessaire, si la possibilité m'en est offerte, je donnerais mes impressions, mes opinions en filigrane - clairement et sans déguisement." (127)

Le mécanisme compliqué de la vie sociale, les changements intervenus durant la première moitié du siècle en Iran, et le bouleversement dans la hiérarchie établie et reconnue des classes sociales ont affecté l'équilibre de la société. Cela se traduit dans la psychologie sociale, et cela se reflète, s'enregistre dans la création artistique.

C'est en grande partie à cause de ces problèmes politiques et sociaux que les artistes sont sortis des cadres entérinés dans la définition de leur art.

" C'est pourquoi le caractère "prosaïque" de la vie n'est qu'un symptôme, entre beaucoup du fait que dorénavant la réalité ne fournit plus à l'art qu'un terrain défavorable, en sorte que le problème central de la forme romanesque est que l'art doit en finir avec les formes totales et closes qui naissent d'une totalité d'être en soi achevée, avec tout un univers de formes en soi immanentes et parfaites. Et cela pour des raisons non point artistiques, mais historico-philosophiques" (128)

" Ils se demandent pourquoi je n'écris pas des articles politiques et sociaux, et je m'étonne de ce que je devrais m'interdire d'écrire simplement parce que mes ouvrages ne s'accordent pas à la règle, la définition, ou alors je devrais écrire dans le sens de la conformité avec la définition.

En vérité, tous les intellectuels, les grands érudits qui crient : "Dans l'art il ne faut pas donner de slogans", eux-mêmes lancent un slogan, et ils ont choisi le plus lâche, avec l'air d'une pensée sereine ils donnent la représentation de leur bouffonnerie.

On retire les slogans aux écrivains au nom d'une définition, et on les remet entre les mains des politiciens qui en font un bien plus mauvais usage.

C'est une limite dangereuse, et nuisible." (129)

(127) N. EBRAHIMI - op. cit. - p. 13, 14

(128) G. LUKACS - La théorie du roman - p. 12

(129) N. EBRAHIMI - op. cit. - p. 14

N. EBRAHIMI est un écrivain qui montre une conscience réelle de la société, et des éléments intérieurs et extérieurs à son pays, c'est pourquoi il se sent responsable dans cette société.

Dans la deuxième partie de ce travail, nous envisagerons la relation qui existe en Iran entre l'écrivain et le peuple. Mais nous pouvons déjà brièvement indiquer que dans un pays comme l'Iran, à cause d'éléments sociaux, économiques, culturels, religieux, le rôle de l'écrivain dans son rapport avec le peuple est très important.

Il se présente comme un "père" du peuple, un "professeur" responsable de son éducation dans la société.

Dans une période trouble, la définition de "l'art pour l'art" n'a plus de place. L'artiste, comme une personne au carrefour des événements, s'inquiète de ses responsabilités. Il utilise les moyens à sa portée, sans se soucier de leur affinité avec la définition admise de son art.

" Les principes, les bases de l'art et de la littérature ne sont que les règles d'un jeu.

S'il existe un aspect ludique, il faut nous obliger à l'oublier, car les temps que nous vivons ne sont pas de ceux où l'on joue, il faut ranger le jeu - bien que ce jeu soit superbe et passionnant.

Dans la situation que nous vivons, ce serait le fait d'un fou que de se promener et de jongler sur un fil comme l'équilibriste, pour le plaisir du peuple.

Si nous nous attardons sur le rivage de la mer mystique, et que nous attendons que l'on nous verse un bon vin dans la bouche, ce n'est pas logique.

Moi, je ne joue pas à "chat perché" au bord d'un précipice" (130)

POEMES EN PROSE

Un autre volet de l'oeuvre de Nader EBRAHIMI s'apparente à ce que l'on nomme le poème en prose.

La structure de ces textes est plus ou moins comparable à celle que présentent les nouvelles symboliques, c'est-à-dire qu'ils sont écrits dans un style plutôt compliqué.

Néanmoins, l'auteur, grâce à l'harmonie qu'il réussit à créer, au rythme qu'il y imprime, au choix du vocabulaire, parvient à dépeindre des tableaux agréables et poétiques.

Le contenu de ces poèmes en prose est aussi diversifié qu'il l'est dans l'oeuvre d'EBRAHIMI en général.

L'auteur y traite de sujets aussi variés que :

- le sentiment patriotique, comme dans "Notes d'un amoureux professionnel", où il se replonge dans les profondeurs de l'histoire de son pays, avant les invasions arabes et mongoles, le tout teinté de la nostalgie d'un passé glorieux, d'une espèce de plainte mélancolique.

"

1/1/1

*Je suis amoureux de toi
Je suis amoureux de toi
Je suis amoureux de toi...*

Les jours après

*Peut-être ne te rappelles-tu pas la première fois,
A quel moment et à quel instant j'ai crié*

"Je suis amoureux de toi"

...()...

*Aujourd'hui, on m'a abandonné sur les sables
Au bord de la mer Caspienne, pour creuser et
m'enfoncer dans le sable mouillé.
Et j'ai empoigné le sable, là-dedans, j'ai
enfoncé mon corps et j'ai ri, et je me suis
roulé sur le sable mouillé." (131)*

- la religion, la philosophie, comme dans "Regrets", discours sur le désir de l'homme d'être actif au sein de la société, et la constatation finale de son impuissance devant les coups de la vie, de la cité.

*" Si j'étais Dieu,
Si j'étais le messenger de Dieu,
Si j'étais le tapis de Soliman,
Si j'avais la force infinie,
Si j'avais la bague de Soliman,
Si j'avais la main plus longue que le temps,
Si j'étais le magicien des contes féériques,
Si j'étais protégé des blessures des coups,
Si, dans mon coeur, j'avais en main un autre arc
J'étais le fer, j'étais la flèche, j'étais l'arc*

...()...

*Si j'étais le petit conte féérique des enfants,
Si j'étais réellement un homme." (132)*

- les problèmes sociaux, comme dans "Une autre parole pour la cage", où EBRAHIMI se propose de décrire une société fermée, qu'il compare avec une cage. L'oiseau en sera libéré, ou il restera enfermé et mourra. Il pousse la symbolique jusqu'à revendiquer la liberté pour la cage elle-même, il ne faut pas la maudire, mais la soulager.

*" Et maintenant mon ami, regarde la cage !
Et pense seulement une fois à la captivité et
cesse d'admirer l'oiseau.
Tu sais bien que pour tout oiseau, il y a un espoir
et une forêt dans son imagination.
Une forêt dont les arbres sont des gloires.
Deux jours, être l'invité de la cage, c'est peu
de chose pour elle, et l'esprit de cette cage est
toujours prisonnier.
Tu sais mon ami !
Que les très chers martyrs de l'histoire
sont les oiseaux morts dans la cage.
Et la malédiction est toujours pour la cage." (133)*

(132) M. HOMAYUN SEPEHR - op. cit. - pp. 86, 87

(133) ibidem - p. 52

- la politique, comme dans "La mauvaise année", où l'auteur relate une espèce de délire onirique rempli d'amertume et de désespoir. Il raconte l'histoire tragique, épique, de ses 'frères', de ses compatriotes morts.

"Invité de la mauvaise année, écoute !

Tu es en retard.

*Tu es venu dans cette mauvaise année, qui était
l'année du voyage.*

*Me lamentant, j'ai mordu la main de mon grand frère,
en courant, m'accrochant aux vêtements de mon père,
j'ai crié : 'Où vas-tu, papa ?'*

Et lui, virilement, me répondit : 'En voyage !'

Il rit et, calmement, me dit :

*'Je vais te rapporter beaucoup de cadeaux,
J'apporterai du miel d'abeilles libres qui butinent
sur les fleurs.*

*Pour toi, j'apporterai un tapis aux dessins bleus
et rouges, un manteau blanc, une paire de bottes noires.*

Pour toi aussi, un cheval blanc des steppes,

Pour toi, un fusil.

*Et moi, je savais que le père, de ce voyage, ne rapporterait rien
Et à travers ses regards d'attente, j'ai ri.*

Après le père, les acacias libres ont disparu

Ainsi que le son de cette chanson.

Après le père, les frères sont partis

Et puis encore des frères.

*Ceux-ci, comme le père, furent poussés à chevaucher
les chevaux blancs de la mort.*

On leur fit boire le vin des martyrs." (134)

2. L'ECRITURE

"Je ne dis pas que mon apprentissage de l'harmonie dans la prose ait été fructueux, mais je sais et je crois en plusieurs éléments qui y contribuent comme la voix, le rythme, la musicalité, le dessin que l'on peut utiliser dans les nouvelles. Ils sont nécessaires pour envoyer le message, le concept qui développera une relation intime, profonde entre le lecteur et l'écrivain." (135)

Quoique dise Nader EBRAHIMI de son apprentissage de l'harmonie dans la prose, c'est avec une grande rigueur qu'il manie les éléments qui permettent à l'écrivain de transcrire avec précision sa pensée.

"Je conçois que la musique de la prose crée l'atmosphère du texte, cela veut dire qu'elle contribue à établir un climat. L'harmonie de la liaison du vocabulaire et de la composition est comme la musique, elle produit un sentiment. Par exemple, pour que le lecteur ressente l'atmosphère close et oppressante qui se dégage dans la nouvelle 'Question sans réponse', j'ai commencé par une phrase qui prend la respiration, dans un rythme lent, sans pointe vocale aigüe :

'Dans une aurore sans couleur et sans signe de soleil, marche un homme fatigué, somnolent; il passe la frontière imaginaire d'une ville qui déborde des vagues d'un brouillard dense.'

Mais dans les nouvelles qui parlent de la steppe des Turcomans, où le dialogue joue un rôle important, j'ai essayé de montrer la désolation de la vie et la langue du peuple en les traduisant en de petites phrases brèves et saccadées.

On ressent que les Turcomans parlent dans une langue différente de la nôtre et c'est la réalité.

Cette forme de discours ne peut se retranscrire que dans un rythme qui s'inscrit dans une harmonie du mot et de la phrase bien déterminée.

'Dans toute la steppe, personne n'est l'ami de Moqan Khan - nous sommes très proches de lui, mais il ne relève pas la tête.
- Bonjour Moqan Khan. Kuck mi ? ()*
- Dieu vous garde ! Passez votre chemin.
- Moqan Khan, nous voudrions rester ici ce soir, chez toi.

(135) N. EBRAHIMI - op. cit. - p. 22

(*) en dialecte turcoman dans le texte, "Comment allez-vous ?"

A ce moment, Moqan Khan, redresse la tête, ses yeux sont rouges, mais son visage est amical.

Cela fait plaisir. Il nous regarde et dit :

- J'ai entendu que vous répariez les moteurs...'

Dans toutes les nouvelles qui parlent de la steppe, j'ai fait attention à préserver ce principe dans mon écriture.

En général, dans la plupart de mes nouvelles, j'ai essayé d'éviter que le rythme, l'harmonie soient inconvenants avec le sujet.

Je me suis méfié de la faiblesse qui consisterait à n'adopter qu'un seul rythme tout au long de l'écriture.

Pour utiliser la voix, la musique du vocabulaire pour construire une atmosphère, j'ai tiré profit des modèles qu'offre la poésie classique.

Par exemple, considérons ces vers de HĀFIZ :

زلف آشفته و خوی کمره دهندان لب و مست
پیراهن چاک و غزلخوان و ضراعی در دست
نیم شب ریش بیالین من اکمده نشسته
نیم شب غریبه جوی و لبش افسوس کند
نیم فرار گوش من آورد و با داز عزیز
گفت ای عاشق ریزینه من خوربت هست
عاشقی را در چینی باده شبگیر رفند
کافر عشق بود و نشور باره پیر سرشت

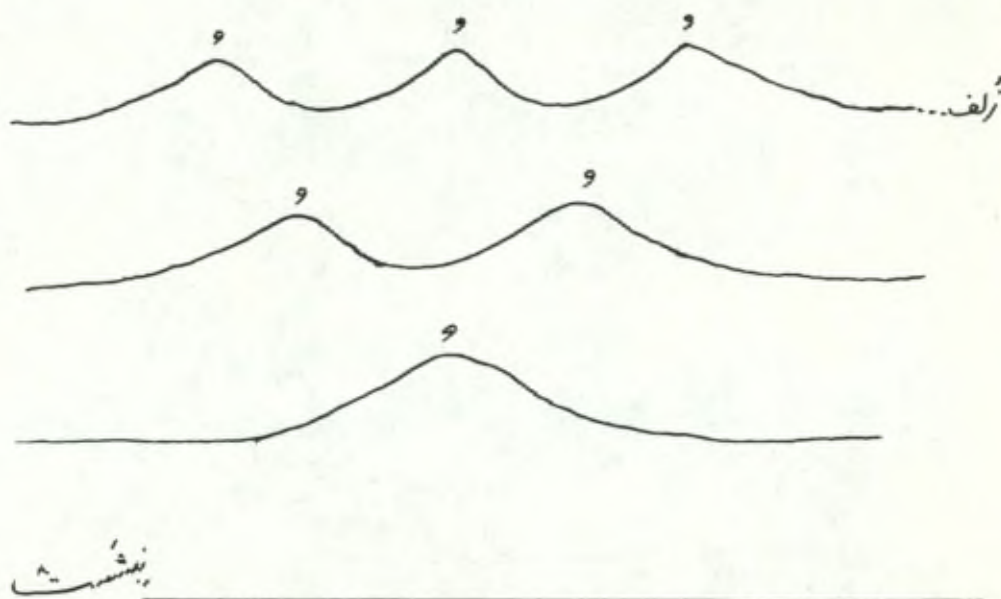
'Boucles en désordre, le front moité, le sourire enivré,
modulant quelque ghazel, coupe à la main, col déchiré,
l'excitation dans les narcisses, des soupirs à la bouche,
à minuit, hier, il me vint voir et s'asseyant tout près
tête penchée à mon oreille, la voix douce, il me dit :
dors-tu, toi qui de si longtemps est de moi en amour ?

Quel renégat de l'amour est l'initié à qui l'on verse un
pareil vin, à pareille heure et n'a pas le vin sacré !' (136)

Vous imaginez une vague perplexe qui veut venir se coucher sur la plage. D'abord, elle roule plusieurs crêtes avant chaque instant qui la rapproche du rivage, elle se calme, s'assagit et, enfin, elle se couche, lisse, sur le sable du rivage.

Pour reproduire cette musique de la vague, HĀFIZ a choisi le mot ' 9 ' soit - o -, ou le son homophonique - o -.

Cette harmonie phonique peut se représenter graphiquement comme ceci :



Le premier hémistichie comporte une dentelure à trois crêtes, le second, à deux crêtes, le troisième, à une crête et le quatrième est lisse, lorsque la vague vient se coucher.

Vous voyez comme cette évolution s'harmonise avec la signification de ce poème tout comme le vocabulaire qui y apporte la musicalité."

(137)

Calligrammes

Parfois, Nader EBRAHIMI utilise l'écriture comme un pinceau et il s'en amuse pour représenter une maison, un arbre.

Qu'encore, il dispose son graphisme de manière à susciter une visualisation immédiate de ce qu'il exprime par le mot.

Prenons deux exemples pour illustrer cette façon d'investir l'espace de la feuille blanche.

Tout d'abord, "Inhumation", repris dans le recueil de nouvelles intitulé : "Mossaba, rêve d'utopie". L'auteur nous propose une disposition de l'écrit qui crie toute l'atmosphère de son propos : la condamnation d'un homme à la pendaison. Cette mise en page permet également d'ajouter au rythme que donnent les mots, les sons.

---)

زندگی
بدی
خوبی
مشق
چوب
انگشت

صبح زود
آسمان تار
زمستان سرد
روزنامه‌ی دیشب
میدان بزرگ

مردم

مرد،
تنها.
آسمان،
تاریک.
چراغ،
خاموش.
مرد،
منتظر.
مرد،
غمگین.

ترس

la vie
le mal
le bien
devoir
bâton
doigts

le matin tôt
le ciel obscur
l'hiver froid
le journal d'hier soir
la grand place

Foule

l'homme,
seul.
Le ciel,
sombre.
La lumière,
éteinte.
L'homme,
attend.
L'homme,
triste.

Peur

مرد
تخت
چراغ
دیوار
پنجره
میله
آهن
حیاط $\rightleftarrows$ نگاه

دهلیز
صدا
ترس
نگاه
صدا صدا صدا صدا
صدا

صدای پا
صدای کلید
صدای در

سه جفت چشم
سه جفت دست
سه جفت پا
سه جفت پوتین
دگمه - دگمه - دگمه - دگمه - دگمه

سکوت

۱۰۷

L'homme
Le lit
Lumière
Le mur
Fenêtre
Barreau
Fer
Cour $\rightleftarrows$ Regards

Couloir
Des bruits
Peur
Regards
Le bruit, le bruit, le bruit, le bruit
le bruit
un bruit de pas
un bruit de clef
un bruit de porte

Trois paires d'yeux
Trois paires de mains
Trois paires de pieds
Trois paires de bottes
Bouton , bouton , bouton , bouton , bouton , bouton.

Silence.

- حالا ؟

- بله .

سکوت — سکوت

لباس

کفش

کلاه

آهسته

آرام

غم

گذشته

«خوبی

بدی

مشق

زندگی»

||

گذشته گذشته

گذشته گذشته

گذشته گذشته

گذشته

نیت نیت

●
●
●

کوچه

مدرسه

کلاس

معلم

دبوار زندان

شعر:

روزگار

بدی

ظلم

خوبی

یادگار

- Maintenant ?

- Oui.

Silence — Silence

vêtements

chaussures

chapeau

doucement

calme

← — tristesse

le passé

" Bien

mal

devoir

la vie"

||

le passé le passé le passé le passé le passé
le passé le passé le passé le passé le passé
le passé le passé le passé le passé le passé

●
●
●

la rue

école

la classe

professeur

Les murs de la prison

vers :

destin

mal

injustice

bonne

souvenirs

درس - درس - درس

درس

خوبی

بدی

بدی

خوبی

معلم

سخت

خشن

بیزار

تند

درس :

مشق

مشق

درشت

ریز

درشت

ریز

دوات

مرکب

لکه

لباس

معلم

فریاد

leçon, leçon, leçon

leçon

bonne

mauvaise

mauvaise

bonne

professeur

sévère

rude

dégoût

rapide

leçon :

les murs de la prison

devoir

devoir

majuscules

minuscules

majuscules

minuscules

encrier

encre

pâté

vêtements

professeur

cri

Tous ceux auxquels j'ai donné
mon affection
enfin sont devenus malade
Tous ceux auxquels j'ai offert mon
amour
sont devenus mes ennemis

KEJ

دیوار زندان

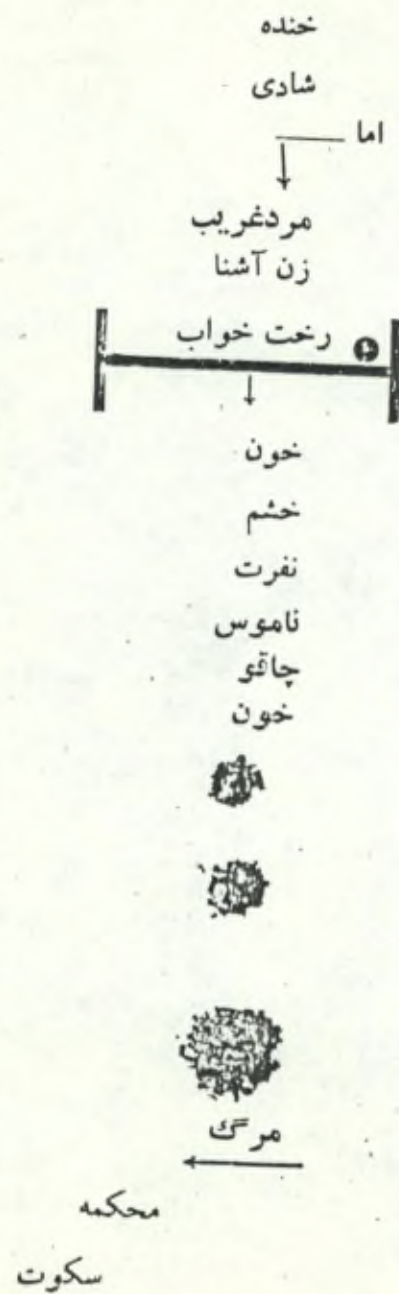
مجلس شورای اسلامی
کتابخانه مرکزی
کتابخانه عمومی
کتابخانه تخصصی

مداد
 انگشت
 درد درد درد
 نفرت
 پابان

 کوچه‌ها
 زن‌ها
 مردها
 بادبادک‌ها
 فرفره‌ها
 فانوس‌ها
 خروس‌قندی‌ها
 يك قاپ دوقاپ سه قاپ
 يك سوتی دو سوتی سه سوتی
 «سوتی سرمحلله خالی»
 خالی
 خالی
 زندگی
 خیال
 |
 خیال
 زن
 بچه
 خانه
 قالی
 گردش

crayon
 doigt
 douleur douleur douleur
 haine
fin

 les rues
 les femmes
 les hommes
 cerf-volants
 crecelles
 lampions
 bonbons
 un osselet, deux osselets, trois osselets
 un essai, deux essais, trois essais
 "Jeux dans le quartier vide"
 vide
 vide
 la vie
 imaginaire
 ↓
 imaginaire
 une femme
 enfant
 maison
 tapis
 promenade



اعتراف

محکوم

دگمه‌ها

چشم‌ها

پوتین‌ها

- بله ؟

- بله ؟

صدا

پله

پوتین

موزاییک

اتاق

حرف

نگهبان

حرف

چشم

میدان

چشم

چشم

مردم

مردم

مردم

Aveu

condamné

les boutons

les yeux

les bottes

- oui ?

- oui ?

du bruit

escalier

des bottes

mosaïque

la chambre

paroles

gardien

paroles

les yeux

grand place

les yeux

les yeux

la foule la foule

la Foule

چوب- طناب- چهار پایه- زن ها

مرد ها
زن ها
مرد ها
میدان
سرما
ترس
نگاه
نگاه
معلم
چاقو
زن
وکیل
خط کش
درد
فریاد
خون
وکیل
اعتراف
پایان



چهار پایه

مأمور

پاسبان

پاسبان

پاسبان

پاسبان

مردم

مردم

مردم

مردم - مردم - مردم - مردم - مردم

le regard de la foule

bâton corde chaise les femmes



les hommes
les femmes
les hommes
grand place
froid
peur

le regard

le regard

professeur

couteau

femme

avocat

règle

douleur

cris

sang

avocat

confession

fin

tabouret

agent

greffier

agent

agent

agent

la foule

la foule

la foule

la foule-la foule-la foule - la foule

سکه - سکه - سکه

چهارپایه

مردم - مردم - مردم - مردم

سکه - سکه - سکه - سکه

واپسین نگاه

واپسین مردم

واپسین امید

آخرین صدا

آخرین چوب

آخرین انگشت

آخرین طناب

آخرین درخواست :

- تریاک .

- نه !

- ودکا .

- نه !

- سیگار .

- بله .

کبریت - شعله - دود - زندگی

، نگاه

مات

گنگ

خاموش .

pièce - pièce - pièce

pièce

tabouret

pièce

foule - foule - foule - foule

pièce - pièce - pièce - pièce

l'ultime regard

l'ultime foule

l'ultime espoir

le dernier bruit

le dernier bâton

le dernier doigt

la dernière corde

la dernière volonté :

- opium

- non !

- vodka

- non !

- cigarette

- oui.

briquet-flamme-fumée-la vie

regards

ébahi

perdu

éteint

چهار پایه

مرد

هیدان

مرگ - مرگ

مردم

معلم ،

خانہ

خواب

آرام

پیر

خاموش

یادگار

دار

آفتاب .

TABOURET

l'homme

grand place

mort

Mort

mais

foule

professeur

maison

sommeil

calme

vieux

et éteint

souvenirs

potence

Soleil

On retrouve ce principe dans la disposition du texte de "Doucement, je me rappelle", repris également dans le recueil intitulé : "Mossaba, rêve d'utopie".

Enfin, un exemple de cette manière de 'dessiner' l'écriture, de la faire paraître ce qu'elle dit, un peu dans le style des poèmes de G. APPOLINAIRE rassemblés dans le recueil intitulé : "Calligrammes".

Dans l'"*Histoire d'un peintre qui tomba amoureux et dont l'amante voulait une maison*" (*) nous pouvons apprécier ce type de mise en page.

Un jeune peintre tombe amoureux d'une jeune femme et quelques temps plus tard, il invite son amie à venir visiter son atelier.
A sa manière, il lui parle de son amour :

---)

(*) dans le recueil intitulé : "Copie sans original"

فقط یک تابلو ، بازنگاهی که تو دوست داری
 من تو را تصویر خواهم کرد.
 تو را به رنگ ،
 به نور ،
 و به آواز نازنین تبدیل خواهم کرد.
 تو را به گل ،
 به کوه ، و به رودخانه ای خروشان تبدیل خواهم کرد.
 من از تو دنیا را خواهم گشت
 و برای تو دنیا را
 اگر سختم را با در نمی بینی
 هنوز قدرت رفت داشتن را باور نگرفته بی ...
 تابلو برسد . هنوز خانه های بسیاری بی تصویر است .
 تابلو برسد . هنوز خانه های بسیاری بی تصویر است .

pas. Seulement un tableau, avec les couleurs que tu aimes
 pour nous deux et pour toujours, cela suffit
 Je te transformerai
 en couleurs
 en lumières
 et en chansons.
 Je te transformerai en fleurs
 en montagnes, en torrents mugissants.
 De toi, je ferai un monde
 et pour toi je construirai un monde
 Si tu ne me crois pas,
 alors tu ne crois pas en la force de
 l'amour.....
 Il n'y a pas assez de peintres dans le monde pour que chacun possède
 plusieurs tableaux, déjà beaucoup de maisons n'en ont

Ensemble ils abordent les problèmes que posent la vie de couple et, rapidement, ils se rendent compte que leurs aspirations respectives sont loin de s'harmoniser.

Lui, il rêve d'amour, de bonheur, de simplicité, de nature; alors qu'elle, elle ne pense qu'à la richesse, à posséder maison, tableaux de maîtres, beaucoup de tableaux, des jardins noyés sous les fleurs et remplis d'arbres.

"L'amante dit : - Enfin, dis-moi, quelle maison choisiras-tu pour moi et tes enfants ?

Le peintre répond :

—)

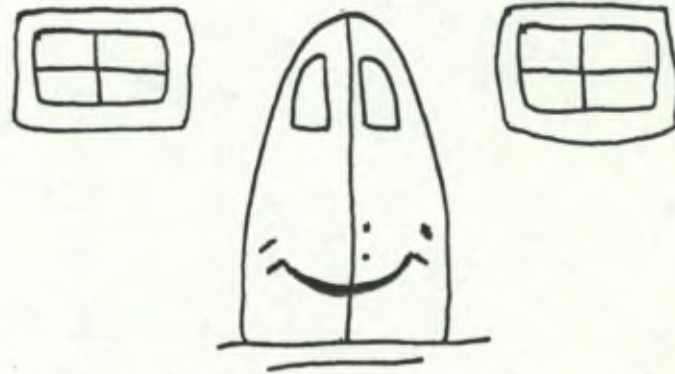
معشوقِ لبت، پس بد تو جلوه خانه بی راخانه می من و
 فرزندانِ خواهی کرد؟
 نقاشِ لبت:



و جوی آب با یکی که پیمان می‌کن
 از جلوه‌ی خانه‌ی لا من تو، غروب کار خرمی خراشت
 که پیمان می‌کن از جلوه‌ی خانه‌ی لا من تو، غروب کار خرمی خراشت
 که پیمان می‌کن از جلوه‌ی خانه‌ی لا من تو، غروب کار خرمی خراشت

Et le toit de tuiles brunes
 que recouvriront les mousses vertes
 n'est-ce pas suffisant pour toi et tes enfants ?

avec les murs en bois



avec les murs en bois

une gentille petite maison, avec deux petites fenêtres
 et une porte en bois

et un petit ruisseau ||et toi et moi, tous les soirs nous nous
 assegerons au bord de ce bassin.
 qui serpenterait et passerait devant chez nous, et
 il remplirait un petit bassin bleu

Voilà qui n'est pas pour satisfaire le goût de son amie.
 Le peintre se rend à la réalité en sentant que son amour s'envole.
 Lui, il ne voulait pour toute richesse que posséder l'amour de son amie.
 Mais décidément, elle ne peut concevoir la vie sans toutes ces
 choses auxquelles elle aspire tant.

*"Soit, si ce que je veux n'est pas ce que tu veux, nous ferions
 mieux d'en rester là."*

Un jour, un homme très riche entre dans la galerie où expose notre
 peintre. Il achète tous les tableaux, sans les apprécier, seulement
 parce qu'il est riche, qu'il possède une grande maison entourée de grands
 jardins remplis de fleurs et d'arbres.

Cet homme très riche et stupide, c'est le mari de cette femme qui,
 un jour, fut l'amie d'un pauvre peintre.

"Le peintre resta seul, et la justice seule n'a pas de couleurs." (138)

*
 * *

(138) N. EBRAHIMI - Histoire d'un peintre qui tomba amoureux
 et dont l'amante voulait une maison.

in Copie sans original - pp. 91 à 99

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAMIAN, E., *Iran between two Revolutions*, Princeton New Jersey, Princeton Un. Press, 1983, 2e éd., 561 p.
- ĀJAND, Y., *Adabiyāt-e novīn-e Irān*, (La nouvelle littérature iranienne), Tehrān, Amir Kabir, 1361 i/1984, 420 p.
- ĀLEAHMAD, D., *Qarbzadeqī*, (Occidentalisation), Tehrān, Ravāgh, 2536 sh/1977, 2e éd., 227 p.
- AMIRCHAHİ, CH. & LANCE, A., *Irān, poésie et autres rubriques*, Paris, F. Maspero, 1980, 133 p.
- ĀRYANPOUR, A.H., *Djān'ae shenāsi-ye honar*, (Sociologie de l'Art), Tehrān, Andjoman-e Ketāb-e Daneshkadeh-ye Honarhaye Zibā, ?, 233 p.
- ĀRIENPOUR, Y., *Az Sabā ta Nīmā*, (De Saba à Nima), 2 t., Tehrān, Djibi, 1350 i/1971, 422 + 540 p.
- 'ATTAR, Farid-ud Din, *Le mémorial des saints*, tr. PAVET de COURTEILLE, A., Paris, Le Seuil, 1976, 313 p.
- BARAHENI, R., *Gheṣṣeh nevisi*, (Forme et écriture de la nouvelle), Tehrān, Ashrafi, 1348 i/1969, 2e éd., 736 p.
- BARAHENI, R., *Tārīkh-e mosakar 'alale tashatot-e farhang-e dar Irān*, (Histoire au masculin), Tehrān, ?, ?, 110 p.
- CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont & Jupiter, 1982, 1060 p.

DJAVĀNSHIR, F.M., Hemāse-ye dād : bahsi dar mohtavā-ye syasi-ye shahmameh-ye Ferdowsi, (Tragédie de la justice), Tehrān, Entesharat-e Hezbe Toudeh Irān, 1359 i/1980, 342 p.

DJAZANI, B., Tārikh-e sisaleh-e Irān, (Trente années d'histoire de l'Iran), 2 Vol., Tehrān, ? , ? , 91 + 162 p.

DOWLATABADI, Y., Hayat-e Yahya, Tarikh-e mo'aser - tchahar, (Histoire contemporaine - Vol. IV), Tehrān, Ferdowsi & 'Attar, 1361 i/1982, 2e éd., 461 p.

GALAND, A., (tr.), Les mille et une nuits, 3 Vol., Paris, Garnier Flammarion, 1965

EBRAHIMI, N., Afsāne-ye bārān, (Légendes de la pluie), Tehrān, Amir Kabir, 2536 sh/1977, 4e éd.

- Hekāyat-e 'abrat angiz-e ān ceh māhi, (Histoire édifiante des trois poissons), pp. 79 à 84
- Kongre-ye djānevarān, (Congrès des animaux), pp. 76 à 78
- Rābeteh, (Relation), pp. 85, 86

EBRAHIMI, N., Khānehi bara-ye shab, (Une maison pour la nuit), Tehran, Amir Kabir, 2536 sh/1977, 4e éd.

- Āsemān dar taskhir-e kalāqhā, (La conquête du ciel par les corbeaux), pp. 113 à 125
- Deshnām, (Insulte), pp. 71 à 77
- Khānevādeh-ye bozorg, (Les grandes familles), pp. 89 à 112
- Khānehi bara-ye shab, (Une maison pour la nuit), pp. 35 à 43
- Khouroudj, (Sortie), pp. 77 à 88

EBRAHIMI, N., Mākānha-ye 'amoumi, (Les lieux publics), Tehrān, Amir Kabir, 2536 sh/1977, 5e éd., 101 p.

EBRAHIMI, N., Moqābā va royā-ye gādjerāt, (Mossaba, rêve d'utopie), Tehrān, Amir Kabir, 2535 sh/1976, 3e éd.

- Royā-ye rouzi ke shāhzādeh be didār khāhad āmad, (Le rêve du jour où le prince viendra pour la visite), pp. 50 à 52

- Vaghtik-e gol parvāz mikonad va parāndeh sot mishavad,
(Quand les fleurs volent et l'oiseau devient écho), pp. 54 à 61
- EBRAHIMI, N., Pāsokh nā pazir, (Question sans réponse), Tehrān, Āgāh,
1354 i/1975, 3e éd.
- Ārash dar ghalāmro-ye tardid, (Ārash sur le chemin de l'hésitation)
pp. 90 à 102
- Badrām, (Mauvaise réputation), pp. 23 à 33
- Minā tars va khāmoushi, (Le sansonnet, la peur et le silence),
pp. 80 à 88
- Pāsokh nā pazir, (Question sans réponse), pp. 60 à 78
- EBRAHIMI, N., Rounevesht-e bedawn-e asl, (Copie sans original), Tehrān,
Rouzbahān, 2536 sh/1977
- Ghesseh-ye naghāshi ke 'ashegh shod va m'ashough az ān khānehi khāst,
pp. 91 à 99
- EBRAHIMI, N., Bāsyābi-ye kalamāt, (A la recherche du vocabulaire),
in Farhang va zendegui, n° 4, 5, Ordibehesht, 1350 i/1971.
- EBRAHIMI, N., Dar sarzamin-e koutchak-e man, (Mon petit pays), Tehrān,
Parastou, 2535 sh/1976, 2e éd., 197 p.
- EBRAHIMI, N., Divār-e kāqazi, (Un mur de papier), in Mahmoud Āghā, non publié.
- EBRAHIMI, N., Ibn Mashqale, (Le fils des professions), Tehran, Iran Ketab,
2535 sh/1976, 129 p.
- FERDOWSI, Le livre des Rois, tr. MOHL, J., choix et prés. LAZARD, G.,
Paris, Sindbad, 1979, 309 p.
- GORGANI, Le roman de Wīs et Rāmīn, tr. MASSE, H., Paris, Les Belles Lettres,
1959, 481 p. (Coll. UNESCO oeuvres rép. série pers.).
- GUY, A., Les poèmes érotiques ou Ghazels de Chems ed Din Mohammad Hāfiz,
Paris, Geuthner, 1973, 278 p. (Coll. Les Joyaux de l'Orient).
- HĀFIZ, Shams ed Din Mohammad, Divār-e Hāfiz, Tehrān, Amir Kabir,
2537 sh/1978, 10e éd., 378 p.

- HEDAYAT, S., La chouette aveugle, int. LESCOT, R., Paris, José Corti, 1953
- IBN AL-MUQQAFA', Le livre de Kalila et Dimna, tr. MIQUEL, A., Paris, Klincksieck, 1980, 347 p.
- IRANIAN, D.M., Vāghiat-e edjtemā'i va djahān-e dāstān, (La réalité sociale et le monde du roman), Tehrān, Amir Kabir, 1358 i/1979, 274 p.
- KOTOBI, M., RAD SERECHT, F., SIMON, D., MOEZZI, M.A., SIMON, Cl., CHASSERE, F., SAYEGH, S., RESSIS, L., CHEVALIER, E., Irān, une première république, éd. S.A., 1983, 293 p.
- LAZARD, G., Nouvelles persanes, choix, trad. et prés., Paris, Phébus, 1980, 265 p.
- KAZIMIRSKI (tr.), Le Corān, Paris, Garnier Flammarion, 1970
- LUKACS, G., La théorie du roman, tr. CLAIRVOYE, J., Paris, Denoël Gonthier, 1979, 202 p.
- MAKI, H., Tāriḫ-e bist sāle-ye Irān, (Vingt années d'Histoire de l'Iran)
3 Vol., Koudetā-ye 1299, Tehrān, Amir Kabir, 1358 i/1979, 2e éd., 581 p.
Moghadamāt-e taqīr-e saltanat, Tehrān, Bongah-e Tardjome va Nashre Ketāb, 1359 i/1980, 4e éd., 607 p.
Engherāze Ghādjāri-ye va tāshkil-e selsele-ye diktatori-ye Pahlavi, Tehrān, Amir Kabir, 1357 i/1978, 2e éd., 600 p.
- MESKOUB, S., Meliyyat va zabān naghsh-e divān, din va 'arfān dar nasre fārsi, (Nation et langue), ?, ?, 1360 i/1981, 217 p.
- RYPKA, J., History of Iranian Literature, Dordrecht, D. Reidel, 1968, 2e éd., 928 p.

SAFĀ, Z., Anthologie de la poésie persane (XIe-XXe s), tr. LAZARD, G.,
LESCOT, R., MASSE, H., Paris, Gallimard, 1964, 422 p.

ŞĀHEBZAMĀNI, N., Khat-e sevvom, (Troisième ligne), Tehrān, 'Atai,
1351 i/1972, 878 p.

SARTRE, J.P., Qu'est-ce que la littérature ?, Paris, Gallimard, 1980, 374 p.

SHAFĀ, S., Tozih-ol-massā'el, (Explications des problèmes), Paris, ? ,
1362 i/1983, 960 p.

SEPĀNLOU, M.A., Neviscandegān-e pishro-ye Irāni, *mourouri bar ghesseh nevisi, roman nevisi, namāyesh nāmah nevisi naghḍ-e adabi*, (Les écrivains progressistes iraniens), Tehrān, Ketāb-e Zamān, 1362 i/1983, 310 p.

SULLIVAN, W.H., Mamouriyaṭ dar Irān, (Mission to Iran), tr. MASHREGHI, M.,
Tehrān, Entesharat-e Hafteh, 1361 i/1982, 3e éd., 199 p.

ZARRINKOUB, K., Ferdowsi va hemaseh, (Ferdowsi et l'épopée), in KHEBREHZADEH, A.
Gozidehi az adabe Fārsi (Littérature persane : morceaux choisis),
Tehrān, Ketab-e Zaman, 1352 i/1973, 3e éd., pp. 255 à 257

*
* *
*

DASTEQEYB, A., Nasre emrouz-e Fārsi va degargownihaye an, (La prose iranienne
contemporaine et sa variété), in Ferdowsi, n° 1010, 1350 i/1971

- Asnāde lāne-ye djāsousi shomare-ye bist - *Ahḡāb-e syasi dar Irān*,
(Documents du nid d'espions), Ambassade USA, Tehran, ? , 198 p.

HOMAYUN SEPEHR, M., Nader EBRAHIMI, un auteur iranien contemporain, Bruxelles,
Un. Libre de Bruxelles, mémoire, 1979-80

SĀDĀD NĀSERI, S.A., Ferdowsi va Shāhnameh, (Ferdowsi et le Livre des Rois),
in Honar va Mardom, n° 153-154, 1354 i/1975.

ANNEXES

UNE MAISON POUR LA NUIT

(Khanehi baraye shab)

UNE CABANE AU BORD DE LA RIVIÈRE, EMLIE DE REGARDS,
ÉTAIT ENFONCÉE DANS L'OBSCURITÉ DE LA NUIT, ET LES
CRAPAUDS RÉPONDAIENT TRISTEMENT À LA CHANSON DE LA
RIVIÈRE.

Le pêcheur tate aveuglément le sol et demande :

- Où les as-tu mis ?

La voix douce de la fillette s'élève :

- Je les ai tous suspendus.

Le pêcheur compte les yeux des habitants de la cabane et demande :

- Parastou dort-elle ?

- Mon père, je suis encore éveillée, je n'ai pas sommeil à cause du
froid.

- Sahel, ôte-toi de devant elle, laisse-moi la voir.

Sahel répond avec une colère enfantine :

- Je ne suis pas assis devant elle !

Parastou a fermé les yeux.

Le pêcheur dit d'une voix grave et triste :

- Comment passerons-nous l'hiver dans l'obscurité totale ?

À L'INTERIEUR DE LA CABANE, L'ODEUR DU POISSON FRAIS
ET DES ALGUES DU BORD DE LA RIVIÈRE SE MÉLANGEAIENT
ET LA RIVIÈRE RÉPONDAIT TRISTEMENT À LA CHANSON TRISTE
DES CRAPAUDS.

Le pêcheur perd patience :

- Malédiction aux nuits sans phare !

Il crie :

- Maudites soient les nuits sans lanterne qui sentent la mort et le froid.
Je ne passerai pas de l'hiver au printemps sans feu et sans lumière !

Sahel, effrayé par la colère du vieux pêcheur, dit doucement :

- Père, restons sans manger demain et achetons une lanterne, ce sera
chose facile pour nous.

La cabane tremble sous les cris du pêcheur :

- Non ! Après tant de froid et d'obscurité je ne me réconcilierai pas
avec la pénombre et, demain, j'irai pêcher le soleil !

Sahel, tu iras vendre les poissons à l'aube et je jetterai mon filet
pour attraper le soleil.

Mardjan interrompt doucement son père en disant :

- C'est inutile père, ton filet se déchirera.

Le pêcheur répond :

- Ton frère me dit qu'il préfère la faim à l'obscurité.
Sahel, avec cet argent, achète-moi du fil de fer.
Demain, avec la chanson qui attire les poissons, j'adoucirai le
coeur du soleil.

LE VENT SOUFFLAIT SUR LE CORPS DES VAGUES, RAMENAIT
L'ODEUR SALÉE DE L'EAU DE MER ET ENCORE LES CRAPAUDS
RÉPONDAIENT TRISTEMENT À LA VOIX DE LA RIVIÈRE.

Cette nuit, le vieux pêcheur rêve une centaine de fois de sa chasse
au soleil, jusqu'aux premières lueurs du jour.

Mardjan suspend une centaine de fois le soleil à la vieille porte d'en-
trée, comme les poissons fraîchement tombés de l'eau sur la terre.

A l'aube, Sahel se rend au marché et le pêcheur se dirige vers la jun-
gle qui côtoie des marais.

Au milieu de la journée, le pêcheur rentre avec un long jonc et
s'installe à côté de la cabane. Parastou observe ses mains qui taillent
le jonc et regarde ses yeux qui ressemblent à l'extrémité étroite d'une
route tout en pensant à la pêche au soleil.

Le pêcheur dit enfin :

- Si Sahel revient les mains vides, c'est le soleil qui sera content.
Mais l'aîné des enfants du pêcheur court de la ville jusqu'à la cabane
et jette le rouleau de fil de fer aux pieds de son père.
Il reprend son souffle et dit :

- Mardjan, donne-moi un peu d'eau, je suis très assoiffé.

Le pêcheur met les filets l'un dans l'autre, fait des anneaux autour
du jonc et devient l'unique propriétaire d'un filet en fil de fer du
bord de la rivière.

Il regarde le vieux ciel et voit le soleil qui vole au-dessus de sa
tête comme un oiseau doré.

Le pêcheur se rend à pied à côté du monde, sur un rocher, là où les
images de la ville disparaissent au coucher du soleil et il jette son
filet dans l'eau.

Le soleil paraît plus grand et plus droit que d'habitude.

Le pêcheur courbe le dos et avance le filet.

La mer qui lave le corps poussiéreux et fatigué du soleil tous les jours,
regarde, mécontente, l'homme au filet et s'attriste. Elle ouvre la bou-
che et soupire :

- Pourvu que cet homme n'ait pas l'intention d'attraper le soleil.

La vapeur s'élève, devient nuage et voile le soleil en suppliant :

- Seulement pour aujourd'hui, emprunte le chemin détourné de la forêt,
cet homme te tend un piège avec le filet tenu par une courte canne.

Pour l'amour de la mer, seulement aujourd'hui, passe par la forêt.

Le pêcheur ne sentant plus l'éclat du soleil a froid au coeur.

Il observe le nuage et s'écrie :

- Ote-toi du chemin de ma proie, le mur de ton corps empêche le soleil
d'entendre ma chanson.

Le soleil, orgueilleux, souffle sur la vapeur et la retourne en larmes à la mer.

Le pêcheur se penche tant qu'il peut et tend la main. Sa chanson ne plait pas au soleil.

- Cet homme ne chante pas bien, la tristesse seule, sans espoir est perceptible dans sa chanson.

Et il passe doucement à côté du filet.

La défaite du pêcheur provoque la joie d'un vieil oiseau de mer qui avait entendu sa chanson.

- Hé ! S'il croit que le soleil est aussi naïf que les poissons de mer ou que n'importe quel oiseau de mer qui s'installe au bord de n'importe quel ruisseau pour attraper sa proie.

Ensuite, il enfonce son bec dans l'eau verte et ne dit plus rien.

Dieu est mis au courant de l'intention du pêcheur de capturer l'unique soleil de la terre. Il arbore un sourire narquois et dit :

- Pauvre pêcheur, pauvre pêcheur !

Cependant, il s'inquiète :

- Croyez-vous qu'il soit assez têtu pour parvenir à ses fins ?

Un des anges répond :

- Sa canne est courte, sa canne est très courte !

Le pêcheur attend jusqu'à ce que le soleil, telle une feuille rouge, s'enfonce dans la mer. Seul un chasseur têtu viendra à bout du soleil.

Le pêcheur s'en retourne les mains vides. Ses enfants sont debouts devant la cabane. Ils jettent un coup d'oeil à l'homme fatigué et au filet vide et se disent dans leur petit coeur triste :

"Père est rentré les mains vides."

- Le soleil est passé à côté de mon filet, je me suis penché et j'ai tendu la main tant que j'ai pu. De derrière mon filet, le soleil m'a regardé mais ma chanson ne lui a pas plu.

Sahel s'asseyait à côté de son père et met les bras autour de son cou.

- Père, j'ai pêché des petits poissons avec mon petit crochet.

Demain, j'irai les vendre au marché. Tu peux encore aller à la chasse au soleil. Fais en sorte que le soleil devienne ton ami et se familiarise avec ta chanson.

Le pêcheur hurle :

- Je l'ai manqué de peu, je peux chanter mieux que cela mais la canne est trop courte. Mardjan, tu chercheras demain un jonc encore plus long à côté des marais.

Le lendemain, il s'installe à nouveau sur le rocher et observe le coucher de soleil. Il dit :

- Les poissons aiment beaucoup ma chanson, ils s'approchent de moi lorsqu'ils entendent ma voix. Peut-être que toi tu ne l'entends pas de loin, approche-toi un instant, écoute-la.

Le soleil s'attarde un moment à côté du filet et dit :

- Aujourd'hui, il ne chante pas mal.

Il veut s'approcher plus près mais il se souvient qu'à l'autre bout du monde, la nuit l'attend.

La mer le regarde, inquiète, tout en se cognant aux rochers de peur que son hôte ne tombe dans le piège du pêcheur.

Le soleil passe, lent et pâle, à côté du filet.

Un passant sur sa barque remarque l'égarement du soleil et le raconte le soir à sa femme et à ses enfants.

- Aujourd'hui le soleil avait perdu son chemin !

Je l'ai vu, il ne savait plus où aller.

On rapporte l'entêtement du pêcheur à Dieu et on lui dit qu'il a voulu ensorceler le soleil.

Dieu rit mais la peur s'installe dans son coeur et il demande :

- Croyez-vous le soleil naïf au point de se laisser vaincre par la magie de la chanson du pêcheur ?

Un des anges répond :

- Le coeur du soleil est touché mais la canne du pêcheur est encore trop courte.

Mardjan avançait pieds nus dans les marais mais ne trouvait pas le jonc idéal. Parfois, elle pleurait amèrement ou elle souriait lorsqu'elle voyait un long jonc. Alors, elle s'agenouillait et demandait :

- Es-tu le jonc le plus long du monde ?

Les étourneaux noirs qui volaient au-dessus des joncs verts répondaient :

- Non, non, c'est encore trop court.

Et Mardjan reprenait ses recherches.

Enfin, un crapaud ayant pitié d'elle, l'appelle et lui dit :

- Petite fille, que cherches-tu dans nos marais ?

Mardjan répond :

- Je cherche un jonc qui atteindra le soleil à son coucher au bord de la mer.

Le crapaud éprouve de la joie et lui dit :

- Je te montrerai un chemin, un peu plus loin d'ici, dans un marais où habitent mes frères. Tu leur diras que tu viens de ma part, ils te montreront.

Mardjan court le long de la route et tombe à côté des crapauds au bord de l'eau boueuse.

- C'est votre frère qui m'a envoyée. Avant que je ne meurs, montrez-moi le plus long jonc du monde qui se trouve dans ce marais.

Les crapauds alertent tous les habitants du marais, y compris les vieux serpents. Ensemble, ils déracinent le jonc.

Mardjan, folle de joie, les remercie et retourne à la cabane.

Le pêcheur fatigué revenait du bord de la rivière en tirant son filet vide lorsque Mardjan crie :

- On ne trouve nulle part au monde un jonc aussi long que ceci.

Le pêcheur, oubliant la fatigue qui meurtrit son corps, dit aux enfants qui l'entourent :

- Aujourd'hui, ma chanson l'a retenu un moment, nous sommes amis et, demain, il ne pourra plus s'enfuir.

Le pêcheur s'installe sur son rocher au coucher du soleil et il jette son filet. Du haut du ciel, le soleil voit sa canne longue et il entend la chanson connue.

La mer élève ses vagues et hurle.

Le vieil oiseau de mer sort la tête de la boue et voit le pêcheur têtue, le visage éclairé par l'éclat du soleil.

On rapporte à Dieu qu'aujourd'hui, le pêcheur a la canne qu'il faut et une belle chanson. Dieu rit aux éclats mais crie, effrayé :

- Répondez-moi, peut-il vraiment pêcher mon soleil ? Cet homme seul, que veut-il de mon soleil ?

Tous se taisent et regardent le monde.

Le soleil s'approche petit à petit du filet.

Le pêcheur entame sa plus triste chanson d'espoir :

- Pense à nos nuits noires, on ne peut plus se contenter d'une lanterne !
Pense aux coeurs frémissants d'espoir et aux yeux impatients de mes enfants !

Tu n'auras plus de chansons plus belle que celle-ci, ni une canne plus longue que celle-là !

Le soleil met la tête dans le filet.

La mer tempête et envoie sa rage jusqu'au ciel.

Le soleil entre tout à fait dans le filet.

La mer se tait.

Le vieil oiseau de mer se dit :- Je vais le féliciter -, et il s'envole vers le pêcheur.

Les anges sont effrayés par la colère de Dieu mais il rit encore :

- J'admire seulement son entêtement car je ne peux rien faire d'autre.

Allez avertir l'autre face du monde car ils ne verront plus le jour.

Le pêcheur observe un instant le filet et sa proie, puis il hurle de tout son être :

- J'ai pêché le soleil !

Du point le plus au nord du monde, un vieillard l'entend. Il lève la tête et dit :

- Un homme a pêché le soleil.

Une femme du sud du monde arrête de bercer son enfant et dit :

- Oh ! Un homme a pêché le soleil !

Mardjan en regardant l'étroite route qui mène à la rivière dit :

- Enfin, il a pu pêcher le soleil !

De loin, le pêcheur apparaît comme une tache noire au milieu des éclats du feu.

Tout le village ainsi que les oiseaux de mer avec leurs ailes blanches l'accueillent.

Mardjan pleure de joie en regardant l'éclat du feu.

Le pêcheur dit :

- Construisez-moi une échelle solide, je veux clouer le soleil au toit du ciel.

Les femmes courent vers leurs maisons et le pêcheur crie :

- Jetez l'obscurité du coin de votre cabane à la mer. Plus jamais il ne fera nuit ici.

LA NUIT, SEULE ET ÉGARÉE, FRAPPAIT À LA PORTE DE TOUTES
LES CABANES EN DEMANDANT REFUGE ET DIEU RIAIT ENCORE.

LES BONNES GENS VIVENT PLUS BAS

(*Koub-ha kami pāintar zendegui mikonand*)

Agha Mohsen est cordonnier dans l'avenue Bisim Nādjāf Abad, il est âgé de vingt-quatre ans.

Depuis quatorze ans, il exerce son métier avec un pied bot et "torve". Il est fou de sport. On ne peut le dire avec exactitude mais on peut penser que les neuf dixièmes de ce qu'il gagne sont dépensés pour le sport.

Il assiste à toutes les compétitions de lutte, les matchs de football, de boxe, les réunions d'haltérophilie, il va même assister aux matchs de volley ball.

Il applaudit, il transpire et il crie plus que tous.

Lorsque l'Iran est opposé à un pays étranger dans un match et qu'il perd, son cœur se brise de tristesse : *"Les maudits, ils ont gagné, nous avons mordu la poussière parce que nous manquons d'entraînement et d'esprit d'équipe. Solidarité...solidarité..."*

Dans les courses cyclistes du Nord, Agha Mohsen est la première personne qui passe la couronne de fleurs au cou du vainqueur.

A la fin des jeux olympiques de 1960, au retour des membres de l'équipe nationale de lutte qui était victorieuse, Agha Mohsen a couru en boitant, criant : *"Iraniens vainqueurs, Iraniens vainqueurs. Hourra, hourra !"*

Durant les onze soirées de la compétition d'haltérophilie qui voyait s'opposer les différents d'Asie en Iran, Agha Mohsen souhaitait à tous les athlètes *"Ya Ali"(*)* et pour chacun il invoquait les douzes imams et les quatorze immaculés (**).

Il sentait le poids des haltères dans ses mains et ses carotides se gonflaient, son front se contractait.

Pendant un match de football qui opposait l'Iran à la Turquie, tout ce qu'il pouvait prononcer comme insultes pendant les deux heures du match, il l'adressa aux Turcs : *"Vraiment, Behzadi est dévoué. Valinejad a bien dribblé mais il ne fait pas de bonnes passes. Ach...damnés Turcs qui ont bien réussi leurs passes, ensemble, toujours ensemble ils ont attaqué et nous, individuellement nous avons bien joué, mais ensemble ? Non ! Voilà le malheur de notre nation. La communauté iranienne n'a pas le sens de la solidarité. Dans la deuxième mi-temps, la balle était toujours dans les pieds de notre équipe. Ils sont en colère, ils voulaient vaincre les Turcs, mais, malheureusement, la communauté iranienne n'a pas d'esprit de solidarité et ces Turcs sont vraiment sauvages. J'ai entendu Behazi dire : 'Que je sois damné si je joue encore contre les Turcs, ils ont perdu les valeurs du monde du sport !' "*

(*) *Ya Ali* : Ali est le premier imam des Shi'ites. Symbole de force, il est fréquemment invoqué par les Shi'ites lors d'une épreuve.

(**) les quatorzes immaculés : les douze imams Shi'ites, le prophète et sa fille, Fatima.

Après le match de football pendant lequel, quelques minutes avant la victoire de l'Iran, les lumières du stade se sont éteintes, Agha Mohsen est rentré dans son kiosque et a commencé à écrire une lettre aux ministres avec une copie pour le premier ministre et des copies pour les journaux Keyhân et Etefaat, et encore une copie pour la fédération sportive.

"Ah la la ! Quelle catastrophe ! Pourquoi ne pense-t-on pas au peuple ? Etc."



C'est là toute la vie de Agha Mohsen. Sa vie est dans les poings des boxeurs, les bras des lutteurs, la poigne des haltérophiles. Sa vie - avec un pied-bot - à côté de tous ceux qui peuvent courir, sans le monde du sport, ne serait rien. Tous les jeunes gens de l'avenue Bisim et des alentours le savent.

Sur les murs étroits de son kiosque sont accrochées des photos de champions. Au-dessus de sa tête, il y a une photo encadrée de Namdjou, sur le côté, à droite, le portrait en couleurs de Takhti et sur le côté gauche, le visage peint de Habibi.

Sous la photo de Takhti il a écrit avec une écriture élémentaire : *"L'homme des hommes, le brave des braves"*. Sous le portrait de Namdjou, il a écrit : *"Champion éternel - Mahmoud Nāmdjou"* et au-dessus de la tête de Habibi, il a écrit : *"Souvenir des jours de gloire"*.

Partout des photos de champions en train de lutter, de soulever des haltères, sur un podium, avec un vélo et une couronne de fleurs, en position de plonger, se jetant sur le sol pour arrêter un ballon qui se dirige vers le but et une photo du frère de Zandi en position du lancer du disque avec un commentaire : *"Frère de champion, il devient champion"*. Et une photo de Zandi lui-même en uniforme militaire : *"Valeureux soldat du pays, Zandi"* et encore une photo de Baqbanbashi alors qu'il court.

Dans un coin de son kiosque, il y a beaucoup de revues et de journaux sportifs. Lorsqu'il n'a pas d'ouvrage, encore et encore il les feuillette et lit. Il entre dans le monde des grands champions.

Il a mis une photo de Tensing et Hilari, les conquérants de l'Everest, sous la photo en papier glacé de Ali. Sous cette photo, il a écrit : *"Au jour où les alpinistes, valeureux Iraniens, ont conquis le sommet de l'Everest, en espérant qu'ils réussissent"*.

A côté de la photo de Tensing et Hilari, il a mis une photo de l'ancien alpiniste iranien, Ādjal et il a écrit : *"Ādjal, symbole de ténacité - avance vers les hauts sommets"*.



Chaque jour, au coucher du soleil, les jeunes gens du quartier se rassemblent dans le kiosque de Agha Mohsen. Ils s'asseyent les uns sur les autres, sur l'étagère, sur le comptoir et sur les vieilles chaussures et ils parlent du monde merveilleux du sport.

Agha Mohsen est pour eux une petite fenêtre ouverte sur le monde du sport, une clef pour en découvrir les problèmes et les secrets.

Ils s'asseyent en cercle et sont tristes pour Habibi, ils prient pour Takhti. Ils parlent de Iloush et Hamazasb et aussi de Zinel qui sont champions de culturisme.

- Le culturisme n'est nullement une bonne chose. Cela veut dire quoi ? L'homme déploie tous ses efforts pour que son cou devienne fort.

Pourquoi ? Il faut une activité comme la lutte, n'est-ce pas, Agha Mohsen ?

- Vraiment la lutte c'est extraordinaire. La lutte est un sport ancien. Rostam était déjà un lutteur, n'est-ce pas, Agha Mohsen ?

Agha Mohsen, calmement et gentiment, répond :

- Bons... tous les sports sont bons, mais Taghi a raison. Le culturisme ce n'est pas tellement bien. On ne peut en tirer aucune gloire.

- Pourquoi, Agha Mohsen ?

Comment s'appelle celui qui, en Amérique, est devenu Monsieur Univers ? C'est un Iranien, n'est-ce pas ?

- Mister Shoukouh, oui, c'est un Iranien. Son frère tient ici un cours d'anglais. Ce n'est pas lui qui était Monsieur Univers, il était Monsieur Californie.

Mais, moi... moi, si j'avais pu, je serais devenu alpiniste et j'aurais grimper jusqu'au sommet de l'Everest. Vous savez ?

Cette fois, enfin, six cents personnes se sont attaquées à l'ascension de l'Everest et seulement six sont arrivées au sommet. On dit que cela c'est la solidarité.

Nous, nous n'avons pas de groupe. C'est le défaut de notre nation.

Après une ou deux heures passées à parler de tous et de tout, Agha Mohsen - dit :

- Bon, maintenant debout et vous partez. Moi, je dois aller pour quelques instants au club. Peut-être Ghasem sera là et je pourrai le voir. Après, si je peux, j'irai un petit moment à la fédération.

On y passe ce soir un film sur quatre Allemands qui ont gravi le Matern Horn. C'est un beau sommet. Tous étaient avec les cordages et les crampons.



Le coeur de Agha Mohsen - plus que son coeur, tout son être - voudrait être l'ami de tous les sportifs, de tous les champions, les tutoyer, plaisanter avec eux.

Son plus grand souhait est de pouvoir poser la main sur l'épaule de Takhti et lui dire : *"Agha Takhti ! La prochaine fois, tu les auras tous !"*

Avec Ghasem, le champion de lutte qui remporta une médaille d'or aux jeux olympiques de 1960, il aimerait s'asseoir et discuter longuement de sa rencontre. Il pense : *"Je lui dirais : - C'était vraiment incroyable, n'est-ce pas ! Quel coup tu lui as donné ? Hein ?"*

Il lui répondrait : *"Hum, hum, Agha Mohsen, dommage que tu n'aies pas été là pour voir ça. Au moment où l'on hissait le drapeau de l'Iran j'ai commencé à pleurer. Sur la vie de mon fils Djavad, que j'aime par-dessus tout, je t'assure que je ne pensais pas à la médaille, ni aux honneurs. Je pensais seulement aux trois couleurs de mon drapeau que l'on hissait. J'ai crié au-dedans de moi mais je suis resté sans voix - Vas-y, monte, monte encore, jusqu'aux cieux et va claquer sur le toit du ciel..."*

Agha Mohsen pense encore : "Si j'étais l'ami de Baqaribashi et qu'il vienne un jour chez moi, ...ah...tout ce que j'aurais à lui dire. Je lui dirais : - Baghbow, je suis fou de votre style de coureur, j'aimerais pouvoir courir autour du monde, tout autour du monde..."

Il me répondrait : - Pourquoi ne peux-tu croire que tu peux le faire. Tu en as la force, c'est certain. -"

Il pense : si je pouvais être l'ami de tous...comme ce serait merveilleux. Parfois, ils passeraient ici, ils s'asseyaient partout et ils diraient : - Alors frère Mohsen, comment vas-tu ? Tu vas bien ? Pourquoi ne passes-tu pas nous voir ? Ton commerce marche bien ? Justement, Agha Mohsen, je t'ai apporté quatre billets : demain soir viens voir notre finale nationale.-

Il pense : s'ils étaient comme ça avec moi, pour tous je coudras des chaussures. J'appellerais ma boutique 'La chaussure des champions'. Ils marcheraient avec mes chaussures, ils feraient le tour du monde. Mes chaussures iraient en Inde, en Indonésie, aux Jeux Olympiques.

Partout, ...partout, ...partout, YA IMAM REZA (*), YA MOLLAYE MOTAQIYAN (**),...



Aucun d'eux ne connaît Agha Mohsen. Si l'un d'eux le voyait les suivre et écouter leurs discussions, il dirait :

- Qui est ce type ? Un vrai poil dans le nez ! (***)

Tous les soirs il arpente le trottoir.

- Je ne sais pas s'il a du boulot, à moins que ce ne soit de nous suivre et...

- Laisse-le ...avec son pied-bot, il est content avec ça, nous n'avons rien à cacher.

Ce sont les seuls contacts qu'il ait. Tout ce qu'il raconte, toutes ses connaissances, sa vie auprès des champions, cela se passe dans sa tête.



Plus que les autres sportifs, les yeux de Agha Mohsen regardent Ghasem. Ils sont nés le même jour de la même année.

Ghasem est un lutteur qui remporta une médaille d'or, ses yeux sont nobles. Il est trapu avec des jambes musclées. S'il avait la chance de lui dire bonjour, il aimerait que Ghasem lui réponde chaleureusement, qu'il lui demande comment il se porte, comment se porte sa mère qui souffre des jambes et qui est tombée récemment dans sa chambre.

Tous les soirs, lorsque les jeunes gens sont rassemblés dans sa boutique, Agha Mohsen amène la conversation sur Ghasem.

- Il provient d'une bonne famille. Il n'est pas comme d'autres sportifs qui traquent les jeunes gens avec de mauvaises idées. Ils sont méprisables ces salauds.

(*) YA IMAM REZA : huitième imam shi'ite dont le tombeau se trouve à Mashad

(**) YA MOLLAYE MOTAQIYAN : Ali, premier imam shi'ite

(***) 'enquiquineur'

L'Etat ne devrait pas permettre ce genre de choses dans le monde du sport. Ghasem, lui est vraiment respectable, c'est un type droit... Ghasem, grâce à son caractère, a déjà gagné six médailles d'or. -

Ensuite, Agha Mohsen ferme sa boutique et passe au club. Chaque soir un club différent et parfois un club de gymnastique.

A la Fédération d'Alpinisme, il salue des ingénieurs, adjoints à la Fédération et deux ou trois autres alpinistes.

Ensuite, il se joint à un groupe d'alpinistes qui discutent de la montagne Alam dans un coin. Foutouhi dit :

- Une fois que l'on atteint le sommet de l'Alam c'est du bon travail.

Agha Mohsen acquiesce de la tête et se dit : *il a raison, c'est une bonne idée de grimper en hiver jusqu'au sommet de l'Alam.*

Parfois, il suit les grands lutteurs qui sortent du club ou du bureau de la Fédération et il marche dans leurs traces. Il rit de leurs plaisanteries, il écoute les propos qu'ils échangent. Il prie pour leur victoire et au bout de l'avenue, lorsqu'ils se séparent, lui aussi, lentement, continue son chemin.

S'ils vont dans un café et s'asseyent autour d'une table, lui, il s'assied à une table proche de la leur et il commande une glace ou un Canada, ou encore ce que Ahmad, le champion d'haltérophilie a commandé, ou Taghi, le champion de lutte, ou bien Hassan, ou Ghasem...

Ainsi se déroule la vie de Agha Mohsen, si proche d'eux et pourtant si loin, si loin, tellement loin d'eux.

Le lendemain soir, dans sa boutique :



- Agha Mohsen, crois-tu que l'on puisse se défendre cette année aux Jeux Olympiques ?
- Vraiment, je pense qu'on peut faire du bon travail, mais Ghasem n'a pas tellement confiance en lui. Il a dit qu'avec de telles conditions d'entraînement et une telle situation au sein de la Fédération, on ne peut pas faire du bon travail.
- Tu as parlé personnellement avec Ghasem, Agha Mohsen ?
- Oui, mon vieux... il a dit que l'équipe de lutte n'est pas bonne. Bien sûr, si vous comparez à la situation d'il y a quatre ans, il a raison. Mais ça ira mieux. Nous n'avons jamais failli dans les sports individuels, mais dans les sports d'équipe, c'est autre chose ! Par exemple, hier soir, Monsieur Foutouhi a dit qu'il voulait, avec une équipe de vingt personnes, faire l'ascension de l'Alamkouh cet hiver. Bon, c'est très important, mais pour le moment cent personnes sont inscrites et le jour du départ six seront présentes.
- Bien Agha Mohsen, à part Ghasem, qu'ont dit les autres ?
- Monsieur Takhti a grand espoir, mais il n'est plus jeune et il n'est pas en forme. Sa technique est le 'sagak', si son adversaire le sait, Takhti devient irascible.
- Agha Mohsen, Namdjou était plus âgé que lui et pourtant il a gagné aux Jeux Olympiques.
- Tu sais, le monde de l'haltérophilie est complètement différent de celui de la lutte. En haltérophilie, il n'y a pas la rencontre d'un homme avec un autre homme. C'est la rencontre d'un homme avec le fer. En lutte, on ne connaît pas son adversaire, on ne sait rien de sa technique.

Hier soir j'ai dit à Monsieur Youssefpour, et il m'a dit que j'avais raison, qu'il fallait trouver de nouvelles finesses.



Agha Mohsen se dit : *enfin, pourquoi ne suis-je pas leur ami, pourquoi, après tant d'années qu'il me voit, ne sont-ils pas devenus mes amis ? Enfin, comment se lient-ils d'amitié entre-eux ?*

Il dit aux jeunes gens :

- Ghasem et moi sommes allés au café Mostapha Payan. Nous nous sommes assis et nous avons longuement bavardé.

Il se dit : *ah, j'en ai assez de ces mensonges que j'invente. Combien de fois me suis-je assis à côté d'eux et ils me prêtent moins d'attention qu'à un chien.*

Pas une fois ils ne m'ont demandé qui je suis, ce que je voulais.

Enfin, je suis un homme quoi !

Combien de fois les ai-je applaudis, j'ai crié, j'ai prié, j'ai jeté des fleurs sous leurs pieds... Combien de fois ai-je dit 'Bonjour', ...combien...



Lorsque les Jeux Olympiques de 1964 débutèrent, Agha Mohsen a oublié de dormir et de manger. Tous les jours, il écoutait la radio, et tous les soirs il lisait tous les journaux.

Il avait accompagné les champions à l'aéroport et s'était faufilé si près d'eux qu'il avait réussi à être sur trois ou quatre photos près de Ghasem.

Il les a collées au-dessus de sa tête dans sa boutique et il a indiqué la date.

Les jeunes gens assemblés ont regardé les photos et il a raconté toute l'histoire. Il a parlé des champions, il a décrit leurs vêtements, les chaussures qu'ils portaient, enfin, il a fermé sa boutique et il a marché en boitant dans les rues.

- Ghasem, Ghasem, cher Ghasem renverse ton adversaire. Ne gagne pas aux points, l'or ne s'accommode pas avec les points. Fais lui toucher le sol avec les épaules, fais que l'on joue un hymne pour toi, que les trois couleurs du drapeau soient hissées pour toi, cher Ghasem ! Lorsque tu rentreras, je poserai une couronne de fleurs sur tes épaules et j'embrasserai tes pieds.

Ya Morteza Ali, Ya ghamare Bani Hashem (*) protégez-le, renversez son adversaire, permettez lui de monter sur la plus haute marche du podium... Ne le laissez pas revenir honteux chez sa femme...



Ils ont perdu, tous, et ils rentrent. Agha Mohsen, lorsqu'il a entendu le résultat final, s'est enfoncé les poings dans la tête et il s'est écroulé en sanglots.

(*) *Ya Morteza Ali* : premier imam shi'ite
Ya ghamare Bani Hashem : fils de Ali, martyr à Karbala avec Hosseyn (3e imam shi'ite), symbole de bonne santé, de sérénité d'esprit, de générosité et de sincérité.

Les jeunes gens se sont réunis chez lui mais ils ne parlent pas. Le plus triste moment est celui de la défaite des champions et ils ont ravalé leur tristesse.

Agha Mohsen dit :

- Ghasem, Ghasem..il n'est pas parti pour les Jeux avec l'espoir. S'il était parti avec confiance, il aurait certainement gagné. Il n'avait pas confiance en lui. J'aurais dû lui dire qu'il allait gagner.

La dernière nuit, je ne suis pas arrivé à lui dire que j'avais envoyé ma mère avec ses pauvres jambes malades au Shabdol Azim (*) pour qu'elle allume un cierge pour lui.

Si je lui avais dit ça, il n'aurait pas perdu.

Le soir où les champions vaincus sont arrivés à l'aéroport, ils étaient calmes et tristes.

Seuls des amis proches et leurs familles étaient allées les accueillir. Tous étaient calmes et affligés. Les mères ont détourné le visage et les champions - hommes sans médaille - ont baissé la tête.

Lorsque Agha Mohsen a vu Ghasem, le monde s'est mis à tourner dans sa tête, le monde des lutteurs, des haltérophiles, des footballeurs, des skieurs, le grand monde de la forme, ce grand monde où seul le premier reste dans la lumière, où celui qui mord la poussière s'envole comme elle, ce monde où Ghasema mordu la poussière, le monde du knock-out de Liston et Patterson, celui du renversement de Takhti et Seyfpour, de la luxation de Baqbanbashi, de l'élimination des nageurs Iraniens de la compétition, celui de la mort de trois alpinistes dans l'Himalaya, de la mort d'un boxeur sur le ring, de la mort d'un champion devant le comptoir d'un vieux bar, de l'asservissement de trois sportifs à l'héroïne,...le monde noir des vaincus.

Agha Mohsen, une petite couronne de fleurs à la main, s'est avancé vers Mehdi qui avait obtenu une médaille de bronze. Il l'a passée autour de son cou, il s'est tourné du côté de Ghasem et il a murmuré :

- Ghasem, Ghasem..tu es encore jeune, tu as encore beaucoup de temps devant toi. Il faut avoir du coeur au ventre.



Le lendemain soir, Agha Mohsen se rendit au club dont Ghasem est membre. Là-bas, tous étaient réunis et discutaient des causes de leur défaite.

L'un était tombé à court d'haleine, l'autre avait été pris de transpiration, un autre s'était foulé la cheville, un autre encore avait raté sa prise et Ghasem :

- Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. J'ai eu un vertige et j'ai entendu le coup de sifflet.

A la fin de la soirée, ils sont sortis dans la rue, ils ont marché au hasard et ils se sont séparés.

Agha Mohsen s'est traîné derrière eux, il a marché un peu en retrait et il regardait le profil de Ghasem. *Ghasem, Ghasem, cher Ghasem...ne sois pas triste, hein, une autre fois, une autre fois...*

(*) Shabdol Azim : tombeau situé dans la ville de Rei, au sud de Téhéran qui contient les restes d'un saint descendant des imams shi'ites.

Au bout de la rue, ils se sont séparés et la rue était triste et déserte.

Ghasem regarde Agha Mohsen du coin des yeux. Agha Mohsen répond au regard de Ghasem et, tristement, lui sourit. Lui, il est debout, tremblant d'émotion.

Ghasem dit doucement :

- Je voudrais savoir : qui êtes-vous ?
- Moi,...moi, je suis Mohsen, le cordonnier.
- Qu'est-ce que tu fais ? Enfin, je voudrais savoir ce que tu veux de moi ?
- Rien...je ne veux rien. Je voudrais seulement te dire que cela ne fait rien, tu sais, j'espère pour une autre fois.
- Oui, je sais, une autre fois, ou une autre, ou encore une autre.

Agha Mohsen rit :

- Oui, Ghasem Agha, l'homme ne doit pas se juger sur une fois.
- Tu n'as pas de travail pour le moment ? Tu es libre, tu ne dois pas rentrer directement chez toi ?
- Non,non...je ne dois pas rentrer à la maison.
- Bon, tu m'accompagnes ? Nous allons boire un verre de vodka ? Mais seulement un verre.
- Oui,...oui, très bien.
- Connais-tu un endroit calme ? Je n'ai pas envie de rencontrer tous les autres.
- Au coin de ma rue, rue Bisim Nādjāf Abad. Ce n'est pas loin, Agha Ghasem.
- Bon, très bien...



- Ha, Agha Ghasem, ô combien j'ai attendu ta victoire, comme j'ai prié.
- Ce n'est pas grave, Agha Mohsen ...pas grave, oublie le passé. J'ai quand même appris quelque chose.
- Oui, bien sûr.
- Qu'est-ce que tu m'as dit ? Que toi et moi sommes arrivés dans le monde le même jour et la même année ? Cela veut dire que nous avons le même âge ?
- Oui, Ghasem, sur la vie de ma mère, je te dis la vérité. Sais-tu que j'ai envoyé ma mère allumer un cierge à Shabdol Azim ?
- Tu me l'as déjà dit. Si tu me l'avais dit plutôt, si tu me l'avais dit le jour de mon départ...c'est dommage... Je l'aurais jeté par terre ce type, je n'aurais pas laissé les choses se passer comme ça.
- Ce n'est pas important...la bougie servira pour une prochaine fois.
- Laisse...laisse...sur ta vie Agha Mohsen, je ne sais pas depuis combien de temps tu me connais, mais la prochaine fois, s'il m'affronte, je le jetterai par terre.
- Il faut le faire...En vérité, Ghasem, je te connais depuis l'époque où tu luttais dans le club de la Couronne..tu t'en souviens ? Tu avais dix-huit ans.
- Tes paroles me bouleversent, Agha Mohse, n'en dis pas plus, tu me gênerais.
- Soit Ghasem,pourrais-je te voir demain, ou un autre jour ? Tu entres dans ma boutique, je te coudrai des chaussures. Cela ne t'ennuie pas ?
- Non, cela me fera plaisir. Les tiennes seront plus confortables que celles-ci.

- Ecoute Ghasem, viens vers le soir, ça va ?
- Demain, vers le soir, je viendrai certainement.
- Ghasem...Ghasem...
- Quoi, Agha Mohsen ?
- Rien, seulement je me demandais si c'était bien toi, ou non.
Cette fois, c'est toi, n'est-ce pas ?
Moi, depuis longtemps je vis avec toi...tu ne peux t'imaginer ce que
tu représentes pour moi.
- Ah, je comprends. Cette fois, c'est bien moi. Frappe mon visage et
tu verras que c'est bien moi.
- Ghasem...Ghasem...
- Quoi, Agha Mohsen ?
- Rien,...rien, seulement je voulais prononcer ton nom.
Encore je veux le dire...Ghasem...Ghasem...Ghasem...

*
* *
*

PUBLICATIONS DE NADER EBRAHIMI

- Khānehi bara-ye shab (Une maison pour la nuit) nouvelles
- Pāsokh nā pazir (Question sans réponse) nouvelles
- Mossābā va royā-ye gadjerāt (Mossaba, rêve d'utopie) nouvelles
- Makān-haye 'amoumi (Les lieux publics) nouvelles
- Tazād-haye daroumi (Contradictions intérieures) nouvelles
- Afsāne-ye bārān (Légendes de la pluie) nouvelles
- Hezār pāye syāh va ghesseh-haye Sahrā nouvelles
(Le mille pattes noir et les nouvelles de la steppe)
- Ghazaldāstān-haye sāl-e bad nouvelles
(Histoires d'amour de la mauvaise année)
- Edjāze hast āghā-ye Beresht ? nouvelles - théâtre
(Vous permettez, Monsieur Brecht ?)
- Rounevesht-e bedoun-e asl (Copie sans original) nouvelles
- Bare digar shahri ke doust midāshtam roman
(Une autre fois la ville que j'aimais)
- Enisān djenāyat va ehtemāl (Homme, crime et probabilité) roman
- Sedā-ye Sahrā (La voix de la steppe) scénario
- Ibn Mashqāle (Le fils des professions) autobiographie
- Fārsi nevisi bara-ye koudakān recherche
(Méthode d'apprentissage du persan à l'usage des enfants)
- Vos'at-e m'awā-ye entezār nouvelles - théâtre
(La grandeur du sens de l'attente)
- Dar sarzamin-e koutchak-e man anthologie
(Dans mon petit pays)

- Mouje kon sarzamin-e mahboub (Pleure mon petit pays - A. Peyton) traduction
- Ādam āhāri (L'homme de fer - T. Heyus) traduction
- Dour az khāneh (Loin de la maison) histoire pr enfants
- Sandjāb-ha (Les petits-gris) "
- Kalāq-ha (Les corbeaux) "
- Safar-haye dour-o-derāze Hami va Kāmi (Les longs et lointains voyages de Hami et Kami) "
- Boši ke gomshod (La chèvre disparue) "
- Bārān āftāb va gheṣṣeh-ye kāshi (La pluie, le soleil et la nouvelle de la céramique) "
- Gheṣṣeh-ye gol-hāye ghāli (L'histoire des fleurs du tapis) "
- Pahlevān-e pahlevānān Pouriya-ye Vali (Le champion des champions, Pouriya Vali) "
- 'Abdolrazāgh-e pahlevān (Abdolrazagh, le champion) "
- Az pandjereh negah kon (Regarde à la fenêtre) " (trad.)
- Dar had-e tavānestan (A la limite du pouvoir) poèmes
- Man rah-e khāneh am ra gom kardeham (J'ai perdu le chemin de ma maison) histoire pr enfants
- Ātash-e bedoun-e doud (Le feu sans fumée) roman
- Pedar tcherā dar khāneh māndeh ast ? (Pourquoi père est-il resté à la maison ?) nouvelle
- Djāye ou khāli (Sa place est vide) nouvelle
- Nirou havā'i (La force aérienne) nouvelle
- Barādar-e man modjāhed, barādar-e man fadāyi (Mon frère moudjahed, mon frère fedayi) nouvelle

- Barādarat ra sedā kon (Appelle ton frère) nouvelle
- Sahargāhān Homāfar-ha e'edām mishavānd nouvelle
(On a exécuté Homafar-ha à l'aube)
- Enghelāb-e bemā tohe dād ? Nāneh-ye Fātemeh
va djavāb-e nāneh-ye Fātemeh recherche
(Que nous a apporté la révolution ?
Lettre de Fatemeh et réponse à la lettre de Fatemeh)
- Yek gheṣṣeh-ye m'amouli va ghadimi dār bāb-e djenāyat théâtre
(Une nouvelle banale et ancienne à propos du crime)
- Moghadamehi bar mārāhel-e khalgh va tolid-e adabiyāt-e
koudākān recherche
(Introduction à l'évolution de la création
et de la production de la littérature enfantine)

*
* *

